

LA FEMME BANDIT

PAR JULES BOULABERT.

TROISIÈME PARTIE

— suite —

LA FEMME BANDIT

V

Duc et duchesse.

Aussitôt qu'Hélène eût laissé seule madame de Serdeuil, celle-ci fit appeler Pierre, son complice.

— Que veut madame la duchesse? demanda le valet.

— Nous sommes perdus! répondit madame de Serdeuil.

— Comment cela? fit Pierre en prenant un air effaré, quoiqu'il sût parfaitement à quoi s'en tenir; car il avait enter toute la conversation que nous venons de rapporter, en éc tant derrière une draperie disposée exprès par lui pour q pût indiscrètement saisir les secrets les plus intimes de duchesse.

— Tous nos projets sont avortés.

— En quoi?

— Sur le duc.

— Expliquez-vous, au moins?

La duchesse raconta à Pierre tout ce que la Piro venait lui raconter à elle-même. Pierre écouta comme s'il n'eût ri su, et quand la duchesse lui demanda en terminant :

— Eh bien! qu'en pensez-vous?

Il répondit :

— Je pense que rien n'est perdu.

— Que comptez-vous faire?

— D'abord, il faut revoir Hélène.

— Pourquoi?

— Qu'elle nous mette, autant qu'elle le pourra, sur la trace d'Angèle.

— Et puis?

— Nous ferons disparaître cette femme.

— Encore un crime?

— Qu'importe, ce n'est pas vous qui le commettrez. Si elle est toujours à Londres, il y a d'audacieux et adroits bandits en Angleterre. Vous n'aurez même pas à sortir de votre chambre.

— Mais après, le fils?

— Nous le supprimerons, pour faire de la place à celui fabriqué par nous.

— Encore du sang!...

— Comme vous devenez vertueuse, reprit Pierre avec ironie.

— Mais que dire au duc, quand il viendra?

— Sur quel sujet?

— A propos de son fils.

— Vous lui direz qu'il voyage, et que vous allez le rappeler.

— Mais il va falloir trouver quelqu'un.

— Ce ne sera pas difficile, je vais m'en occuper. Hélène vous a-t-elle dit quelque chose de ce fils découvert par le duc?

— C'est un jeune docteur de talent.

— Et ce crime ne vous répugne plus?

— Il est nécessaire; mais le duc?

— Nous lui donnerons pour fils quelque forçat en rupture de ban.

— Un forçat?

— Oui.

— Mais il ne pourra jamais...

— Il jouera parfaitement son rôle.

— Et ma vengeance, alors?

— Attendez; un jour, nous placerons le forçat dans la nécessité de commettre une mauvaise action pour éviter de retourner au bagne. Il sera pris, jugé, condamné, exécuté; et le nom des Serdeuil déshonoré à jamais.

— Mais si votre forçat avoue qui il est, on plaindra M. de Serdeuil, et son nom ne sera pas déshonoré.

— Le forçat n'avouera pas.

— Pourquoi?

— Parce qu'il supposera que, par son influence, sa famille d'emprunt le sauvera.

En ce moment, un domestique vint annoncer :

— Monsieur le duc de Serdeuil...

— Faites entrer, répondit la duchesse au domestique en jetant à Pierre un regard significatif que celui-ci comprit parfaitement, car il se retira aussitôt pour aller se placer derrière la tapisserie placée exprès par lui.

De ce poste indiscret, il pouvait voir et entendre tout ce qui allait se dire et se passer entre M. de Serdeuil et sa femme.

Le duc et la duchesse, quand ils furent en présence, se saluèrent froidement par une inclinaison de tête, mais sans prononcer une parole. Quoique le duc ne fût pas prévenu, par Hélène, que la marquise de Croix fût madame la duchesse, il reconnut parfaitement sa femme. On sait que cette dernière était loin de paraître son âge, et que, comme sa fille, elle semblait jouir du privilége de ne pas vieillir. Quant à la duchesse, elle savait d'avance à qui elle parlait.

L'examen terminé et la reconnaissance faite le duc répondit à l'invitation de sa femme qui l'avait engagé à prendre un siége; il s'assit, madame de Serdeuil l'imita.

Ce fut le duc qui, après un silence assez long et assez embarrassant que la duchesse ne semblait pas disposée à rompre, commença l'entretien

— Pardon, madame, dit-il à la duchesse, de venir troubler la vie solitaire et recueillie que vous menez, m'a-t-on dit, pardon aussi de vous demander quelques minutes de ce temps que vous dépensez en bonnes actions; mais, croyez-le bien, si je suis venu, si je me suis décidé à vous troubler dans vos occupations, si j'ai consenti à venir réveiller en vous de pénibles souvenirs, j'y étais forcé par des motifs sérieux, par des raisons impérieuses au premier degré.

Le duc parlait lentement, froidement, mais rien cependant dans son attitude, sa voix, ses gestes et ses paroles, n'indiquait de la passion, pas plus d'épanchement que de haine, ni effusion, ni colère.

— Monsieur, j'attendais votre visite, fit la duchesse.

— Ah! vous étiez prévenue?

— Oui.

— Puis-je vous demander par qui?

En faisant cette demande, le duc espérait recueillir quelques renseignements sur la Pire qui, pour lui, était toujours une énigme sous tous les rapports.

— Par la jeune femme qui a passé la nuit dernière chez vous, répondit madame de Serdeuil sans s'expliquer davantage, et d'un ton qui donnait facilement à entendre que toute question serait inutile pour la faire expliquer sur ce sujet, sur lequel elle voulait garder la plus entière discrétion.

Oui, monsieur, j'attendais votre visite, et vous n'aviez pas besoin d'appuyer aussi fortement sur le mot : *croyez-le bien*, pour que je sache que des raisons très-impérieuses pouvaient seules vous déterminer à faire une démarche qu'il vous est pénible de faire.

— Pardon, madame, fit le duc avec une extrême douceur, il me semble que vous engagez la conversation sur une mauvaise pente.

— En quoi, monsieur?

— Je viens à vous, madame, avec des paroles de paix et de conciliation, laissant le passé de côté, oubliant s'il a été l'inévitable conséquence de vos fautes ou des miennes, oubliant mes malheurs, mes souffrances; je viens à vous sans arrière-pensée, sans haine et sans fiel dans le cœur; j'aurais cru, madame, vous qu'on dit, qu'on proclame une sainte, que vous m'eussiez imité...

— Mais, monsieur, répondit la duchesse en interrompant le général avec vivacité, était-ce une raison pour que vous me fassiez comprendre, par les mots que je répétais tout à l'heure, que vous ne veniez ici qu'avec répugnance et à contre-cœur?

— Rien des mots *répugnance* et *à contre-cœur* n'a encore été prononcé par moi; j'ai dit que je craignais de troubler...

— Oh! monsieur, c'est jouer sur les mots.

— Cependant, madame...

— Quelle objection...

— L'incognito que vous gardez, ce nom de *de Croix* que vous avez pris, l'isolement dans lequel vous vivez, indiquent bien que vous ne voulez pas que personne se souvienne que vous êtes madame de Serdeuil, et que vous ne vous souciez pas qu'on vous dérange dans votre manière de vivre.

— Cela est vrai, monsieur, mais vous aussi vous avez répudié le nom de Serdeuil, et pour prendre un nom très-roturier, qu'on m'a dit, mais dont je ne me souviens pas.

— Moi, madame, fit M. de Serdeuil, je ne suis qu'une ruine vivante, je n'avais que mes ennuis à porter dans le monde.

— Moi, monsieur, j'avais un motif encore plus sérieux, je voulais, je devais même me retirer de ce monde, et, pour éviter ses médisances, le forcer à ne plus s'occuper de moi en disparaissant.

— Rien dans tout ce que nous venons de dire, madame, ne prouve que je vienne chez vous avec répugnance, et que vous m'y receviez à contre-cœur.

— Très-bien, monsieur.

— Maintenant, madame, vous connaissez sans doute le but de ma visite?

— Oui, monsieur, j'allais vous en parler.

— Il s'agit de mon fils.

— D'un enfant que vous n'avez en quelque sorte jamais connu, reprit la duchesse.

— Qu'importe, madame?

— Il importe plus que vous ne pensez, monsieur; quel âge avait cet enfant quand vous fûtes forcément séparé de lui?

— Quelques mois à peine.

— Et cet enfant, vous venez me le réclamer aujourd'hui?

— Oui, madame.

— Cet enfant, reprit madame de Serdeuil en s'animant à mesure qu'elle parlait, cet enfant que vous avez perdu de vue, dont vous ignoriez complétement le sort hier encore, car il avait été enlevé très-mystérieusement de votre hôtel de la rue de la Victoire; cet enfant que vous n'avez jamais vu qu'au berceau, qui n'a jamais étendu vers vous ses petits bras en vous appelant son père, car il ne parlait pas encore lorsque vous fûtes forcé de partir pour la campagne de Russie; cet enfant pour qui, bien malgré vous, j'en conviens, vous n'avez jamais rien fait; cet enfant que vous avez dû croire mort, que vous avez sans doute oublié après l'avoir beaucoup pleuré, vous venez me le réclamer, vous venez me le reprendre en me disant : il est à moi.

— Mais, madame, cette démarche n'est-elle pas naturelle? Quels que soient l'heure et le moment où un père retrouve ses enfants après les avoir perdus, ne doit-il pas tout faire pour leur rendre sa protection?

— Et puis, fit la duchesse avec aigreur, ces enfants vous rappellent sans doute une femme que vous avez beaucoup aimée?...

— Laissons, je vous prie, madame, reprit le duc avec modération, des souvenirs qui vous sont pénibles, et qui ne pourraient que vous exciter à apporter une animosité intempestive dans nos débats; si, plus tard, nous avons à parler d'Angèle d'Harleville, je puis vous donner à son sujet bien des renseignements que vous ignorez. Revenons pour l'instant aux objections que vous avez à me faire, quant à la remise de l'enfant que je vous réclame.

— Oui, revenons à ces objections, reprit la duchesse. Comment, monsieur, vous venez froidement, sans préparations ultérieures, me sommer de vous rendre un enfant que je pourrais en quelque sorte appeler mon fils; car cet enfant, si une autre lui a donné la vie, moi je la lui ai sauvée, à un âge où il ignorait encore ce que c'était que la mort. Je l'ai sauvé d'entre les mains de bandits qui l'eussent on tué, pour faire disparaître la preuve d'un crime affreux qu'ils avaient commis, ou l'eussent corrompu et dressé à l'école du crime pour en faire un bandit comme eux.

— Je sais cela, madame, et je vous en suis profondément reconnaissant, répondit le duc avec l'accent de la plus franche sincérité.

— Cet enfant, reprit la duchesse, sans écouter la voix de la jalousie, ni celle des griefs que j'avais, que je devais avoir contre vous, sans reporter sur lui le mauvais vouloir que je ressentais contre sa mère, qui fut la cause de tous mes malheurs, puisque ces malheurs furent le résultat d'une faute que j'ai commise pour me venger de vos infidélités et de vos dédains; cet enfant, je l'accueillis chez moi sans penser à ma rivale. En lui je ne voyais qu'une pauvre petite créature bien innocente des fautes de ses parents ou de ses proches. Cet enfant, d'une femme que j'ai détestée longtemps, le croiriez-vous, monsieur, je l'ai laissé m'appeler sa mère, et s'il me donnait ce nom si doux à prononcer pour les enfants, c'est qu'il comprenait et sentait que j'avais pour lui tous les soins et toutes les attentions dont sa véritable mère eût été prodigue envers lui.

— Votre conduite est belle et noble, madame, et je l'admire.

— Vous avez parlé, il n'y a qu'un instant, de reconnaissance, reprit la duchesse qui, comme on voit, s'entendait à merveille à jouer la haute comédie du sentiment; mais que m'importent votre reconnaissance, votre estime, votre admiration, votre vénération même? Est-ce que tout cela, est-ce que tous ces beaux sentiments, que vous aurez bientôt foulés aux pieds, ou qui projetteront leur cours loin de moi, pourront jamais combler le vide de mon cœur, quand je me serai séparée de l'enfant qui fait toute ma joie, la seule attache qui me retienne encore à la vie?

En s'exprimant de la sorte, madame de Serdeuil parlait avec émotion, des larmes perlaient dans ses yeux.

Le duc, étonné, lui qui avait connu toute la sécheresse du cœur de cette femme, ne sachant plus que penser d'elle, ne trouva d'abord que cette banalité à lui répondre :

— Madame, je vous en prie, calmez-vous.

— Calmez-vous, cela vous est facile à dire, à vous, monsieur, qui venez pour me priver d'un enfant qui doit faire votre joie.

Certes, monsieur, j'ai oublié comme vous le passé, vos torts et les miens, mes larmes, ma honte et mes chagrins; mais que m'importe, après tout, que vous soyez heureux, si votre bonheur doit me briser le cœur, doit anéantir le seul sentiment, la seule passion qui soit en moi, s'il doit me priver pour toujours de la seule affection qui me reste?

Que je me calme, dites-vous? mais croyez-vous que dans l'isolement dans lequel je vis depuis bientôt trente ans, que dans la profonde solitude de cet hôtel, où je ne vois jamais un visage étranger, d'où je ne sors jamais, — de mon ancien luxe, je n'ai conservé ni un cheval, ni une voiture, — j'aie eu beaucoup de consolations et bien des sujets pour m'occuper le cœur et l'esprit? Dites, monsieur, je vous prends pour juge, le croyez-vous?...

— Je ne dis pas... fit le duc.

— La religion, allez-vous m'objecter, puisqu'on vous a dit que j'étais une sainte; la religion!... mais, vous le savez, ma foi n'a jamais été très-vive, et elle est restée ce qu'elle était autrefois. Si je passe pour avoir quelque charité, c'est parce que je dépense en bonnes œuvres l'excédent d'une fortune qui m'embarrasse; mais croyez-vous que ces bonnes œuvres, quand j'ignore la plupart du temps sur qui elles tombent, m'intéressent beaucoup depuis vingt-cinq ans que je les fais? Je sais que les pauvres se réunissent deux fois par semaine à la porte de l'hôtel, et qu'on leur distribue cinq cents francs chaque fois. Je sais qu'on donne à peu près autant à des pauvres à domicile, puis c'est tout.

Non, monsieur, la religion, mes œuvres de charité n'ont pas suffi, et ne pouvaient réellement pas suffire à occuper mon esprit et mon cœur, croyez-le bien.

Cependant, comme, quoi que vous puissiez penser de moi, de mon cœur et de mon caractère, il me fallait m'attacher à quelque chose ou aimer quelqu'un pour remplir le vide qui était en moi, je jetai les yeux sur l'enfant que le hasard m'avait envoyé, sans que j'eusse rien fait pour me l'approprier, et que je considérais comme un don de Dieu. La nouvelle, en quelque sorte officielle, de votre mort et de celle de mademoiselle d'Harleville s'était partout accréditée, j'y ajoutai foi comme les autres, sans y trouver plutôt un motif de joie que de tristesse, soyez-en convaincu.

Cette nouvelle ne fût pas venue exciter mon affection pour le pauvre petit orphelin, que je ne me fusse sans doute pas aussi étroitement attachée à lui; je me serais contentée de le faire élever convenablement, mais loin de moi; et me serais sans doute remariée, les occasions ne m'ont certes pas manqué.

Mais quand je vis cet enfant seul, sans aucun protecteur, quand je reçus ses premières caresses, je ne pus me défendre de m'attacher à lui, c'est-à-dire de l'aimer avec passion.

Il n'y a guère que chez ceux qui vivent complétement séparés du monde que les sentiments atteignent le paroxysme de la passion. Dans la prison, l'amour de la liberté s'exalte, et le captif travaille à devenir libre avec un fol enthousiasme; sous les voûtes des cloîtres, la religion devient du fanatisme ou tourne au mysticisme. Moi, seule ici, ne recevant du monde aucune secousse, aucune émotion, ni joie, ni douleur, j'aimai passionnément l'enfant qui me tendait les bras, qui ne demandait qu'à être aimé et à aimer. Cet enfant, j'ose le dire sans craindre de profaner l'amour maternel, le plus saint des sentiments, je l'ai aimé et je l'aime encore comme si j'étais sa mère, comme si je l'eusse porté dans mon sein et qu'il soit sorti de mes entrailles.

Une véritable mère n'eût pas mieux parlé que la duchesse, ses larmes n'eussent pas été plus vraies, son accent plus sincère, son émotion plus vive, et ses paroles mieux senties et plus éloquentes.

Le duc, malgré lui, était subjugué. Il comprenait enfin

qu'il lui serait bien difficile d'amener la duchesse à lui rendre son fils de ^ion gré.

— Autant e^lever un jeune lionceau à sa mère, se disait-il.

Quoi qu'il en fût, bien décidé à laisser passer toute la tempête sans lui tenir tête, il se renfermait dans un silence prudent.

La duchesse reprit :

— Vous vous taisez, monsieur?

— Croyez bien, madame, reprit le duc, que ce n'est pas parce que je suis indifférent à tout ce que vous me dites?

— Est-ce au contraire parce que vous en sentez toute la portée et en comprenez toute la vérité?

— Oui, madame.

— Et pourtant...

Et la duchesse s'arrêta sur un profond soupir.

— Et pourtant? reprit le duc.

— Tenez, monsieur, c'est plus fort que moi, je ne puis me faire à cette idée!

— Mais enfin?

Des larmes mouillaient les joues de la duchesse, et ce fut entre deux sanglots qu'elle reprit :

— Et pourtant, vous venez me reprendre cet enfant dont nous venons de parler.

— Ne le faut-il pas?

— Comment il le faut?

— Mais sans doute!

— Pourquoi?

— Ne faut-il pas que je lui donne un nom, ma conscience ne m'en fait-elle pas un devoir?

— Un devoir! fit la duchesse avec une sorte d'égarement.

— Et, n'est-ce pas un autre devoir que de faire sa fortune?

— N'aura-t-il pas la mienne?

— Cela ne suffit pas, madame!

— Vous êtes sans pitié, monsieur.

— En quoi?

— Oh! voyons, tenez, ne me séparez pas de mon enfant!

En disant cela, madame de Serdeuil fit un mouvement pour se jeter à genoux aux pieds de son mari; celui-ci la retint, mais non sans éprouver une sorte de frisson involontaire, quand ses mains rencontrèrent celles de sa femme.

— Oh! ne me brisez pas le cœur, reprit madame de Serdeuil, ayez pitié d'une malheureuse femme, j'oserais presque dire d'une pauvre mère!

Ce dernier cri surtout semblait partir de l'âme.

M. de Serdeuil était doué d'un de ces naturels sensibles, sur lesquels toutes les grandes passions, tous les nobles sentiments ont facilement prise. Ne pouvant soupçonner l'affreuse comédie dont il était la dupe, ni deviner les vues ambitieuses de la duchesse, — une femme qui depuis trente ans vivait volontairement, et sans doute par goût, comme une petite bourgeoise, quand elle possédait plusieurs millions, — il se sentit pris d'un mouvement de profonde pitié pour sa femme.

Il la releva, attendit qu'elle fut un peu calmée et lui demanda avec sympathie :

— Mais, madame, vous avez cependant une ressource pour vous guérir de la douleur que vous ressentirez d'abord, de la séparation nécessaire dont nous parlons.

— Laquelle, monsieur?

— Vous avez cependant quelqu'un sur qui vous puissiez reporter toute l'affection que vous portez à mon fils.

— Qui?

— Quelqu'un qui vous touche de près?

— Vous voulez parler de ma fille?

— Oui.

— Eh bien! elle est morte, répondit la duchesse sans hésiter. Et puis...

Madame de Serdeuil hésita.

— Continuez, madame, lui dit son mari.

— Ce que je vais vous dire est bien mal!

— Enfin!

— Je n'ai jamais aimé cette enfant!

— Impossible!

— Le croiriez-vous, je l'ai même maudite le jour de sa naissance.

— Grand Dieu!

— Parce que je pressentais déjà qu'elle serait pour moi la cause de malheurs sans nom; si j'eusse pu, je reconnais aujourd'hui l'injustice de ce mauvais et criminel désir, je l'eusse étouffée, alors que je la portais encore dans mon sein.

— Que dites-vous?

— La vérité. Au reste, cela se comprend; jamais je n'avais aimé son père et j'exécrai la fille. Je vous le répète, monsieur, j'étais trop fière de ma vertu pour commettre une faute et jeter du scandale sur votre nom, si vous-même par votre conduite vous ne m'eussiez mortellement froissée dans mon amour-propre, et n'eussiez entr'ouvert l'abîme sous mes pieds.

Tenez, laissons ces tristes souvenirs. Cette enfant est morte. Que Dieu ait son âme et qu'il n'en soit plus question... Mais, puisque vous avez parlé d'enfants et des consolations qu'on peut trouver en ce monde à ses peines, laissez-moi vous dire que vous êtes bien heureux et que, bien mieux que moi, vous pourriez vous consoler de la perte de l'enfant que j'ai adopté, et qui est en quelque sorte devenu le mien.

— Que voulez-vous dire?

— N'avez-vous pas déjà, hier, retrouvé votre second fils?

— Oui.

— Eh bien! puisque vous savez que l'autre ne sera jamais malheureux, est-ce que cet enfant que Dieu vous a rendu au moment où vous vous y attendiez le moins ne suffit pas à votre affection?

— Non.

— Moins l'amour paternel s'étend, plus il est fort.

— Pas le mien!

— Cet enfant ne suffit-il pas à chasser les ennuis de votre vieillesse, à faire le bonheur de vos derniers jours?

— Non, non, mille fois non! s'écria le duc avec un certain emportement, car la duchesse le poussait à bout, à force d'insistance. Non, encore une fois, cet enfant lui-même dont vous parlez, et que j'ai retrouvé hier par un hasard en quelque sorte providentiel, ayant appris la vérité, réclame déjà son frère.

— Son frère!

— Oui.

— Alors, il est bien vrai que vous êtes sans pitié.

— Que voulez-vous?

— Que vous me repreniez votre enfant?

— Il le faut.

Ces trois mots, prononcés par le duc d'un ton plein d'autorité, firent pâlir la duchesse, l'expression de sa physionomie qui avait été très-douce jusqu'alors, — celle de quelqu'un implorant la pitié, — devint dure et colère, une étincelle de rage brilla dans ses yeux.

Et pourtant, tout cela n'était encore que comédie de la part de la duchesse; cette femme ambitieuse n'avait pas encore amené la discussion où elle la voulait, elle n'était encore parvenue qu'à faire sortir son mari de son caractère et de son rôle de conciliation.

Pour donner une plus haute idée, sans doute, de l'affection qu'elle portait à l'enfant en litige, elle prenait des airs de lionne furieuse, prête à bondir sur le chasseur assez imprudent pour vouloir lui ravir ses petits.

Elle se leva, dans toute la majesté d'une colère qui, toute folle qu'elle paraissait être, était parfaitement raisonnée.

— Il le faut!... dites-vous, monsieur! s'écria-t-elle avec emportement; c'est-à-dire que si je vous comprends bien, vous avez voulu dire qu'il vous fallait l'enfant.

— Mon fils, madame?

— Votre fils, si vous voulez.

— Eh bien! oui, madame, il me le faut

— Eh bien! vous ne l'aurez pas.

— Comment, vous ne me le rendrez pas?

— Non, monsieur.

— Et pourquoi?

— Je vais vous le dire : vous venez ici, monsieur, comme un ami, dites-vous, avec des paroles de paix et de concilia-

tion sur les lèvres. Je vous reçois en ami, quoi qu'il nous en coûte à tous deux de nous revoir; je vous imite, j'oublie et je pardonne; car moi aussi, monsieur, j'ai à pardonner et à oublier. Avant que vous ayez à me reprocher le scandale de ma conduite, j'avais, moi, à me plaindre de l'injustice de vos dédains, de la froideur de vos manières, de l'état d'abandon dans lequel vous me laissiez, en un mot. Dans la circonstance je maintiens que moi, femme, j'étais encore plus à plaindre que vous. Vous, vous avez été à peine ridicule, moi j'ai été très-malheureuse.

Toujours est-il que nous nous abordons sans haine et sans rancune. Je n'ai qu'une chose à vous demander, je le fais, je supplie, je m'humilie, je me traîne en vain à vos pieds; cette chose vous me la refusez brutalement, sans vous demander si votre refus me brise le cœur, et je vous le dis en toute sincérité, la séparation que vous persistez à exiger, c'est ma mort.

Eh bien! monsieur, cette chose ou plutôt cet enfant que vous me refusez, je ne m'en séparerai pas, je le garderai, je ne vous le rendrai pas; il ignorera toujours le nom de son père. De cette façon, il restera bien à moi, et je pourrai l'aimer à mon aise.

— Mais, madame...

— Quelle objection avez-vous à me faire?

— Une seule.

— Qu'il faut qu'il ait un nom.

— Non, madame.

— Il continuera à porter celui qu'il a fait respecter jusqu'à l'âge de 30 ans.

— Ce n'est pas cela, madame.

— Une fortune, alors?

— Non.

— Il aura la mienne, trois cent mille livres de rente.

— Ce n'est pas cela encore.

— Que voulez-vous dire, alors?

— J'invoquerai la loi, madame.

— La loi!

Et la duchesse accompagna ces deux mots d'un éclat de rire strident et plein d'ironie.

— Vous riez, madame.

— Sans doute.

— Et le motif de cette hilarité?

— Voici, monsieur; vous prétendez que le fils d'Angèle est vôtre?

— Certainement.

— L'avez-vous reconnu, cet enfant?

Le duc pâlit.

— Non, n'est-ce pas? fit la duchesse

— Mais je veux le reconnaître.

— Aujourd'hui, et en l'absence de sa mère, monsieur; sans contrat ou acte de mariage pour valider la naissance de cet enfant, cette reconnaissance n'est plus qu'une adoption. Vous ne pouvez reconnaître votre fils malgré lui.

— Mais la voix du sang?

— Et celle de la reconnaissance qui le lie à mes bienfaits; cet enfant est majeur, aujourd'hui, monsieur; c'est à peine si l'on peut prouver qu'il est le fils de mademoiselle d'Harleville; car, après tout, qui m'affirme que les bandits, qui me l'ont remis, ne m'ont pas trompée?

— Vous dites cela pour me détourner de le reprendre.

— Non, mais, quoiqu'en vous en pensiez, comment voulez-vous prouver que cet enfant est le vôtre?

— S'il est le fils d'Angèle.

— Il l'est à mes yeux.

— Il serait le mien aussi.

— Pour moi, c'est indubitable; mais, aux yeux de la loi, que vous venez d'invoquer, ce n'est pas là une raison suffisante pour que vous puissiez reconnaître cet enfant, malgré lui, et lui donner un nom dont il se soucie peu. Ce serait, en vérité, fort commode, si chacun avait ainsi le droit de reconnaître le premier enfant naturel venu, sans le consentement de l'intéressé.

Le duc était presque battu.

— Je vous le répète, fit la duchesse, vous ne pouvez provisoirement qu'adopter votre fils

— Eh bien, je l'adopterai.

— Mais il faut qu'il consente.

— Il consentira.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— Cependant..

— Encore une objection?

— Et une sérieuse.

— Laquelle?

— Pour consentir faut-il au moins qu'il sache de quoi il s'agit.

— Il le saura.

— Ce ne sera pas moi qui le lui dirai.

— Mais, moi.

— Vous!

— Oui, moi...

— Où le prendrez-vous, je vous prie, pour aller lui faire votre paternelle et douce confidence?

Cette question si simple fut un coup de massue pour le duc, il reprit:

— Où je le prendrai?

— Dame! oui.

— Mais vous, vous savez où il est?

— Il voyage.

— Vous savez où?

— Sans doute, à une lieue près.

— Vous le direz.

— Qui m'y forcera?

— Des juges, fit le duc en s'emportant à son tour.

— Allez les chercher.

Cette conclusion signala un moment de calme dans la tempête, un temps d'arrêt et de répit dans la conversation. Le silence se fit; nos deux antagonistes, tout en s'observant à la dérobée, supputaient les pertes qu'ils avaient faites dans cette première et chaude escarmouche, et faisaient l'évaluation de leurs forces pour recommencer le combat. Tous deux, dominés par la haine qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, s'étaient laissés emporter si loin par leur colère, qu'ils n'avaient conservé aucun ménagement dans la lutte. Aussi, pour la recommencer à armes courtoises, était-il bon qu'ils remettent un peu d'ordre dans leurs idées.

A peine redescendue dans l'arène, et se croyant la plus forte, car elle n'avait rien à perdre, ce fut madame de Serdeuil qui porta le premier coup.

— Monsieur le duc, fit-elle, ne vous semble-t-il pas que nous avons agi comme deux grands enfants?

— En quoi?

— En disputant.

— Vous l'avez voulu.

— C'est vrai, j'ai eu des torts; et vous?

— J'ai été un peu vif.

— Voyons, tâchons de réparer tout cela.

— J'y consens de grand cœur.

— Eh bien, par le fait, à quoi bon disputer, puisque nous voulons la même chose?

— Quelle même chose? demanda le duc.

— Ne voulons-nous pas tous deux le bonheur de votre fils?

— Sans doute.

— Moi, je l'aime comme mon enfant,

— Et moi, en bon père.

— Et bien, au lieu de nous disputer comme nous l'avons fait jusqu'à présent, n'aurions-nous pas mieux fait de nous entendre et de chercher un moyen qui, en nous permettant à tous deux de travailler au bonheur de cet enfant, ne nous rendît pas ennemis jurés? A bien prendre, ce que nous avons fait, quoique agissant tous deux avec d'excellentes intentions, n'est nullement dans l'intérêt de l'innocent qui cause notre désaccord.

— Comment cela?

— Supposez que vous retrouviez l'enfant.

— Bien.

— Il lui faudra opter entre vous ou moi.

— Sans doute.

— S'il est pour vous, il se prive de mon appui, s'il est pour moi, ce qui est probable, car il m'aime beaucoup et a, depuis l'enfance, l'habitude de me considérer comme sa mère, il renonce à votre protection.

— C'est évident.

— Eh bien, cherchons un moyen de tout concilier.

— J'en avais un, fit le duc, qui voyait parfaitement où sa femme voulait arriver.

— Lequel?

— Il était bon hier, mais aujourd'hui...

— Aujourd'hui?

— Il est impraticable.

— Pourquoi?

— Vous l'allez voir. Ce moyen c'était de faire la paix tous deux, de tout oublier, de tout pardonner, et de nous remarier. Ce moyen vous semble-t-il remplir le but que nous nous proposons?

— Oui, mais la chose en soi demande réflexion, répondit la duchesse, qui ne voulait pas paraître enchantée de la proposition.

— Mais, je vous le répète, ce moyen, bon hier, est irréalisable aujourd'hui.

— Pourquoi?

— Je vais vous le dire.

— Parlez vite...

— Hier, j'ignorais qu'Angèle d'Harleville existe, aujourd'hui je le sais.

— Moi aussi, je le sais; mais après?

— Eh bien, Angèle est votre sœur.

— Angèle! ma sœur!... Angèle, une de Lostanges! Vous vous trompez, monsieur.

VI

Une triste histoire.

— Non, madame, reprit le duc, je ne me trompe pas.

— Mais, monsieur, il ne suffit pas qu'un homme, si recommandable qu'il soit, affirme une chose, qu'il monte sur les toits en criant : « J'en suis certain, » pour que tout le monde, immédiatement, en fasse un article de foi.

— Ce sont des preuves que vous me demandez, madame?

— Sans doute.

— Eh bien, je vous en fournirai d'irrécusables, elles ne me manquent pas, des lettres de monsieur votre père, lui-même, du marquis de Lostanges.

— En attendant que vous me fournissiez ces preuves, pourriez-vous au moins me raconter comment les choses se sont passées?

— Rien n'est plus facile.

— Alors, je vous écoute.

Une sorte de froideur glaciale, exempte de colère et d'emportement, s'était glissée entre le duc et la duchesse. L'orage de la discussion était bien passé, mais si la duchesse interrogeait, c'était dans le but d'être bien informée, pour mieux élaborer le plan d'une vengeance qu'elle méditait déjà.

— Monsieur de Lostanges, votre père, madame, quoique plus âgé que moi de quinze ou dix-huit ans, reprit M. de Serdeuil, a été sinon mon ami, du moins celui de ma famille, ce qui fait que j'ai une connaissance parfaite des moindres détails de sa vie, jusqu'au moment où il épousa mademoiselle Ruberpré, votre mère, je vous dirai plus tard comment. A l'époque de ce mariage, nous étions brouillés pour des motifs que je vais vous expliquer, de sorte que je le perdis de vue; au reste, les événements politiques de 1789 ne tardèrent pas à nous séparer; monsieur votre père suivit l'émigration, quant à moi je restai en France.

Mademoiselle d'Harleville, la mère d'Angèle, était plus que l'amie de ma famille; elle était pour elle une enfant d'adoption, car elle était orpheline. Elle avait perdu sa mère très-jeune; quant à son père, engagé au service du roi, il avait été tué à Mahon, auprès de mon père dont il était le compagnon d'armes et l'ami. Ce fut mon père qui reçut le dernier soupir du comte d'Harleville mourant loin du pays, sans pouvoir une dernière fois embrasser son enfant, sa fille chérie.

Voici à peu de chose près les dernières paroles du mourant :

— De Serdeuil, dit-il à mon père d'une voix éteinte, j'ai une enfant, elle n'a guère que quatre ans, je lui laisse assez de fortune pour ne point être inquiet sur son avenir, quant à la question matérielle; mais jusqu'à ce qu'elle soit en âge de jouir de cette fortune et de la faire valoir, qui se chargera de ma fille, qui l'élèvera, qui prendra soin de ses intérêts?

Mon père comprit de suite ce que son frère d'armes attendait de lui.

— Moi, répondit-il à son ami, j'adopte ta fille; j'ai un fils, — il parlait de mon frère aîné, moi je n'étais pas né, — si un jour les deux enfants s'aiment, après avoir été élevés ensemble, tu me comprends...

— Oui, répondit le comte dont la mort approchait. Merci... je meurs tranquille.

M. d'Harleville rendit le dernier soupir, et mon père lui ferma les yeux; puis il écrivit aussitôt à ma mère l'engagement sacré et solennel qu'il venait de prendre, afin que s'il venait, lui aussi, à périr dans cette campagne meurtrière, l'enfant ne manquât pas de la protection dont elle avait tant besoin.

Mon père ne périt pas, et eut le bonheur de revoir sa patrie et sa famille. Inutile de vous dire qu'il tint la promesse faite à l'ami mourant; mademoiselle d'Harleville trouva dans ma mère une seconde mère. Quant à mon père, tout en l'aimant avec moins d'effusion et de délicatesse peut-être, c'est-à-dire en la gâtant moins, il devait travailler plus sérieusement à son bonheur, et être un tuteur rigide, actif, intelligent, quant au soin des intérêts de sa pupille, dont la fortune devait s'accroître entre ses mains.

Mon frère aîné avait deux ans de plus que Marie d'Harleville, et quand je vins au monde, en 1780, Marie avait douze ans plus que moi. — Je vous raconte en ce moment des faits qui, à moi-même, m'ont été racontés, c'est en quelque sorte une tradition de famille.

— Qui m'intéresse beaucoup, fit la duchesse avec une fine ironie qui ne se trahissait pourtant que dans la malice de son sourire. Le duc ne voulut pas relever le sarcasme, et continua :

— En 1782, ma mère ayant un autre enfant, un second fils, sur qui épancher les trésors de sa tendresse, consentit à céder aux désirs de mon père, qui voulait que son fils aîné allât à Paris où un ami dévoué et puissant, en faisant entrer le jeune homme comme page à la cour, s'engageait à veiller sur lui avec toute la sollicitude d'un père.

Mon frère partit donc, il avait seize ans, et ce ne fut pas sans verser beaucoup de larmes qu'il quitta Marie d'Harleville qu'il aimait déjà : la prévision de mon père s'était réalisée d'un côté. Marie était admirablement belle sous tous les rapports, elle avait toutes les qualités physiques et morales pour plaire, être aimée et aimer avec folie et dévouement. Pourtant, le vide que l'absence de mon frère laissa dans le cœur de Marie ne fut pas aussi grand qu'on eût pu le croire.

Si mon aîné emportait dans son cœur un amour naissant, mais vivace et profond, qui devait en quelque sorte le préserver de toute autre grande passion, ainsi que des dangers que court la jeunesse imprévoyante dans les antichambres des cours et au milieu d'une armée composée, en partie, de jeunes gentilshommes enrôlés, pour la plupart, sous l'étendard du plaisir; Marie ne regretta mon frère que comme un ami, pour qui elle avait une profonde estime et professait une

naltérable amitié. Elevée auprès de lui, rien de romanesque, d'imprévu, dans leurs relations journalières, n'avait ouvert le cœur de la jeune fille à l'amour; peut-être aussi que Marie était trop jeune, que l'heure n'était pas encore venue pour elle d'éprouver un sentiment, le plus naturel et le plus impérieux de tous.

Quoi qu'il en fut, mon frère resta pendant six ans à Paris, et n'en revint pour la première fois qu'en 1788, avec le grade d'enseigne. Il revenait en toute hâte, espérant retrouver dans Marie une jeune fille qui consentirait volontiers à être sa femme. Cette idée était d'autant mieux ancrée dans son esprit, qu'il avait appris par notre père que mademoiselle d'Harleville, alors âgée de vingt ans, avait déjà refusé plusieurs partis magnifiques; de sorte qu'il espérait que celle qu'il aimait avec tant d'ardeur lui réservait la faveur qu'elle n'avait pas voulu accorder à un autre prétendant, celle de lui accorder sa main.

— Et son cœur, fit la duchesse en persiflant.

— Ne raillez pas, madame, la mère morte de votre sœur, la première femme peut-être qu'a aimée votre père, répondit simplement M. de Serdenil avec sévérité; sans quoi, vous me prouveriez que vous avez bien peu de cœur.

Après un court silence, le duc reprit :

— Mon frère arriva trop tard, un autre était parvenu à allumer dans le cœur de Marie une passion qui devait faire le malheur de sa vie. Cet homme, c'était le marquis de Lostanges, votre père.

Alors âgé de trente ans environ, M. de Lostanges était un cavalier bien fait, charmant, gracieux, ayant beaucoup d'esprit, et doué en outre du don particulier de fasciner et de séduire toutes les femmes; Lauzun lui-même n'a pas peut-être compté plus de bonnes fortunes que le marquis.

De plus, il était, chose rare alors, discret et prudent en amour. La fortune du marquis était fort belle, et lui permettait, tant à la cour que dans ses terres de Bretagne, où se sont passées les scènes que je vous raconte, de mener un grand train de maison et de tout faire en grand seigneur. Sa position à la cour était fort belle, quoique sous les derniers jours du règne du vieux roi Louis XV il eût été quelque temps emprisonné à la Bastille pour quelques folies et cris séditieux; emprisonnement qui ne lui donnait peut-être qu'un mérite de plus aux yeux de bien des femmes. Roué au langage, à l'étiquette, aux usages de la cour et du grand monde, ayant mené une jeunesse, sinon dissolue, au moins orageuse, il était doué d'une certaine expérience des hommes et des choses, qui faisait de lui un séducteur aussi agréable que dangereux pour une jeune fille. Il savait en outre dissimuler avec grâce ses défauts, et, talent plus rare encore, faire ressortir, sans prétentions, ses qualités en singeant même celles qu'il n'avait pas parfois. Au demeurant, gentilhomme jusqu'à la pointe des ongles, comme l'entendait la société d'alors; soldat intrépide, cœur généreux, esprit léger, caractère dévoué dans ses amitiés, fidèle à ses principes, implacable dans ses haines, inconstant dans ses amours. Tel était votre père; il a vécu assez longtemps pour que vous ayez pu l'étudier et le connaître; vous voyez si je suis juste?

— Vous êtes juste, monsieur, fit la duchesse.

— Pour une raison ou pour une autre, reprit le duc, M. le marquis de Lostanges, en 1787, un an avant le retour de mon frère, s'était décidé à quitter Paris pour venir passer quelques mois dans ses terres.

Ses domaines étaient voisins de ceux de mon père, les terres se touchaient, certains murs étaient mitoyens; ce fut ce qui perdit Marie.

D'excellentes relations avaient toujours existé entre la famille des de Lostanges et la mienne; de plus, le marquis, disait-il, n'était pas venu dans ses terres pour s'y enterrer comme un ermite, y vivre comme un anachorète et y pleurer ses vieux péchés. La première chose qu'il fit, aussitôt arrivé, fut de venir faire une visite à mon père; ma mère était morte depuis quelques années, sans quoi elle eût peut-être été assez clairvoyante pour pénétrer l'intrigue que noua le marquis à la maison. Mon père reçut M. de Lostanges à bras ouverts comme le fils d'un vieil ami de la famille, et fut même enchanté qu'il vint lui créer une société, dans une solitude que la mort de ma mère avait singulièrement attristée.

Le marquis connaissait Marie depuis longtemps; mais il l'avait quittée et perdue de vue tout enfant; quand il la vit devenue femme, il ne put se défendre d'un profond sentiment d'admiration, et l'aima, j'aime à le croire, car je n'ai aucune raison pour supposer le contraire; que son amour fût violent, profond et sincère, que son inconstance ne fût peut-être que le résultat des événements terribles de la Révolution, toujours est-il que le marquis fit sans doute à Marie l'aveu de son amour, que celle-ci éprouva pour lui une passion assez violente pour céder à son entraînement irrésistible, sans réfléchir aux conséquences terribles qui sont presque toujours les suites inévitables d'une première faute.

A l'école de M. de Lostanges, et forcément par pudeur, Marie, la plus franche et la plus insoucieuse jeune fille qui eût jamais existé, devint tout à coup dissimulée. Les deux complices cachèrent si bien leurs relations que ni mon père, ni moi, j'étais encore enfant, nous ne nous aperçûmes de rien de cette intrigue, qui s'était nouée et qui se déroulait sous nos yeux. Mon père avait la plus grande confiance dans les deux coupables, qui, il faut le dire, ignoraient complètement l'amour et les intentions de mon frère aîné.

Ce fut ce dernier qui, le premier, pénétra une partie du secret de mademoiselle d'Harleville; voici comment il apprit son amour, sans cependant connaître le nom de son rival.

Je vais vous dire la scène telle qu'elle s'est passée, elle m'a été racontée vingt fois, je ne l'ai pas oubliée.

Le jour même de l'arrivée de mon frère, mon père, qui était dans la confidence de ce dernier, s'arrangea de façon à laisser les deux jeunes gens seuls ensemble, pour fournir à mon frère l'occasion de déclarer ses intentions à la jeune fille, qu'il ne voulait en rien influencer de sa présence.

Mon frère fit l'aveu que son cœur méditait depuis longtemps; quand il eut terminé, il remarqua avec peine que son amoureuse confidence, au lieu de causer quelque joie à Marie, n'avait fait que l'attrister profondément, qu'elle gardait le silence, que des larmes abondantes coulaient de ses yeux.

— Qu'avez-vous, Marie? demanda-t-il à mademoiselle d'Harleville avec tout l'empressement d'une violente passion. Je ne vous ai rien dit que de très-naturel, je n'ai prononcé aucun mot qui pût vous offenser, ni vous mettre dans l'état désespéré où je vous vois.

— Non, mais... répondit Marie en essuyant ses larmes qu'elle ne pouvait contenir, et dont la douloureuse éloquence avait quelque chose de terrible et de significatif.

— Mais quoi?

— Ce que vous me demandez est impossible.

— Pourquoi?

— Oh! ne m'interrogez pas, Henri.

— Cependant...

— Vous le voulez?

— Oui.

— Quoique ce que j'ai à vous dire soit pour vous affreux à entendre, surtout si vous m'aimez sérieusement?

— Si je vous aime, Marie! pouvez-vous en douter, après ce que je vous ai dit?

— Non, mais...

— Mais enfin, je dois tout savoir.

— Eh bien! mon cœur n'est plus libre.

— Votre cœur n'est plus libre?

— Non.

— Qu'importe? s'écria mon frère entraîné par la passion.

— Comment, qu'importe? répliqua Marie en regardant Henri avec étonnement.

— Oui.

— Vous épouseriez une femme qui n'aurait pour vous que de l'estime?

— Oui.

— Qui en aimerait un autre?

— Oui, pourvu que je l'aime, moi!

— Mais faudrait-il encore, au moins, que cette femme fût digne de vous.



Madame, il me le faut! (Page 4.)

— Comment, digne de moi?

Mon frère était si loin de soupçonner la vérité, qu'il avait entendu Marie sans la comprendre.

Celle-ci reprit avec une certaine insistance :

— Oui, digne de vous.

— Que voulez-vous dire?

— Ecoutez, Henri, reprit mademoiselle d'Harleville avec toute la douceur qui lui était nécessaire pour ménager la passion et le désespoir d'un homme qu'elle aimait comme un frère, qu'elle estimait et respectait peut-être trop pour l'aimer d'un sentiment plus tendre, je sais que vous êtes l'honneur et la bonté mêmes. C'est assez vous dire combien je vous estime. Je vous estimerais moins que je ne vous ferais pas l'aveu que je vais vous faire. Je vous le fais parce que je suis convaincue d'avance que, la main sur votre conscience, dans votre honneur, vous garderez à cet aveu le plus impénétrable secret, et que, dans votre bonté, vous me pardonnerez. Me le promettez-vous, Henri?

— Oui, répondit l'aîné des de Serdeuil.

— Eh bien! j'ai commis une faute, Henri.

— Une faute, vous, Marie, un ange de pureté!... se récria mon frère.

— Oui, une faute, j'ai été coupable

— Impossible!

— Et le fruit de cette faute...

Les sanglots empêchèrent Marie d'aller plus loin.

— Eh bien? reprit mon frère avec cet entêtement des gens qui, à la dernière extrémité, espèrent encore que des soupçons qui leur sont pénibles à concevoir ne se changeront pas en certitude.

— Je le porte dans mon sein, fit Marie.

Elle ne put aller plus loin, elle tomba, la malheureuse enfant, évanouie sur un siége.

— Oh! mon Dieu! qu'ai-je entendu? s'écria Henri.

Le dernier aveu de la jeune fille avait été pour lui comme un coup de massue.

Livide, défait, ému, abasourdi, il s'était affaissé sur un siége; il lui avait semblé qu'en entendant Marie son cœur s'était brisé.

Cependant ce fut lui qui le premier revint de son état de prostration, pendant que Marie était toujours plongée dans son évanouissement.

Sans pouvoir encore ajouter foi aux paroles qu'il venait d'entendre, il s'approcha de mademoiselle d'Harleville, qu'il fit revenir à elle.

Quand il vit qu'elle avait assez repris l'usage de ses sens pour supporter un nouvel interrogatoire, il lui demanda :

— M'avez-vous bien dit la vérité, Marie?

— Malheureusement, oui, soupira la jeune fille.

— Bien vrai?

— Henri, je vous le demande, est-ce que, par un simple sentiment de pudeur, je vous ferais un tel aveu si la chose n'était pas?

— C'est vrai, fit mon frère, mais au moins...

— Quoi?

— Me direz-vous le nom du lâche?..

Le mot: lâche, qualifiant son amant, fit frissonner Marie de

Sceaux. — Typ. et stér. M. et P.-E. Charaire.

LA FEMME BANDIT

Par JULES BOULABERT



Prisonnier à la Bastille. (Page 7.)

la tête aux pieds et lui rendit quelque énergie; elle répondit fièrement à mon frère en l'interrompant :

— Ce n'est pas un lâche, d'abord, et je vous prie, Henri, de ne point insulter devant moi celui que j'aime. Ou sinon, je me retire; je croyais que vous n'eussiez pas abusé de l'aveu que je vous ai fait pour me mortifier.

— Mais comprenez mon désespoir!

— Est-ce ma faute, m'avez-vous seulement jamais fait supposer votre amour?

— Non.

— Eh bien! je ne vous ai donc pas trompé?

— Oh! non; pardonnez, je vous prie, à un instant de colère.

— Volontiers, mais pas un mot de plus sur ce sujet.

— Cependant...

— Quoi encore?

— Le nom de cet homme, qui a abusé de votre crédulité et de votre innocence?

— Je ne puis vous le dire.

— Je vous en prie.

— Cet homme m'aime, Henri.

— Il le dit.

— Il m'a juré de m'épouser, pour réparer notre faute commune.

Cette réponse fut suivie d'un long silence entre mon frère et mademoiselle d'Harleville; ce fut Henri qui le rompit après avoir eu le temps de remettre un peu d'ordre dans ses idées et de prendre une décision.

— Écoutez, Marie, dit-il à la jeune fille, je veux, je dois, car il ne m'appartient pas d'en douter, croire tout ce que vous me dites; je veux considérer l'inconnu dont vous persistez à me taire le nom comme un homme d'honneur; je veux croire à la sincérité des intentions qu'il vous a manifestées. De plus, je vous jure de ne jamais rien faire pour savoir son nom, ni pénétrer vos secrets, de ne confier jamais à personne, ni à mon père, ni à mon frère, un seul mot de tout ce que vous venez de me dire.

— Oh! merci, Henri! s'écria Marie.

— Attendez, il y a un *mais*

— Lequel?

— Vous êtes la pupille de mon père?

— Oui.

— Son enfant comme nous, en quelque sorte?

— Oui.

— Vous m'aimez comme un frère?

— Vous en avez toujours été un pour moi.

— Vous n'avez ici-bas pour vous aimer, pour vous défendre, pour prendre vos intérêts et vous venger au besoin, d'autres amis, d'autres protecteurs, d'autres parents que nous?

— Certainement.

— Eh bien! si *cet homme* vous a trompée, et que, plus tard, il vous abandonne...

— Il ne fera point cela.

— En toute sincérité, je ne le désire point, au contraire; je le suppose seulement.

— Bien.

— Eh bien! si cela arrive, cet homme serait-il un lâche?

— Je vous répondrai, Henri, quand les faits auront, ou ou non, donné raison à vos suppositions.

— Je comprends cela, mais...

— Que voulez-vous de plus?

— Il faut qu'aujourd'hui même vous me juriez deux choses.

— Lesquelles?

— Que vous me direz le nom de cet homme, s'il vous abandonne.

— Que ferez-vous, alors?

— Je le tuerai ou il me tuera.

— Oh! mon Dieu!

— Parce qu'il aura déshonoré ma sœur, introduit la honte dans ma famille, qu'il aura fait le désespoir de mon vieux père en séduisant lâchement sa pupille, l'enfant que lui avait confiée son frère d'armes, et sur l'honneur de laquelle il devait veiller comme sur celui de sa propre fille. Ne seraient-ce pas là des motifs suffisants pour tuer l'homme dont nous parlons?

— Oui, mais cet homme sera toujours le père de mon enfant.

— Non.

— Comment non?

— Il faut que l'honneur des d'Harleville et des de Serdeuil soit intact.

— Je ne vous comprends pas.

— Eh bien, reprit mon frère d'une voix grave, si cet inconnu, devenant indigne de porter le nom d'homme, vous abandonne, quand je l'aurai tué, je vous épouserai et reconnaîtrai votre enfant comme le mien.

— Vous feriez cela, Henri?

— Oui; eh bien, acceptez-vous mes deux conditions?

— Je ne puis.

— C'est cependant à ce prix qu'est mon silence.

— Comment cela?

— Si vous ne consentez pas, je vais tout dire à mon père.

— Je vous en prie...

— Et ainsi mis sur la voie, mon père trouvera peut-être le co[illegible]able; ce qui éviterait peut-être quelque grand malheur.

Marie supplia longtemps mon frère de ne rien dire à mon père, Henri fut inflexible.

Mademoiselle d'Harleville finit par lui dire:

— J'accepte vos conditions.

— Jurez de les remplir.

— Je le jure! fit Marie.

— Bien.

Et aussitôt qu'il eut reçu le serment de la jeune fille, mon frère la laissa seule...

Le lendemain, mon frère Henri partit sans revoir Marie; il ignorait même la présence du marquis de Lostanges dans le pays, car il n'avait voulu en rien transiger avec son serment. Il respecta entièrement le secret de mademoiselle d'Harleville, et ne fit aucune question indiscrète à mon père, à qui il répondit seulement, quand ce dernier s'étonna de son brusque départ:

— Quoique le service du roi me retînt à Paris, je suis venu pour demander à Marie ce qu'elle pensait d'un mariage entre elle et moi, elle m'a répondu comme une enfant, qu'elle était encore bien jeune et qu'elle me demandait six mois pour réfléchir. Comme je ne veux en rien influer sur sa décision et me nuire dans son esprit, par des assiduités qui pourraient lui déplaire, je repars prendre le poste où mon service m'appelle. Je reviendrai dans six mois, ou dans un an au plus tard.

Henri partait, la mort dans le cœur; mais il ne revint pas et nous ne le revîmes jamais...

J'ai appris depuis qu'il avait été tué, en quelque sorte, au pied du trône, à l'attaque du Louvre du 10 août 1790.

Pendant que les événements marchaient à Paris, voici ce qui se passait chez mon père:

M. de Lostanges quittait ses domaines, en affirmant à Marie que la position était telle que sa place était à Paris, auprès du roi. Mademoiselle d'Harleville le crut facilement, — n'a-t-on pas toujours une aveugle confiance dans ceux que l'on aime? — Elle laissa partir le marquis, sans prévoir que bien des années allaient s'écouler sans que celui-ci remît le pied dans ses terres

Nous n'avions aucune nouvelle de mon frère, Marie n'en recevait pas davantage de M. de Lostanges; on était en 1789, des bruits sinistres sur l'état de Paris, grossis encore par les mille voix de la renommée, commençaient à circuler; partant du foyer, mère de l'insurrection, ils allaient épouvanter les provinces et les jeter dans la plus indécise des consternations. Ce fut sur ces entrefaites que l'état de grossesse de mademoiselle d'Harleville arriva à un tel point qu'elle dût bientôt renoncer à le cacher.

Elle aimait toujours M. de Lostanges, quoiqu'elle commençât à désespérer de son retour, soit que le marquis se fît tuer pour la monarchie, soit qu'il l'eût oubliée.

D'un autre côté, Marie se souvenait du serment qu'elle avait fait à mon frère, et elle craignait de voir arriver tout à coup celui-ci pour la sommer de ne point être parjure.

Dévorée d'inquiétude et de chagrin, elle prit dans cette occurrence une grande détermination.

Un matin, on s'aperçut qu'elle avait mystérieusement quitté le château, emmenant avec elle deux domestiques qui avaient servi chez son père et qui lui étaient très-dévoués depuis son enfance. Ce sont ceux qui ont été si misérablement assassinés rue de la Victoire.

Dans une lettre, Marie informait mon père du motif de sa fuite, du lieu de sa nouvelle résidence, et lui affirmait qu'elle ne le reverrait jamais, parce que, en sa présence, elle mourrait de honte; elle ne cachait qu'une chose, le nom de son séducteur.

Mon père, entièrement occupé des grands événements qui se préparaient, se contenta d'envoyer à Marie toute sa fortune, qu'il avait si longtemps gérée en nom de la jeune fille; puis il partit pour Paris, non pour courir les hasards d'une révolution qui lui semblait imminente, mais pour offrir au roi son épée et sa vie.

Que vous dirai-je encore? En deux mots je termine cette longue histoire

En 1789, Marie donna le jour à une fille, Angèle, la mère de l'enfant que vous avez sauvé et qui est votre neveu.

— Mon neveu! se récria la duchesse.

— Oui, puisqu'Angèle était votre sœur aînée.

— Enfin, je le veux bien; mais continuez:

— En 1792, mon père fut victime des massacres de septembre; en 1791, M. de Lostanges avait déjà émigré, et, en 1792, au mois de juin, il épousait mademoiselle de Ruberpré, la fille d'un émigré comme lui. Quant à vous, vous vîntes au monde en 1793.

— C'est vrai, fit madame de Serdeuil; mais mademoiselle d'Harleville?

— La mère, mourut en 1799. Pierre et Catherine, les deux vieux domestiques de mademoiselle d'Harleville, en 1800, m'apportèrent la fille de Marie, en me priant de faire pour elle ce que mon père avait fait pour la mère; j'y consentis sans peine, surtout quand ils m'eurent raconté tout ce que je viens de vous dire et qu'ils m'eurent remis un portefeuille ayant appartenu à Marie, et renfermant une vingtaine de lettres, écrites par M. de Lostanges à mademoiselle d'Harleville, qui, toutes, vous attesteront les relations intimes qui ont existé entre eux.

— C'est tout? fit la duchesse, voyant que le duc se taisait.

— Oui.

— Et la fin

— Ne devinez-vous pas le reste?

— C'est-à-dire que vous séduisîtes mademoiselle Angèle comme mon père a séduit mademoiselle Marie, fit la duchesse avec ironie.

— Madame!... fit le duc.

— Me suis-je trompée, monsieur; ces enfants, pourtant, que vous réclamez comme les vôtres, partout, à cors et à cris, prouvent assez, je crois, que je suis dans le vrai en disant que vous avez agi, vis-à-vis de votre maîtresse, comme mon père a agi vis-à-vis de la sienne.

— Pas tout à fait, madame.

— Je ne vois pas trop où est la différence.

— Elle est grande pourtant.

— En quoi?

— Moi, j'ai voulu sérieusement épouser Angèle, je ne lui en ai pas fait la proposition une fois, mais mille.

— Et l'obstacle?

— Venait d'elle.

— Diable! elle était difficile; votre position était assez jolie, car vous étiez, de tous les généraux de l'empire, un de ceux que l'empereur affectionnait le plus, sans contredit.

— C'était un motif contraire à celui que vous supposez qui causait les refus d'Angèle.

— Comment cela?

— Elle craignait de me nuire à la cour.

— Peste! quelle délicatesse.

— Enfin, reprit le duc, si je me suis marié...

— En cela encore vous avez imité mon père.

— Vous croyez?

— Dame! c'est assez clair.

— Pas autant que vous le croyez bien.

— Voyons cela?

— Quand je me suis marié Angèle m'avait quitté; votre père, au contraire, avait, pour se marier, abandonné Marie.

— Une légère différence de nuance.

— Mon mariage fut en quelque sorte un acte de la volonté de l'empereur. Votre père seul décida du sien.

— Mon père ne savait obéir à personne.

— Marié! je divorçai d'avec ma femme, votre père au contraire...

— Sacrifia sa maîtresse à sa femme, et il fit bien.

— Vous trouvez?

— Certainement.

— Enfin, quoi qu'il en soit, persistez-vous à croire un rapprochement possible entre nous?

— Sans doute.

— Quoiqu'Angèle existe?

— Oui.

— Quoique vous soyez convaincue qu'elle soit votre sœur?

— Quoique je sois convaincue qu'elle soit ma sœur.

— Et que c'est cette parenté qui m'a tant fait hésiter pour notre mariage?

— Oui.

— Et c'est sans doute au prix de ce rapprochement que vous mettez la reddition de mon fils?

— Franchement vous êtes à peu près dans le vrai.

— Eh bien, madame, moi, je vous dis que ce rapprochement est impossible.

— Bien vrai?

— Et qu'il ne se fera pas.

— Tant pis!

— Je vous le jure sur l'honneur!

— Mais votre fils?

— Je vous le ferai rendre.

— Nous verrons...

— Oui, nous verrons... misérable ambitieuse!

Sur ces menaçantes et humiliantes paroles, le duc prit congé de sa femme sans lui faire la charité d'un salut.

M. de Serdeuil était à peine arrivé à l'antichambre que Pierre était déjà auprès de sa maîtresse.

VII

Encore de nouvelles machinations.

Après que M. de Serdeuil eut quitté la duchesse, Pierre, dans l'intention de toujours cacher le secret de ses indiscrétions, se laissa raconter, comme s'il n'avait rien entendu, la scène qui ven[ai]t d'avoir lieu, par sa maîtresse. Quand celle-ci eut fini, il lui demanda :

— Ainsi, la partie a été terrible?

— Oh! oui, terrible, c'est bien le mot, vous l'avez dit. J'en frémis encore de colère; il me semble que le sang me bout dans les veines.

— Et cette partie, vous l'avez perdue?

— C'était impossible autrement.

— Vous considérez-vous comme complètement battue?

— Oui, le duc ne reviendra jamais sur ce qu'il a dit. Il est encore aussi épris d'Angèle qu'il y a trente ans.

— Alors, vous rendez les armes?

— Oh! non, jamais!... reprit promptement madame de Serdeuil avec une sorte de rage. Si mon ambition, à laquelle je suis bien forcée de renoncer, n'est point satisfaite, ma vengeance, au moins, sera assouvie; et la vengeance est le plaisir des dieux...

— Que voulez-vous faire?

— Je ne sais encore.

— Tuer le duc?

— Oh! non, la mort serait un supplice trop doux pour lui, il ne souffrirait pas assez.

— Cependant...

— Non, non, je veux le faire languir à petit feu; je le tuerai, mais je le tuerai moralement, en le frappant de la façon la plus cruelle dans toutes ses affections; il aime Angèle et ses enfants. Eh bien! nous ferons d'eux ce que vous avez dit.

— Quoi? je ne me souviens plus... fit Pierre en feignant de fouiller sa mémoire.

— Vous avez bien peu de mémoire, Pierre; mais comme j'en ai pour vous, je vais vous rappeler ce qui avait été en quelque sorte convenu entre nous. Au dire d'Hélène, qui ne peut plus nous servir à rien dans cette affaire, ni comme homme, ni comme femme...

— Comment, qui ne peut plus nous servir à rien!... se récria Pierre.

— Dame! puisque M. de Serdeuil sait maintenant que c'est une femme, nous ne pouvons plus lui faire jouer le rôle de son fils.

— Très-bien; mais Hélène n'est-elle pas assez bien posée dans l'esprit du duc pour continuer à avoir ses entrées chez lui, autrement qu'en brisant les carreaux et en passant par les fenêtres?

— Parfaitement.

— Eh bien! comme je devine à peu près ce que vous allez me proposer, je suis certain d'avance que la Piro, si elle veut, pourra admirablement seconder vos projets.

— Nous allons voir.

— Veuillez continuer, je vous prie.

— Eh bien! au dire d'Hélène, le fils que le duc a si singulièrement retrouvé dans la personne de M. Félix Amor, est un jeune homme rempli de toutes les vertus et de toutes les qualités. Une sorte d'homme exceptionnel dans notre société d'aujourd'hui; par son talent, il arrivera à une position magnifique. Cet homme, en un mot, cet enfant que les flots de la Bérézina eussent dû mille fois engloutir, sera le soutien de M. de Serdeuil; en entourant son vieux père d'amour et de soins, il lui rendra la vieillesse facile et supportable. De plus, il fera la joie, l'orgueil et le bonheur des vieux jours de M. de Serdeuil. Somme toute, celui-ci serait heureux. Heureux! quand moi, sa femme, une de Lostanges, je vivrais misérable, délaissée, tourmentée par le remords et l'envie, et accablée des ennuis de posséder une fortune dont je ne jouis plus depuis longtemps, et dont je ne pourrai jamais jouir. Non, cela ne sera pas. Oh! non!...

— Alors, que ferez-vous?

— Il faut faire mourir ce Félix Amor.

— Ah! madame la duchesse, vous revenez à cette idée; décidément, le sang et le crime ne vous effraient plus autant qu'il y a deux heures, quand je vous proposais de faire disparaître l'homme en question.

— Non, et je te répète qu'il faut que cet homme meure. Sa mort, en plongeant le duc dans un désespoir sans nom, le ramènera peut-être à mes pieds, me suppliant de lui rendre son second fils. Dans tous les cas, par cette mort, la vie de M. de

Serdeuil sera à jamais empoisonnée, et je n'aurai plus son bonheur à lui envier.

— Comment voulez-vous faire mourir Félix?

— Je ne sais.

— C'est ici que la Piro va nous servir. La fortune qu'elle attend de vous, et que vous êtes libre de lui laisser, sera le prix du service qu'elle nous rendra. Elle a ses entrées chez le duc, qui, si elle veut mettre un jeu seulement le quart de ses séductions, finira par la prendre en amitié. Quand elle sera bien installée dans l'estime de tous, qu'elle jouira d'une confiance générale et illimitée, elle empoisonnera le médecin.

— Vous croyez qu'elle consentira?...

— Parfaitement, la Piro est aussi ambitieuse que vous et moi. Elle a du sang des de Lostanges dans les veines. Déçue et trompée dans les espérances qu'elle nourrissait secrètement, quant aux titres et nom de Serdeuil, pour un demi-million que vous lui donnerez d'avance sur votre succession, elle fera ce que vous voudrez. Au reste, pardonnez-moi de vous le dire, mais, je ne sais pourquoi, il me semble qu'un empoisonnant le fils du duc, mademoiselle Piro ne commettra pas son premier crime. Enfin, je crois que, dans cette affaire, si vous êtes le chef qui conçoit le plan et qui en ordonne l'exécution, Hélène a tout ce qu'il faut pour être le lieutenant qui frappe et obéit. Il ne faudra peut-être pas cinq cent mille francs pour la décider à mêler aux aliments du docteur deux gouttes d'un certain poison que je lui remettrai.

— Mais ce n'est pas tout, fit la duchesse.

— Qu'est-ce qu'il y a encore?

— Je ne veux pas seulement frapper le duc dans son fils. Je veux aussi tuer, ou plutôt faire tuer Angèle.

— Votre sœur?

— Est-ce qu'elle est la fille de ma mère, pour être ma sœur? En la faisant mourir, n'est le coup le plus douloureux que je puisse porter au duc.

— Le coup de la mort.

— Oh! il ne mourra pas encore de celle-là.

— Alors, il faudra avouer qu'il a la vie dure.

— S'il mourait, il n'aurait pas encore assez souffert, fit la duchesse dont toute la haine éclatait dans ses yeux, illuminés par des désirs insensés d'atroce vengeance.

— Diable, vous êtes exigeante, madame la duchesse; mais que voulez-vous donc lui faire encore, à ce pauvre cher duc?

Pierre parlait sur un ton d'ironie, afin d'engager la duchesse à s'enfoncer plus avant encore dans la voie du crime.

— Vous allez, immédiatement, me chercher l'homme que vous m'avez dit.

— Quel homme?

— Ce forçat, ce bandit que vous me proposiez de donner pour fils à M. de Serdeuil.

— Ah! bien, j'y suis.

— Il faut que cet homme ait commis tous les crimes.

— Ce n'est pas introuvable.

— Qu'il soit capable de les commettre tous encore.

— *Qui a bu boira*, dit le proverbe.

— Qu'il ait tous les mauvais instincts et tous les vices.

— Rien de plus juste.

— Enfin, qu'il soit dissimulé...

— Instruit, possédant tous les dehors d'un homme du monde; rapportez-vous-en à moi pour vous trouver ce bon sujet, dont vous voulez faire hommage à M. de Serdeuil. Le sacripant, que je vais choisir de ma main à la première occasion, fera si bien que, peut-être un peu malgré lui, il se mettra sous la main de la gendarmerie, qui ne le quittera plus qu'au pied de l'échafaud, après l'avoir accompagné devant la Cour d'assises.

— Quelle honte pour M. de Serdeuil.

— Quel opprobre!

— Le duc en mourra.

— S'en suicidera peut-être...

— Oui, mais résumons-nous.

— D'abord, il faut voir Hélène, fit Pierre.

— Oui

— Ecrivez-lui.

— C'est ce que je vais faire.

— Et moi, je vais me mettre en quête de trouver quelqu'un qui puisse me découvrir madame d'Harleville.

— Surtout, n'oubliez pas notre bandit?

— Non.

Pierre laissa la duchesse, qui s'apprêtait à écrire à sa fille, afin de la prier de passer le plus tôt possible à l'hôtel de Croix.

Si d'odieuses machinations se tramaient contre M. de Serdeuil chez sa femme, l'hôtel de Croix n'était cependant pas le seul endroit où l'on s'occupât du duc et de ceux qui l'entouraient et le touchaient de près.

En quittant l'hôtel de sa mère, Hélène était remontée en voiture, et, toujours suivie par l'infatigable Balthazar, elle était rapidement revenue avenue de la Mothe-Picquet, où le Bourreau-des-Crânes l'attendait en donnant de fréquents signes d'impatience.

— Ah! enfin, vous voilà! dit Yvard à la femme-bandit quand celle-ci entra dans le salon où son complice se chauffait.

— Eh bien! quoi de nouveau?

— Bien des choses, répondit Hélène.

— Parlez vite, surtout si nous avons mis la main sur cette déesse, aussi aveugle qu'inconstante, qu'on appelle la Fortune.

— Pas encore.

— Diable!

— Avez-vous besoin d'argent?

— Dame!

Hélène tira un portefeuille d'une console, y prit cinq billets de banque de mille francs, qu'elle tendit à Yvard en lui disant :

— Voici toujours de quoi apaiser la soif du moment.

— Allons, cela peut marcher à peu près; maintenant, causons.

— Eh bien! fit Hélène, il nous faut changer toutes nos batteries.

— Encore une fois? répondit Yvard en fronçant les sourcils.

— Allons, un peu de patience.

— C'est que...

— Quoi?

— Nous nous confondons en marches et contre-marches sans jamais beaucoup avancer. Vous verrez qu'à *tourner aussi longtemps autour du pot*, nous nous y ferons pincer. Quant à moi, je n'aime pas tant à changer de batteries, je suis plutôt homme à prendre une position à la baïonnette. D'abord, il a été tout simplement question de tuer le vieux duc et de le voler.

— Oui, mais vous êtes convenu avec moi que c'était là un mauvais moyen, que le duc, dont la fortune est en rentes et en terres, pouvait peut-être n'avoir chez lui qu'une faible somme, et que le jeu n'en vaudrait certes pas la chandelle.

— C'est vrai; mais plus tard nous devions : d'une part, circonvenir le duc de façon à le faire consentir à un mariage avec une dame qui, je crois, était beaucoup plus amoureuse du titre de duchesse et de la fortune du duc que du bonhomme lui-même. Est-ce que notre ambitieuse aurait changé d'idée?

— Oh! non, mais M. de Serdeuil ne veut pas entendre parler d'elle.

— Diantre! c'est assez ennuyeux.

— N'est-ce pas?

— D'autre part, reprit Yvard, comme M. le duc a autrefois perdu un enfant, qu'il serait enchanté de retrouver aujourd'hui, nous devions lui trouver un héritier. Ce qui faisait, qu'en conduisant ces deux affaires à bonne fin, nous étions payés des deux côtés, de la dame et du duc; c'était là, je l'avoue, une bonne, une excellente affaire. Que diable allez-vous me proposer?

— Écoutez, Yvard, l'enfant dont vous parlez est retrouvé.

— C'est jouer de guignon.

Hélène raconta au bandit ce qui lui était arrivé chez le duc.

— Eh bien, nous sommes *enfoncés*, fit le Bourreau-des-Crânes quand la femme bandit eut achevé son récit; nous n'avons plus maintenant, à mon avis, qu'à revenir à notre premier plan.

— On peut faire mieux que cela ; en tous cas, le parti que vous proposez ne serait toujours boe à adopter qu'à la dernière extrémité, quand, après avoir essayé de tous les moyens, nous serons convaincus qu'il n'y a rien de mieux à faire.

— Alors, expliquez-vous ?

— Eh bien, M. de Serdeuil a retrouvé son fils.

— Vous me l'avez déjà dit.

— Ce fils, il faut qee je l'épouse.

Yvard regarda la Piro comme s'il ne l'avait pas entendue ou l'eût mal comprise.

— Il faut que je l'épouse, vous dis-je; est-ce assez clair? fit la Piro avec en geste d'impatience.

— C'est parfaitement clair, mais pardonnez à ma surprise; savez-vous franchement que, quand vous vous y mettez, vous êtes réellement d'une audace reeversante.

— Comment cela ?

— Ce jeune homme sera duc un jour.

— C'est probable.

— Et vous aussi, vous avez des prétentions à être duchesse?

— Pourquoi pas?

— C'est audacieux.

— Mais notre jeune homme d'hier n'était qu'un simple étudiant en médecine.

— Oui, mais dans sa position actuelle, on a bientôt fait d'oublier ce qu'on a été la veille.

— Lui ne l'oubliera jamais, c'est un homme à part.

— C'est chanceux.

— Enfin je veux qee cela soit, fit la Piro avec autorité.

— Mais moi, répondit Yvard, je ne vous fais aucune opposition ; je discute seulement la possibilité de la chose. Je ne demande pas mieux que vous réussissiez, car je suis bien certain, qu'une fois l'affaire décidée, pour me remercier de mes bons services et, sans que j'aie besoin de signer au contrat, vous me remettriez une somme assez ronde qui me ferait déjà, j'en suis convaincu, un joli noyau de la fortune que je rêve depuis si longtemps.

— Cela est sous-entendu, répondit la Piro ; vous savez bien qu'en matière d'argent je ne suis pas avare ni égoïste.

— C'est justice à vous rendre ; mais en quoi puis-je vous être utile dans cette affaire? Je ne puis cependant pas, je suppose, aller faire la cour pour vous à MM. de Serdeuil père et fils.

— Je ne suis pas si exigeante; mais laissez-moi tout vous dire : si j'ai formé le projet d'épouser M. de Serdeuil étant duc, c'est que je l'aime...

— Vous l'aimez.

— Oui, et c'est bien plus par amour qee par convoitise de son titre et de sa fortune que je tiens à l'épouser.

— Mais lui ne sait même pas que vous l'aimez?

— Non.

— Par conséquent il ne vous aime pas encore.

— Non, au contraire, autant que je puis le penser ; d'après quelques mots incohérents qu'on a laissé échapper devant moi, je crois qu'il en aime une autre.

— Diable ! c'est grave...

— C'est ici que je vais avoir besoin de vous.

— Qee faut-il faire? Je suis toet à votre service. Que ne ferait-on pas poer une si noble cause que celle de l'amour?

— Félix demeure rue de l'École-de-Médecine, 51.

— Bien.

— La jeune fille qu'il aime demeure dans la même maison que lui.

— Son nom ?

— Je l'ignore.

— En allant aux renseignements je l'apprendrai. Tout le monde doit pouvoir m'indiquer l'*étudiante* du docteur.

— C'est précisément ce qu'il faut savoir.

— Quand je vous dis que non-seulement je vous comprends, mais encore que je vous devine. Décidément, nous étions bien faits poer être associés. Maintenant, quand j'aurai trouvé la petite, ce qui ne sera ni long ni difficile, qee faudra-t-il en faire?

— L'enlever?

— C'est difficile.

— Je ne veux pas qu'elle meure.

— Votre cœur est donc bien pris?

— Oui, je souffre déjà.

— Eh bien, nous allons faire en sorte de soulager ce petit cœur le plus tôt possible. Adieu !

Yvard sortit et, à la nuit tombante, dans la rue et devant la porte de la maison qu'Hélène habitait seule, il coudoya Balthazar qui, toet intrépide qu'il était, s'était fatigué de grelotter dans sa voiture et était descendu pour *battre la semelle* sous les fenêtres de sa dulcinée.

Quand l'étudiant vit le bandit sortir, il supposa de suite un rival, et regarda bien Yvard.

— Bien, se dit-il pendant que le Bourreau-des-Crânes s'éloignait; *en voilà un* que je reconnaîtrai entre mille ; à sa taille, à sa physionomie de chien de boucher et à sa façon de se coiffer sur les yeux.

Peu après s'être fait cette réflexion, Balthazar remontait en voiture et rentrait dans Paris. Il était toet joyeux en rentrant chez Félix.

Celui-ci n'était pas rentré.

Balthazar pensa qu'il n'avait perdu ni son temps ni son argent, puisqu'il était parvenu à découvrir le nom et le domicile de l'inconnue.

VIII

Yvard s'aperçoit, qu'en dépit de ce qu'il a dit précédemment, l'amour est compatible avec sa nature de bête féroce.

Yvard, comme on a pu le juger depuis le commencement de ce récit, n'était pas homme à traîner longtemps une affaire; surtout quand il supposait que sa fortune pouvait être le dénoûment de la chose.

Le soir même du jour où il quitta la Piro, en flânant et en fumant un cigare, il gagna la rue de l'École-de-Médecine, où il prit quelques renseignements sur la *maison modèle* dont M. Perle-d'Or était le digne concierge.

Il apprit que cette maison, divisée exprès en petits logements pour qu'elle rapportât davantage, par un propriétaire cependant millionnaire, était entièrement occupée par des étudiants, payant bien, jusqu'au quatrième étage inclusivement, que le cinquième, divisé en huit ou dix mansardes, était en partie loué à des jeunes ouvrières. Que l'accord le plus parfait n'avait jamais cessé de régner entre les grisettes, les étudiants et le portier. Que, dans le quartier, il suffisait d'être locataire de M. Perle-d'Or pour jouir d'une excellente réputation et avoir un certain crédit.

Il apprit en outre que de onze heures à quatre heures, heures des cours, et de six heures à onze heures, moment où les cafés et les salles de bals s'emplissent, la maison était à peu près déserte, dans la journée les étudiants seuls s'absentaient; mais le soir tous les oiseaux allaient prendre leurs ébats, sans penser aux angoisses de la veille, aux soucis du jour, et aux inquiétudes du lendemain.

— Ce soir je ne trouverai personne, se dit Yvard, je reviendrai demain, pendant que messieurs nos étudiants seront à écouter la voix éloquente de leurs doctes professeurs.

Il s'éloignait et était déjà à dix pas de la maison, quand il entendit ces deux cris retentir dans la rue, il était sur le trottoir :

— Gare !... gare !... tonnerre !...

— Oh ! mon Dieu !...

Deux cris d'angoisse et de désespoir :

Le premier prononcé par une voix d'homme.

Le second devait s'être échappé de la bouche d'une femme ou d'un enfant.

Yvard comprit qu'un malheur allait avoir lieu sous ses yeux. Plutôt par curiosité que par humanité, il s'arrêta et regarda sur la chaussée.

Il vit, à quatre ou cinq pas de lui, une voiture lancée à une allure rapide.

Aux pieds de devant d'un des chevaux se débattait une femme, le cocher ne pouvant retenir ses chevaux assez promptement, la voiture allait écraser la malheureuse qui sans doute était blessée déjà.

Sans raisonner ce bon mouvement, qui n'était ni dans ses habitudes ni dans sa nature, d'un bond Yvard se précipita à la tête des chevaux.

Nous avons déjà dit quelle était la force herculéenne de cet homme; ce qui eût pu être fort périlleux pour un autre il le fit sans fatigue, avec sang-froid et comme en se jouant.

Arc-bouté sur ses jambes aussi fortes que des pilastres, il saisit les chevaux par la bride, éleva le poignet pendant que les muscles de ses bras se raidissaient comme des câbles. Les chevaux domptés s'arrêtèrent tout à coup en poussant des hennissements de douleur.

Le mors leur broyait la mâchoire.

Un passant retira la femme d'entre les jambes des chevaux, la voiture repartit; Rosette, car c'était elle, était sauvée.

En passant devant la voiture elle avait glissé et était tombée, de façon à ne pas avoir le temps de se relever pour éviter les chevaux.

Yvard prit la jeune fille dans ses bras, elle était évanouie.

Fendant la foule qui l'entourait déjà, au risque d'étouffer le libérateur et la blessée, il gagna la boutique d'un pharmacien, chez qui il déposa l'enfant.

Chose étrange que le hasard, Yvard venait, sans le savoir, de sauver la femme qu'il parlait d'assassiner chez la Piro.

Il n'eût eu cependant qu'à laisser aller les événements, Hélène eût été débarrassée de sa rivale, et, certes, la justice n'eût toujours pas eu à chercher ni à poursuivre l'auteur d'un assassinat.

Yvard n'avait pas encore vu Rosette, dehors la nuit était noire; quand il la vit chez le pharmacien il ne put, malgré lui, se défendre d'une émotion étrange, d'un frisson involontaire, qui prennent peut-être un peu leur source dans l'imprévu des événements.

Au reste, la beauté de Rosette avait à la fois quelque chose de si régulier et de si fin, de si délicat et de si gracieux, de si frais et de si mignon, qu'elle avait déjà produit sur bien des gens un effet analogue à celui qu'elle produisait sur Yvard.

Le bandit n'avait jamais rien vu qui l'eût autant charmé.

En extase devant la jeune fille, il la contemplait avec une admiration mêlée d'enthousiasme, il oubliait en ce moment les circonstances qui avaient amené sa rencontre avec Rosette, qu'il ne se lassait de regarder, comme s'il l'eût prise pour une apparition surnaturelle, tant la beauté de l'enfant lui semblait appartenir à une de ces créatures célestes qui ne vivent pas parmi nous, sans doute parce qu'elles souilleraient dans la boue de nos allées et venues la blancheur immaculée de leurs ailes de séraphin.

Le pharmacien, qui donnait les premiers soins à Rosette, répondit bientôt à cette demande qu'Yvard lui fit d'une voix émue, après avoir gardé un long silence:

— Cette jeune fille est-elle blessée?

— Non, monsieur, je ne pense pas, elle n'est qu'évanouie.

— Tant mieux!

— La connaissez-vous? demanda le pharmacien.

— Non, monsieur, mais elle doit être du quartier; voyez, elle n'a aucune coiffure que ses beaux cheveux, et, par un froid comme il en fait un, on ne s'éloigne pas beaucoup de chez soi ainsi coiffé.

— C'est vrai.

Rosette poussa un soupir, revint à elle en ouvrant les yeux; mais avant de s'être rendu compte de son entourage, elle murmura avec effroi :

— Les chevaux!... les chevaux!

Yvard avait été fasciné, comme brûlé, par le regard si doux qui, des beaux yeux et des humides prunelles de la jeune fille, monta jusqu'à lui.

— Vous êtes hors de danger, mon enfant, fit le pharmacien à Rosette, regardez autour de vous.

Par un regard circulaire, la jeune fille se rendit compte de l'endroit où elle était, et murmura :

— Ah! oui, c'est vrai.

— Et c'est monsieur qui, au péril de sa vie, vous a sauvée.

Le pharmacien désignait Yvard.

La jeune fille arrêta sur le bandit un regard d'une expression indicible, et lui dit :

— C'est vous, monsieur, qui...

— Oh! rien, mademoiselle, répondit Yvard.

— Comment, vous appelez cela rien, monsieur, reprit Rosette; je me souviens très-bien que j'allais être écrasée, quand je fermai les yeux pour ne pas voir la voiture me passer sur le corps.

— Oh! mon Dieu, mademoiselle, reprit Yvard, le premier passant venu eût fait ce que j'ai fait.

Rosette ne répondit rien; mais elle comprit que l'inconnu, par un sentiment d'exquise délicatesse sans doute, voulait se soustraire à l'hommage de sa reconnaissance, et se renfermer dans un rôle dont la discrétion lui faisait honneur.

— Souffrez-vous encore? demanda le pharmacien à la jeune fille.

— A la tête, oui, monsieur.

— Le résultat de l'émotion, sans doute, peut-être une légère contusion; mais levez-vous un peu, essayez de marcher, pour vous assurer que vous n'êtes point blessée.

Rosette fit ce que désirait le pharmacien, et s'écria :

— Je ne sens rien.

— Tant mieux!

— Restez-vous loin d'ici, mademoiselle? demanda Yvard.

— Non, à deux pas, au n° 51.

— Au n° 51, fit le bandit avec étonnement.

— Oui.

— Et me permettez-vous de vous offrir mon bras pour rentrer chez vous?

— Je craindrais d'abuser de votre temps et de votre bonté.

— Ne craignez pas cela, mademoiselle.

Rosette, qui s'était assise, se leva sans répondre; mais cette fois, au premier pas qu'elle essaya de faire, elle ressentit une douleur assez vive dans le flanc droit.

— Cette fois je souffre, fit-elle.

— Vous voyez bien que l'offre de mon bras n'est point à dédaigner.

— C'est vrai, monsieur.

— Vous acceptez, alors?

— Oui, monsieur.

Yvard et la jeune fille quittèrent la boutique du pharmacien, puis le bandit aida Rosette à traverser la rue.

Tous deux arrivèrent bientôt dans la loge de M. Perle-d'Or qui, ainsi que sa femme, poussa des cris de désespoir, quand il apprit l'accident qui avait failli coûter la vie *à sa chère petite rosière*, comme il l'appelait.

Quand les époux Perle-d'Or apprirent que l'accident n'aurait aucune suite grave, ils changèrent de gamme et entonnèrent des actions de grâces à l'Éternel; puis, quand ils surent qu'Yvard était le libérateur de l'enfant, ils se fussent, s'ils eussent osé, jetés à ses genoux pour lui embrasser les pieds et les mains.

— Ah! monsieur, dit Perle-d'Or au bandit, vous avez fait là une bonne action.

— Pour si peu.

— Pour si peu, dites-vous?

— Dame! oui.

— Mais, monsieur, vous avez bien mérité de la patrie.

— Et elle devrait vous décorer, fit madame Perle-d'Or.

— Ah! madame.

— Ma femme a raison, monsieur, sauver la vie d'un de ses semblables vaut bien un ruban rouge, surtout quand celui-ci ne rapporte rien; enfin vous avez bien mérité de tous mes locataires, de mon propriétaire, de ma femme et de moi.

— Et de M. Félix, donc, fit la portière.

— Comment, de M. Félix? demanda Yvard que le nom du jeune étudiant avait fait tressaillir.

— Oui, M. Félix Amor.

— Un parent de mademoiselle, sans doute? demanda Yvard avec intention.

— Non, monsieur, son fiancé.

— Oh! madame Perle-d'Or! fit Rosette en rougissant et avec un léger accent de reproche.

— Pourquoi cacher la chose, mademoiselle Rosette, est-ce que tout le monde ne se marie pas? Est-ce que tout le monde ne se *fiancie* pas un *tant petit brin*, les uns d'une façon, les autres de l'autre, avant de se marier?

— Sans doute, madame Perle-d'Or, mais vous abusez de la complaisance de monsieur.

— Monsieur est aussi bien là qu'au café, à manger son argent.

— Vous avez raison, madame, fit Yvard.

— Vous voyez bien, mademoiselle, monsieur est de mon avis.

— Continuez, madame, fit le bandit avide de renseignements, et comprenant qu'il ne pouvait pas mieux tomber pour en avoir.

— Eh bien, je vous disais donc, reprit la digne compagne de Perle-d'Or, que M. Félix est le fiancé de mademoiselle, et savez-vous ce que n'est que M. Félix Amor?

— Comment veux-tu que monsieur le sache? fit le mari.

— C'est d'abord, reprit madame Perle-d'Or, un homme comme on n'en voit pas, comme j'en souhaiterais un à toutes les femmes qui sont d'honnêtes créatures. Tenez, monsieur, aussi vrai que vous êtes un digne homme et que vous en avez l'air, M. Perle-d'Or mon époux, ici présent, n'est point méchant, il a même bien des qualités. Eh bien, M. Félix vaut mieux que lui.

— Pas possible!

— Et puis ce n'est pas tout...

— Encore?

— M. Félix est duc et millionnaire...

— C'est bien notre homme, pensa Yvard.

Yvard n'écoutait plus madame Perle-d'Or, qui n'en continuait cependant pas moins:

— Oui, monsieur, M. Félix est duc, et vraiment duc; millionnaire et millionnaire pour de vrai.

— Mais Gertrude, fit le pacifique époux, qu'as-tu à te gendarmer comme tu le fais, monsieur ne te dit pas le contraire?

— Laissez-moi parler, monsieur Perle-d'Or.

Gertrude reprit, en s'adressant plus particulièrement à Yvard, avec un peu plus de feu encore qu'auparavant:

— C'est que voyez-vous, monsieur, si *notre* maison est une maison de modeste apparence, et si la plupart de nos locataires sont des étudiants, *ça* ne nous empêche pas de loger aussi des ducs.

— L'orgueil et ta langue te perdront, Gertrude!

— Que dites-vous, monsieur Perle-d'Or? fit la digne émule d'Aspasie Pipelet.

— Je dis que M. Félix est le premier duc qui habite la maison.

— Qui vous a dit cela? et ceux que vous n'avez pas connus?

— Alors ils n'étaient ducs pour personne.

— M. Félix, l'était-il hier?

— Non.

— L'est-il aujourd'hui?

— Assurément?

— Eh bien! voilà ce que c'est, pour l'être, il ne s'agit que de le devenir. C'est pas plus malin que *ça*.

— Sans doute, mais tu ne m'empêcheras pas de dire, que c'est bien par hasard que tu as eu M. Félix, duc de... pour locataire.

— Par hasard!... s'écria Gertrude indignée, sachez, monsieur Perle-d'Or, ajouta-t-elle d'un ton superbe, que je suis née pour être la concierge d'un grand seigneur.

— Ce qui n'empêchera pas que tu ne seras pas longtemps celle de M. Félix, qui, sans aucun doute, ira demeurer chez son père.

— M. Félix, partir d'ici!...

— Sans doute.

— Si c'est parce qu'il se trouve trop *resserré*, je flanque congé à tous les locataires, je lui loue la maison en totalité, et je lui sers de concierge pour rien.

On ne sait trop comment cette petite querelle se fût terminée, si l'arrivée de Félix, revenant de la rue Jacob, n'y eût mis fin:

— Ah! monsieur Félix, fit madame Perle-d'Or, vous arrivez bien à propos.

— Pourquoi, madame Perle-d'Or? demanda Félix avec un sourire sur les lèvres, qui trahissait qu'il connaissait assez la digne Gertrude pour savoir à quoi s'en tenir sur son caractère atrabilaire.

— Il s'agit d'être juge dans une querelle...

— Il s'agit bien de ça! fit M. Perle-d'Or.

— Comment il s'agit bien de ça? fit sa revêche compagne; vous reculez devant le juge, monsieur Perle-d'Or, donc vous convenez que vous avez tort, vous paierez les frais, honoraires et dommages-intérêts.

Gertrude était Normande, comme on voit, elle faisait honneur au pays, qui, de tout l'univers entier, a fourni les plus enragés plaideurs.

M. Perle-d'Or reprit:

— Non, il ne s'agit pas de cela; il importe beaucoup plus à M. Félix d'apprendre l'accident arrivé à mademoiselle Rosette, mais il n'y a jamais que pour vous à parler.

Son mari avait parlé d'un ton très-sérieux qui signifiait clairement: *En voilà assez*, M. Félix s'était écrié:

— Un accident à Rosette!

Gertrude comprit qu'elle devait changer son ordre du jour, mais elle n'en devint pas moins loquace. Ce fut elle qui prit la parole:

— Oui, mademoiselle Rosette a failli être écrasée.

— Écrasée! fit Félix.

— Mais vous tairez-vous, Gertrude, reprit M. Perle-d'Or; comme vous n'étiez pas plus que moi dans la rue, quand la chose s'est passée, vous ne savez pas ce qu'il en est; laissez au moins parler mademoiselle Rosette ou monsieur...

Félix se retourna vers Yvard qui, depuis le commencement de cette scène, le chapeau sur les yeux, se tenait silencieusement dans l'ombre, pour éviter qu'on distinguât l'inscription qu'il avait au front.

— Monsieur, fit Amor, a été témoin du fait?

— Monsieur, est mon sauveur, monsieur Félix, fit Rosette avec effusion; c'est lui qui, au péril de sa vie, m'a tirée de dessous les pieds des chevaux, après les avoir arrêtés.

La pensée du danger que Rosette avait couru amena une pâleur livide sur le visage de Félix, il ne se précipita pas moins vers Yvard, lui prit les mains et lui dit en les lui serrant:

— Ah! monsieur, vous avez fait cela?

Toujours fidèle à son rôle de modestie, Yvard répondit simplement:

— Tout autre en eût fait autant à ma place.

— Oh! monsieur, que c'est mal à vous, reprit Rosette sur un ton de reproche, de vouloir, en amoindrissant le service que vous m'avez rendu, vous dérober à notre reconnaissance; monsieur Félix, laissez-moi tout vous dire et vous verrez si monsieur n'a pas exposé sa vie pour sauver la mienne.

— Parlez, Rosette, fit Félix sans quitter la main du Bourreau-des-Crânes.

— Eh bien! monsieur Félix, après votre départ et celui de M. Balthazar, Jenny et moi nous passâmes la journée ensemble. Vous devinez bien que le sujet de notre conversation ne roula que sur M. de Serdeuil, votre père, que vous veniez de retrouver si miraculeusement et sur vous. Vers six heures du soir, M. Balthazar rentra seul, il paraissait soucieux et préoccupé, lui qui est toujours si gai. Jenny se plaignait d'être fatiguée, elle avait passé la nuit à me veiller; mais je crois aussi qu'elle avait hâte d'être seule avec M. Balthazar pour lui demander une explication sur sa taciturnité. Quoi qu'il en soit, à huit heures, après avoir dîné chez vous, ils se décidèrent à me quitter sans vous attendre plus longtemps. Je proposai à



Eh bien! nous sommes enfoncés! dit le Bourreau-des-Crânes. (Page 12.)

les accompagner, bien plus pour aller au-devant de vous; car votre absence prolongée commençait à m'inquiéter, que pour autre chose. Ils acceptèrent et nous partîmes.

J'allai avec eux par la rue de Seine, presque jusqu'à hauteur de la rue Jacob; là, M. Balthazar, prétextant du froid, me défendit d'aller plus loin et me recommanda de rentrer bien vite chez moi, je les quittai.

En revenant, c'était le premier moment où je me trouvais seule de la journée, je ne pus me défendre de penser, peut-être un peu trop sérieusement au bonheur qui vous arrivait, et de m'absorber dans mes réflexions, de sorte que, à peu près à hauteur de la maison, quand je traversais la rue, je glissai je ne sais sur quoi et je tombai; quand je voulus me relever j'étais sous les pieds des chevaux lancés au galop; la voiture allait me couper en deux, quand monsieur, au risque de se faire broyer, se jeta à la tête des chevaux emportés... Vous devinez le reste, monsieur Félix; car à partir de ce moment je ne vis plus rien, j'étais évanouie. Quand je repris connaissance j'étais dans la boutique d'un pharmacien, d'où monsieur me ramena ici.

Félix regardait Rosette avec amour pendant qu'elle parlait, il tremblait à la pensée du danger qu'elle avait couru. Quand elle eut fini, il dit à Yvard, avec la plus franche et la plus tendre effusion :

— Après ce que je viens d'entendre, monsieur, et je connais assez Rosette pour savoir qu'elle n'exagère rien; niérez-vous le service que vous lui avez rendu?

— Un enfantillage?

— Comment un enfantillage, monsieur, mais ce service est immense. Si vous n'eussiez été là, si cette enfant eût été tuée, que serais-je devenu, bon Dieu?

A ce cri parti de l'âme, Yvard put juger de la grandeur de l'amour de Félix pour la jeune fille; et cet amour, en raison de la passion qu'il éprouvait lui-même, lui donna beaucoup à réfléchir.

Amor reprit :

— Mais monsieur, en sauvant cette enfant, vous m'avez sauvé plus que la vie. Pour faire ce que vous avez fait, vous m'eussiez demandé la fortune que je ne possède pas encore, mais qui m'est en quelque sorte assurée, depuis hier seulement, que je vous l'eusse donnée de suite, sans vouloir en jouir un jour, une heure, un seul instant.

En parlant de la sorte, l'étudiant serrait avec transport les mains du bandit, comme il avait serré celles de M. de Serdeuil, quand celui-ci lui avait dit : « Félix, je suis ton père. »

— Car cette enfant, monsieur, reprit Félix avec une émotion toujours croissante, je l'aime, elle est ma fiancée

— Je le sais, monsieur, répondit Yvard?

— Elle sera ma femme.

— Pas encore aujourd'hui, pensa le bandit, qui reprit à haute voix :

— Et que dit M. le duc de Serdeuil, votre père, de ce mariage?

— Oh! monsieur, répondit Félix; après le service que vous avez rendu, vous devez être de nos amis, et vous n'êtes point de trop dans la confidence. Mon père consent presque à ce mariage.

Sceaux. — Typ. et stér. M. et P.-E. Charaire

LA FEMME BANDIT

Par JULES BOULABERT



Elle était évanouie! (Page 14.)

— Oh! mon Dieu... fit Rosette.

— Sans connaître mademoiselle? observa Yvard.

— Mon père voulait que je la lui présente ce soir même, reprit Amor; car il prétend que je suis d'âge à être marié, et que les affaires les plus rapidement terminées sont souvent les meilleures. En revenant ici, je venais prendre mademoiselle pour la conduire rue Jacob; mais cet accident...

— Empêche que cette présentation n'ait lieu, je suis toute défaite, je tremble encore, de plus je ne suis pas habillée, et je boite un peu par suite d'une contusion au côté gauche, fit Rosette.

— Oh! je comprends tout cela, surtout l'affaire de la toilette, fit Félix en souriant, aussi vais-je écrire à mon père, lui envoyer un commissionnaire pour lui expliquer ce qui s'est passé en mon absence, et lui dire qu'il ne compte faire la connaissance de sa bru future que demain soir.

— C'est cela même, monsieur Félix, fit Rosette.

L'étudiant fit aussitôt tout ce qu'il venait de dire, peu après Yvard quittait la loge de M. Perle-d'Or, après que de nouvelles poignées de mains et de grandes protestations d'amitié eurent été échangées avec lui, l'étudiant et la belle et jeune fiancée de ce dernier.

IX

Le hasard joue certains tours à Hélène et à Yvard.

Quand Yvard se trouva dans la rue, il resta comme un instant abasourdi et regarda la maison du n° 51 avec cet étonnement qu'eût éprouvé celui qui, en venant dans cette maison, eût été certain d'y être bien reçu, et en eût, tout à coup, été brutalement jeté à la porte.

Quand il eut remis un peu d'ordre dans ses idées, sans bien comprendre pourtant encore tout ce qui lui était arrivé, tout en guettant une voiture vide qu'il comptait arrêter et prendre au passage, il se fit à peu près ce raisonnement:

— Quel hasard! comment, aujourd'hui même je propose à la Piro de tuer une femme qui lui fait ombrage comme rivale, je viens ici en quelque sorte exprès pour cela, quand tout à coup une femme va être écrasée dans la rue; et moi qui n'ai pas d'ordinaire le cœur sensible, et qui laisserais plutôt écraser toute la chrétienté que de m'exposer à me faire marcher sur les pieds, parce que j'ai des cors; voilà que je me précipite, sans savoir pourquoi, au secours de cette femme, je la sauve, comme si ce n'était pas plus difficile à faire que de boire un verre de vin. Que va dire Hélène quand je vais lui raconter cela?...

Elle est bien capable de s'emporter, de me dire que je prends singulièrement ses intérêts, et que j'eusse dû laisser aller les événements...

Mais ce qui est encore plus fort que ce sauvetage inattendu, c'est que moi, et je m'en vante, qui n'ai jamais aimé personne de ma vie, moi qu'un regard de femme n'a jamais fait tressaillir, j'aille *subito, comme ça, et de but en blanc,* m'énamourer follement; car je sens déjà que je l'aime comme un insensé, cette Rosette; d'une femme inconnue, dont j'apprends bientôt toute l'histoire. Décidément M. Amor, si mes amours

ne battent que d'une aile, c'est vous qui paierez les *pots cassés*. Et quoique vous me fassiez l'effet d'un charmant garçon, ce ne sera pas mademoiselle Rosette que je tuerai; mais bien vous... Encore non, et la Piro qui *gobe* ce garçon-là, absolument comme je *gobe* la fillette, et qui m'a défendu de toucher à un cheveu de son étudiant.

Je finis par croire qu'il n'y a que les bêtes féroces du genre d'Hélène et du mien, pour aimer vite et *d'aplomb*.

Allons, il faut voir Hélène.

Une voiture vide passait, Yvard monta dedans et dit au cocher de le conduire avenue de la Mothe-Piquet.

La femme bandit était sortie; mais Francine, sa femme de chambre, affirma à Yvard que sa maîtresse ne tarderait pas à rentrer.

Yvard attendit au salon, sans autre distraction que celle de penser à son amour naissant, commencé sous d'aussi singuliers auspices.

Disons de suite où était la Piro.

Peu après qu'Yvard l'eut quittée, Hélène reçut le billet que sa mère lui avait écrit, d'après le conseil de Pierre.

Le billet était conçu en termes pressants. La Piro comprit qu'il s'agissait sans doute d'une affaire importante. Elle n'avait pas encore quitté son vêtement d'homme, elle donna aussitôt l'ordre d'atteler et partit quand elle fut obéie.

En quelques mots, la duchesse mit Hélène au courant de la longue et orageuse entrevue qu'elle avait eue avec M. de Serdeuil.

Quand elle eut fini sa narration :

— Je vous l'avais bien dit, lui répondit Hélène, que cet homme serait intraitable.

— Il aime encore trop Angèle.

— Sans doute, ainsi il n'y a plus d'espoir?

— Quel espoir?

— Que vous soyez duchesse?

— Non.

— Ni d'accaparer la fortune du duc?

— Oh! encore moins.

— Et vous en prenez aussi philosophiquement votre parti? demanda Hélène, pour que la duchesse lui révélât ses intentions.

— Que dites-vous? mon parti... fit madame de Serdeuil avec colère.

— Dame! je croyais...

— Mais si je faisais cela, vous, ma fille, vous seriez en droit de me maudire.

— Certes.

— Car, après moi, n'auriez-vous pas été duchesse?

— Sans doute.

— Et n'êtes-vous pas, comme moi, déçue des espérances qu'il vous était bien légitime de concevoir?

— Bien certainement.

— Comme moi, ne devez-vous pas brûler du désir de vous venger?

— Je n'aspire qu'après cela.

— Il en serait autrement, que je vous maudirais.

— Et vous feriez bien.

— Ainsi, vous m'aiderez dans ma vengeance?

— De grand cœur; mais que comptez-vous faire?

Madame de Serdeuil communiqua à la femme bandit son projet de frapper le duc dans toutes ses affections, afin de le faire souffrir plus longtemps qu'en l'assassinant brutalement.

— Il mourra à petit feu de cette façon, et moi je jouirai de ses tortures; ce sera la consolation de mes vieux jours, fit madame de Serdeuil en terminant.

Et elle accompagna sa dernière phrase d'un rire qui avait quelque chose de cruel et de féroce.

La Piro exerçait un grand empire sur elle-même; quand la duchesse avait parlé de faire empoisonner Félix, quoique l'émission de ce projet lui causât la plus vive émotion, elle n'en fit rien paraître, un tressaillement eût pu la trahir et informer la duchesse de son amour.

— Eh bien, que dites-vous de mon projet? fit madame de Serdeuil à sa fille, après un court silence.

— Je dis qu'il est excellent, mais, malheureusement, ce n'est juste qu'un projet.

— Qui sera peut-être plus facile à mettre à exécution que vous ne pensez. Un seul point m'embarrasse.

— Lequel?

— Trouver Angèle d'Harleville; si je connaissais le lieu de sa retraite, son compte serait bon.

— Et le forçat?

— Il est presque découvert.

— Déjà.

— Oui.

— Mais comment empoisonnerez-vous ou ferez-vous empoisonner le fils déjà retrouvé de M. de Serdeuil?

— C'est pour ce crime que j'attends votre concours, j'ai compté sur vous.

— Au moins, dites-moi ce que j'ai à faire, fit Hélène de sa voix la plus naturelle.

— Alors vous acceptez?

— Comment donc... ne suis-je pas, comme vous l'avez fort bien dit, aussi intéressée que vous à votre vengeance? répondit Hélène qui comprit de suite qu'elle n'avait qu'un moyen de sauver Félix de la haine de madame de Serdeuil, celui de se charger elle-même du crime dont on comptait la rendre victime; mais, je vous le demande encore une fois, que dois-je faire?

— Vous avez plu au duc?

— Je le crois.

— Au reste, pour obtenir de vous quelques renseignements, sur celui de ses fils qu'il suppose entre mes mains, il cherchera tous les moyens de vous revoir.

— C'est probable.

— Eh bien, me comprenez-vous?

— Parfaitement : je vais chez le duc, chez qui notre étudiant est naturellement venu s'installer, et j'empoisonne ce dernier. Rien n'est plus simple, il faudrait être privé de toute intelligence pour ne pas comprendre cela.

— Et vous consentez?

— A une condition.

— Laquelle?

— Qu'on me fournisse le poison.

— Rien n'est plus facile.

— Un poison sûr.

— Rapportez-vous-en à moi.

— Quand je dis sûr, je veux dire prompt et ne laissant aucune trace.

— C'est bien comme cela que je l'entends.

— Quand me remettrez-vous ce poison?

— Dans deux ou trois jours.

— Je reviendrai.

— Et alors je vous communiquerai le rôle que vous devez jouer dans la présentation de notre forçat.

— C'est moi qui dois servir de chaperon à ce faux fils du duc? demanda Hélène en souriant.

— Sans doute, plaignez-vous... en faisant cela n'agissez-vous pas dans vos intérêts, puisque vous avez dit que notre vengeance était commune?

— C'est vrai, fit Hélène; allons, je présenterai le *monsieur*.

— Cela n'ira peut-être pas jusque-là.

Quelques minutes plus tard, Hélène remontait en voiture et revenait chez elle, sans ménager les jambes de son cheval anglais.

Chemin faisant, comme Yvard, elle se faisait ces réflexions sur la bizarrerie des hasards :

— Ainsi, se disait-elle, me voici commandée pour empoisonner le seul homme que j'aime, et à la vie duquel je tiens plus qu'à la mienne propre.

Hélène fut assez étonnée de retrouver le Bourreau-des-Crânes dans son salon; elle dit au bandit, aussitôt qu'elle l'aperçut :

— Quoi de nouveau, Yvard?

— Une chose qui m'étonne moi-même, plus que la fin du monde.

— Mais enfin?

— C'est à n'y pas croire.

— Vous expliquerez-vous au moins?
— Et cependant rien de plus réel, je le sens bien.
— Mais, pour Dieu, qu'est-ce que c'est?
— Je suis pris, pris, mille fois pris.
— Comment pris?... fit Hélène avec un peu de frayeur. Elle croyait que par *pris* le bandit voulait dire *découvert*.
— Pris, comme vous l'êtes vous-même.
— Comment, moi aussi?
— Sans doute.
— Mais voyons, parlez-donc.
— N'aimez-vous pas d'amour?
— Oui.
— M. Félix Amor?
— Sans doute.
— Eh bien, moi, je suis amoureux.
— Ce n'est que cela?
— Attendez, vous allez voir. Devinez de qui je suis ainsi épris?
— Pas de moi, bien certainement, fit la Piro.
— Oh! je m'en garderais bien.
— Mais de qui, enfin?
— De Rosette.
— Qui, Rosette?
— La fiancée de M. Félix.
— Impossible! fit la Piro; la jeune fille que vous me proposiez de tuer?
— Sans la connaître, ajouta Yvard.
— C'est vrai, mais vous l'avez donc vue?
— Je suis son ami.
— Comment cela?
Yvard raconta aussitôt à la Piro, et sans omettre aucun détail, tout ce qui lui était arrivé rue de l'École-de-Médecine.
— C'est vraiment merveilleux, fit la Piro quand le bandit eut terminé son récit.
— Vous trouvez, n'est-ce pas? c'est aussi ce que je me suis dit: si nous étions un peu plus religieux, nous dirions que le doigt de Dieu est dans tout cela.
— Peuh! fit Hélène.
— Mais, vous comprenez qu'à présent il ne s'agit plus de tuer Rosette.
— Je comprends cela.
— Je tuerai plutôt mon heureux rival.
— Je vous défends de toucher Félix du bout du doigt, fit la Piro avec feu.
— Oh! je ne vous le mangerai pas, mais...
— Des conditions!
— Une seule.
— Laquelle?
— Que par jalousie vous ne fassiez aucun mal à Rosette.
— Bien entendu, je respecterai Rosette comme vous respecterez Félix; seulement, il faudra que vous serriez Rosette d'assez près, pour qu'elle ne vienne point troubler mes amours, en venant retrouver M. Félix, après que vous l'aurez elle-même enlevée; car, je suppose que vous êtes plus que jamais dans l'intention d'enlever la fillette.
— Je l'enlève demain et je vous la confie. De cette façon, il dépendra autant de vous que de moi qu'elle n'aille pas retrouver M. Félix.
— Très-bien.
— Mais, vous-même, ne me laissez pas échapper M. Amor.
— Oh! soyez tranquille, il ne saura pas où sera Rosette, et vous devez bien penser que ce n'est pas moi qui irai le lui dire, pour qu'ils se réunissent afin de s'apprendre mutuellement à *roucouler le verbe aimer*.
— Bravo! fit Yvard.
Nos deux bandits, si bien faits pour s'entendre, causèrent encore longtemps et s'occupèrent de la façon dont ils s'y prendraient pour opérer l'enlèvement de Rosette, décidé pour le lendemain.
Le lendemain, vers six heures du soir, un commissionnaire présenta chez M. Perle-d'Or, et lui demanda:
— M. Félix Amor est-il chez lui?
— Oui, monsieur, répondit le digne concierge.
— Pourriez-vous lui faire dire que M. Balthazar l'attend chez lui.
— M. Balthazar est un charmant garçon, reprit Gertrude d'un ton superbe, et je suis enchantée que M. Félix, tout duc qu'il soit devenu, continue à cultiver sa connaissance; mais M. Balthazar comprendra que son ami ne peut aller le voir ce soir. Notre noble et riche locataire s'habille, en ce moment, pour aller dîner chez M. *le duc, millionnaire*, son père.
— Enfin, madame, je me suis acquitté de ma commission.
— Oui, mon ami, on la fera, répondit Gertrude d'un ton protecteur.
Le commissionnaire alla rejoindre, dans le passage du Commerce, Yvard, qui l'avait envoyé.
— Je n'ai pas compris grand'chose au baragouinage de la concierge, fit l'homme à la veste bleue au bandit; mais cependant le monsieur est chez lui; il s'habille pour sortir, et ne peut aller chez M. Balthazar.
— Bien, mon ami, merci; tiens, voici deux francs.
Aussitôt le Bourreau-des-Crânes alla s'attabler dans un cabaret borgne, qui faisait justement face au n° 51. Le visage appliqué à un des carreaux de la devanture, il guettait sortir Félix.
Ce dernier sortit seul à 6 heures et demie.
Yvard attendit une demi-heure, en s'assurant que personne de ceux de qui il était intéressé à surveiller la conduite ne rentrait dans la maison qu'il surveillait ou n'en sortait.
A 7 heures, il paya sa dépense, sortit du cabaret, et prit aussitôt la rue de l'Ancienne-Comédie, où une voiture de maître stationnait, vers le milieu de la rue.
Yvard se dirigea vers cette voiture, et dit au cocher en livrée:
— Allez, c'est prêt; n'oubliez aucune de mes instructions.
Puis il se mit à la portière et parla à une femme qui était dans la voiture; cette femme c'était Hélène, la voiture c'était son coupé.
— Hélène, si Baptiste faisait quelque bêtise... fit Yvard à la Piro.
— Soyez tranquille, je suis là; et, comme je travaille autant pour moi que pour vous, vous comprenez...
— Bien, bien.
Yvard s'éloigna, le coupé partit.
Une minute plus tard il s'arrêtait majestueusement devant la porte du n° 51. Le cocher galonné mit pied à terre et sonna. Perle-d'Or tira le cordon, la porte s'ouvrit.
— Monsieur le concierge! cria Baptiste d'une voix de stentor.
— Quoi? répondit Perle-d'Or de sa loge.
— Venez un peu.
— Pourquoi?
— Je ne puis quitter mes chevaux, répondit le cocher de la Piro.
Gertrude qui, depuis deux jours, n'avait plus que des ducs et des marquis dans la tête, s'écria:
— C'est le cocher avec la voiture de M. le duc qui vient chercher mademoiselle Rosette, il faut que j'aille voir cela.
D'un bond, Gertrude sortit de sa loge et vint s'aboucher avec le cocher.
— Que voulez-vous, mon brave? lui dit-elle
— Mademoiselle Rosette.
— Je m'en doutais, eh bien?
— Je viens la chercher de la part de M. le duc.
— Très-bien, fit Gertrude, qui reprit d'une voix à se faire entendre de la rue Serpente et de la rue des Quatre-Vents:
Monsieur Perle-d'Or, allez bien vite dire à mademoiselle Rosette qu'elle se dépêche, que M. le duc la fait demander; moi, pendant ce temps-là, je vais aider à garder la voiture de M. le duc.
M. Perle-d'Or monta chez Rosette, enchanté de fuir sa femme qui l'étourdissait. La grisette qui ne se ressentait plus de sa chute, tant elle était heureuse de son amour et non de son orgueil flatté, prévenue d'avance, était prête, habillée, pimpante et proprette.
On lui eût embrassé les joues avec autant de bonheur que les enfants éprouvent de plaisir à mordre dans une pomme d'api.

Elle descendit aussitôt qoe M. Perle-d'Or l'eut prévenue, et, toute émue, monta en voiture, au milieu d'une foule assez épaisse, que Gertrude avait, par ses cris, rassemblée sur le trottoir.

La voiture partit an galop, et Gertrude édifia la foele en lui racoetant, avec enthousiasme, une histoire vraiment touchante, doet eous ferons grâce au lecteur.

La voiture n'avait pas fait dix pas que Rosette s'aperçut avec surprise qe'elle n'était pas seule dans le coupé; mais la mise élégante de la Piro devait la rassurer; c'était sans doute une amie ou une parente du père de Félix, et si elle n'avait rien dit ni rien fait daes la scène qui venait d'avoir lieu, c'est qu'elle ne voolait en rien être mêlée aux commentaires de la foule, excités par le bavardage infatigable de Gertrude.

— Madame, fit Rosette à la Piro.

— Voos êtes étoeeée de me trouver dans cette voiture, répondit Hélène.

— J'avoue que je ne m'y attendais point.

— Ne craignez rien, mon enfant, si je suis auprès de vous ce n'est que daos de bonnes intentions.

— Oh! je n'en doute pas, madame; vous venez sans doute de la part de M. de Serdeuil?

— Non, mademoiselle.

— Mais alors? fit vivement Rosette.

— Si je suis auprès de vous, c'est à la prière de M. Félix qee je suis venue.

— Ah! mais son père?

— Eh bien, mon enfant, ce n'est pas chez lui qee nous allons.

— Comment, pas chez lui?

— Noe.

En ce moment la voiture passait comme ene flèche rue Jacob, et juste sous les fenêtres de M. de Serdeuil; si Rosette avait su...

— Cette voiture? dit-elle à la Piro.

— Est à moi.

— Qui êtes-vous, madame?

— Une amie.

— Et nous n'allons pas chez le duc.

— Non.

— Alors où allons-nous?

— Chez moi.

— Comment, chez vous! mais je ne vous connais pas.

— Qu'importe? M. Félix me connaît.

— Expliquez-moi au moins...

— Rien n'est plus facile, il existe en amour des choses que parfois les deux amants, qui s'aimeet le mieux et le plus, sont forcés de se cacher ae risque, par une indiscrétion prématurée ou par un excès de franchise, de se brouiller ou de détruire leur bonheur poer toujours.

— Je ne comprends pas bien ces subtilités.

— Parce que vous êtes l'innocence même; mais laissez-moi vous poser quelqees questions.

— Parlez, madame.

— M. Félix vous aime?

— J'en suis sûre.

— C'est un galant homme?

— L'honneur même.

— Vous l'aimez?

— Sans rougir je puis dire: Oui, je l'aime.

— Eh bien, par excès de délicatesse, M. Félix vous a caché quelque chose, un simple détail de sa position nouvelle.

— Que m'a-t-il caché?

— Je vais vous le dire.

X

L'enlèvement.

— Je vous écoute, madame, répondit Rosette qui commençait à concevoir quelques soupçons sur les événements assez énigmatiques qui se passaient autour d'elle.

Mais, la pauvre enfant, elle avait affaire à la plus terrible et à la plus dangereuse des enchanteresses; de plus, à une rivale jalouse qui comprenait la nécessité de bien cacher ses secrets.

Sourire plein de bienveillance, regard affectueux, un geste plein de charmes, une voix insinuante et persuasive qui, tout en se faisant l'organe de la plus noire des dissimulations, avait cependant un grand accent de franchise; rien ne manquait à Hélène pour exercer une puissance attractive et séduire ceux qu'elle voulait dominer ou convaincre.

— Mon enfant, fit la sirène, M. Félix vous a caché quelque chose, voici comment et pourquoi: vous aimant comme il vous aime, voulant surtout tenir la promesse qu'il vous a faite de vous épouser, ee appréciant à sa juste valeur votre exquise délicatesse, qui se fût épouvantée de moindre obstacle, il ne pouvait, ne devait pas, agir autrement qu'il a fait.

— Comment! nos projets si naturels, fit Rosette, ont déjà rencontré des obstacles?

— Oui, mais ce ne sera rien, ee petit orage qui, plus tard, vous fera trouver bien plus doux le bonheur d'être définitivement réunis.

— Comment, nous allons donc être séparés?

— Non, pas précisément; votre mariage est simplement ajourné.

— D'où, ou de qui vient cet obstacle? demanda Rosette avec embarras.

— De M. de Serdeuil, répondit la femme bandit.

— J'aurais dû m'en douter.

— Hier, vous avez vu M. Balthazar?

— Oui.

— Ne paraissait-il pas soucieux et embarrassé?

Hélène répétait ce qu'Yvard lui avait dit, et ce dernier, qui ne manquait jamais de prendre bonne note de ce qu pouvait servir ses projets, n'avait eu garde d'oublier ce que la Rosière avait dit de Balthazar, dans la loge des époux Perle-d'Or.

En effet, Balthazar avait été très-soucieux, il ne savait comment entamer lui-même le chapitre d'une rupture à la pauvre Jenny.

On va voir quels motifs Hélène sut ingénieusement trouver à la contrariété de l'étudiant.

— Eh bien, reprit-elle, si M. Balthazar, qui porte une sincère amitié et ue grand intérêt à M. Félix, était aussi visiblement contrarié que vous l'avez vu, c'est que le matin même, chez M. de Serdeuil, il avait comme moi assisté à une scène qui, tous, nous affecta très-péniblement.

— Vous connaissez donc M. de Serdeuil?

— Parfaitement, mon père, un simple chef de bataillon, a longtemps servi sous ses ordres, pendant les grandes guerres de l'Empire. Le duc l'aimait et l'estimait beaucoup, de sorte que, en 1810, quand je vins au monde, afin de témoigner à mon père tout le cas qu'il faisait de lui, il se proposa pour être mon parrain. Je suis la filleule du duc, qui, depuis quelques années qu'il m'a retrouvée, m'a donné mille preuves d'affection, sans que je sache pourtant qu'il était mon parrain, et que c'était lui le duc de Serdeuil; je n'ai appris ces deux particularités que depuis les événements qui ont rendu M. Félix à l'amour de son père.

La Piro se vieillissait de quelques années, mais que lui importait, s'il le fallait pour assurer la réussite de ses projets?

— Mais laissez-moi, reprit-elle, vous raconter la scène dont M. Balthazar, comme moi, a été le témoin. Ce récit, bien mieux que tous les commentaires et toutes les explications, vous permettra de bien vous rendre compte des choses et des dangers de la situation.

— J'écoute, madame.

— M. Félix vous a-t-il parlé du rôle que son père adoptif, son protecteur, comme vous voudrez, le sergent invalide Tape-à-Mort, en un mot, a joué dans les derniers événements?

— Oui, madame, M. Amor m'a tout dit, répondit Rosette; il m'a longuement parlé de la sollicitude patiente, infatigable

et désintéressée que ce vieux sergent avait eue pour lui depuis sa plus tendre enfance; car M. Félix était encore au berceau quand il fut recueilli par ce brave invalide.

— Eh bien, reprit la Piro, depuis longtemps le sergent surveillait son pupille, aux besoins duquel il pourvoyait, sans que celui-ci sût de quel contrôle occulte et affectueux il était l'objet, sans qu'il pût même faire la moindre supposition sur la main généreuse qui s'ouvrait mensuellement pour lui.

Ce fut de cette façon que Tape-à-Mort découvrit vos innocentes relations avec M. Félix; il n'essaya d'y apporter aucune opposition, car il vous aime beaucoup, et est convaincu que seule vous pouvez faire le bonheur de M. Félix.

En rendant compte au duc de tout ce qu'il avait fait pour M. Amor et de tout ce qu'il savait sur ce dernier, et bien certainement, sans prévoir tous les orages et toutes les difficultés qu'allaient soulever de pareilles révélations, Tape-à-Mort rendit compte au duc des projets de M. Félix à votre sujet.

— Et que dit le duc? demanda Rosette avec anxiété.

— Rien, d'abord il ne manifesta ni surprise ni contrariété, et ne prononça que ces mots d'une voix très-ordinaire :

— Nous verrons, je parlerai de tout cela à mon fils.

C'est ici que je dois vous raconter la scène dont je vous ai parlé. Hier matin, nous étions réunis dans le petit salon de M. de Serdeuil, le duc, M. Félix, M. Balthazar et moi, quand le général dit tout à coup à son fils, d'un ton de bonhomie, sans doute pour mieux sonder ses intentions :

— Tu es amoureux, Félix?

Sorpris à l'improviste par une telle question, M. Félix garda le silence un instant, puis répondit enfin :

— Oui, mon père, je suis amoureux d'une jeune fille charmante.

— Oh! je n'en doute pas, je te crois même trop de bon goût pour aimer une femme laide.

La légèreté avec laquelle son père semblait disposé à traiter une question qui, pour lui, était de la plus haute importance, fit froncer les sourcils à Félix.

— Mais c'est un ange, mon père.

— Je ne dis pas non.

— Elle a toutes les vertus, aucun défaut.

— Et toutes les qualités, n'est-ce pas? il fallait bien qu'il en fût ainsi, pour que toi et tes amis vous vous passiez la fantaisie de la surnommer la *rosière du quartier latin*. Une rosière! peste! qu'en dites-vous, monsieur Balthazar?

D'un regard suppliant, Félix appela son ami pour lui porter secours; car, sans qu'il y eût la moindre ironie dans le ton et les paroles de M. de Serdeuil, il était facile de prévoir que le duc n'était pas aussi enthousiasmé que son fils du mariage dont il allait être bientôt question.

— Félix a raison, monsieur le duc; Rosette est un ange, répondit Balthazar.

— Vous aussi, monsieur Balthazar, vous êtes sous le charme?

— Si vous connaissiez celle dont nous parlons, monsieur le duc, répondit l'étudiant, afin de donner raison au sentiment de son ami, vous penseriez bien certainement comme nous.

— Et que penserais-je? fit le duc.

— Que l'homme dont Rosette deviendra la femme sera, sans contredit, le plus heureux des hommes.

— La femme! s'écria le duc, mais je ne suppose pas que...

Le duc hésita un instant, sans doute la crainte de froisser l'amour-propre de son fils.

— Que?... répéta Balthazar.

Quant à Félix, il était pâle comme un spectre, on eût dit qu'il assistait à la sentence de son arrêt de mort.

— Je ne suppose pas, reprit le duc, que mon fils veuille faire sa femme de cette charmante *rosière*.

— C'est cependant mon plus vif désir, mon père.

— Comment, ton plus vif désir! s'écria le duc.

— Oui.

— Mais es-tu fou?

— Non, et j'ai promis sur l'honneur, à Rosette, de l'épouser.

Le courage revenait à Félix à mesure que la résistance du duc se dessin'it mieux.

— Tu as promis, sur l'honneur?

— Oui, de plus, j'ai juré de n'avoir jamais d'autre femme.

— Impossible!

— Cela est, cependant, et je suis votre fils, n'est-il pas vrai?

— Oui.

— Un Serdeuil comme vous?

— Certainement.

— Eh bien, mon père, vous n'avez pas dû attendre jusqu'à aujourd'hui pour savoir comment les de Serdeuil tiennent leur parole et leur serment. Vous-même, vous avez tenu les serments que vous aves autrefois faits à l'empereur, jusqu'à tenter l'impossible sur les bords de la Bérézina.

— Oui, sans doute!

— Eh bien, moi, je tiendrai les serments que j'ai faits à Rosette.

— Ce n'est pas la même chose; moi, si je n'eusse tenu ma parole, on eût crié à la lâcheté et à la trahison, et on eût eu raison; moi-même je me serais considéré comme indigne de porter le nom de Français, je n'eusse jamais osé reparaître devant l'empereur, ni combattre sous nos drapeaux.

— Mais croyez-vous, mon père, qu'il y aurait moins de lâcheté dans ma conduite si j'abandonnais Rosette?

— L'as-tu compromise?

Félix eût répondu : oui, elle est enceinte, fit la Piro, il eût peut-être tout sauvé, car le duc, au fond, est juste et très-bon; mais M. Félix ne sait pas mentir.

— Et il a bien fait de ne pas mentir dans cette circonstance. Quoi qu'il arrive, je lui en sais un gré infini, fit Rosette, qui avait peine à maîtriser l'émotion qui amenait des larmes dans ses yeux.

— Non, je ne l'ai pas compromise, répondit Amor. — La Piro reprenait son récit —.

— Eh bien, tu peux donc la quitter, fit le duc.

— Non, mon père.

— Tu l'oublieras vite.

— Jamais!

— Les exigences de ta nouvelle position.

— Ma nouvelle position! se récria Félix avec une certaine amertume; mais, mon père, sauf votre affection et la joie que j'éprouve de vous avoir retrouvé, je la sacrifierais volontiers au bonheur d'épouser Rosette.

— Que dis-tu?

— La vérité.

— Mais tu es fou!

— Non, les richesses, les titres, les dignités, les honneurs, ne sont pas pour moi d'un aussi grand prix que vous le croyez peut-être. Demandez à Balthazar.

Le duc dirigea un regard interrogateur vers Balthazar.

— C'est vrai, répondit ce dernier, je n'ai jamais connu un homme ayant des goûts aussi simples que Félix.

— Des goûts trop simples, peut-être, fit le duc.

— Mais, mon père, si je vous disais quelles ont été mes deux ambitions les plus chères depuis quelques années.

— Parle.

— Eh bien, la première, j'ai toujours désiré devenir le *médecin des pauvres*, des déshérités de la fortune, de tous les malheureux, en un mot, au chevet desquels bon nombre de médecins ne se rendent qu'avec répugnance, car ils ne sont pas sûrs d'être largement et surtout sûrement payés.

— Une tâche noble et belle, mon fils, qu'on eût trouvée sublime peut-être quand tu étais toi-même un prolétaire du travail; mais qu'on jugera comme une orgueilleuse ambition, aujourd'hui que tu es riche; car, comme on comprendra à peine que le fils d'un duc reste médecin, on comprendra bien moins encore qu'en temps d'épidémie, par exemple, ce médecin aille exposer sa vie au chevet des malades indigents.

— Vous croyez, mon père?

— J'en suis certain; mais ta seconde ambition?

— Celle d'épouser Rosette.

— Encore, Rosette?

— Oui.

— Tu l'aimes donc bien?

— Comme un fou.

— Et je crois que tu l'es.

Un instant de silence se fit entre les deux interlocuteurs, le duc réfléchissait, Félix observait son père à la dérobée.

Le duc reprit bientôt :

— Et la famille de Rosette ?

— Elle est orpheline.

— Mais ses parents, qu'est-ce qu'ils étaient, enfin, car Rosette n'est tout au plus qu'un charmant surnom, mais ce n'est pas un nom?

— C'est cependant celui de la jeune fille.

— Le seul? fit le duc.

— Rosette s'appelle Louise-Rosette comme je m'appelais hier encore Félix Amor, répondit l'étudiant.

— Au même titre ?

— Oui, nous étions deux enfants abandonnés.

— Quelle coïncidence !

— Coïncidence étrange en effet, reprit Félix ; et il faudrait qu'aujourd'hui, parce que ma position a changé, parce que je me suis trouvé une famille, que je ne suis plus ni Félix Amor, ni un simple étudiant, parce que la fortune me sourit, j'abandonne Rosette, oh ! jamais !...

— Jamais ! répéta le duc.

— Non; car, j'en suis certain, si le bonheur qui m'arrive arrivait ou était arrivé à Rosette, elle ne m'abandonnerait pas, elle ne me retirerait pas la parole qu'elle m'a librement donnée, elle ne violerait pas le serment qu'elle m'a fait.

— Tu crois?

— J'en suis sûr; et moi un homme, moi qui, par mon travail, peux défier la misère de nous toucher jamais de son aile, je donnerais à Rosette l'exemple de la plus insigne lâcheté, oh! non, jamais!

Félix était ému, il avait prononcé les trois derniers mots de sa phrase en posant la main sur son cœur, et en levant les yeux au ciel comme pour prendre Dieu à témoin du nouveau serment qu'il venait de faire.

Les vieillards sont opiniâtres dans leurs désirs, mais souvent ils comprennent peu la résistance des autres; celle de Félix qui ressemblait à un défi irritait M. de Serdeuil; comme je connaissais mieux et depuis plus longtemps ce dernier que les deux amis, je fis plusieurs fois signe à Félix de céder pour l'instant; mais, soit qu'il ne me comprît pas ou qu'il voulût conserver à la discussion toute sa rude franchise, il n'en fit rien, quoique bien certainement une résistance aussi vive et surtout si directe fût opposée à ses intérêts.

Le duc reprit après un court silence, mais avec plus de froideur qu'auparavant :

— Mais Rosette, que fait-elle ?

— Elle vit du produit de son travail.

— C'est très-noble certainement, mais ce travail?...

— Elle pique des bottines.

— Ce mariage, mon fils, est impossible, fit M. le duc à son fils.

— Et pourquoi ? demanda Félix.

— Pour la raison toute simple qu'il n'est pas assorti, répondit le duc de Serdeuil.

Ici eut lieu une scène dont je veux vous éviter les détails, M. de Serdeuil convint que le mariage n'était pas impossible, mais qu'il n'y consentirait jamais. Une fois qu'il fut sorti de son caractère, naturellement si doux, il ne voulut plus rien entendre et refusa même de vous voir quand Félix lui proposa de vous présenter à lui. M. Amor pria, supplia, affirma au vieillard qu'il valait mieux le priver de la fortune et de la vie même que de le forcer de renoncer à vous; le général fut inexorable, il ne voulut céder à aucun prix ni à aucune condition; je vis l'instant où un éclat entre le duc et son fils fût inévitable.

— Oh ! mon Dieu! fit Rosette.

— Ils allaient sans doute se brouiller, quand je trouvai un moment favorable pour dire à M. Félix:

— Cédez, monsieur, pour le moment ; quand cette colère de votre père sera passée nous reviendrons à la charge tous ensemble, et, bien certainement, nous le déciderons.

M. Félix céda en effet, et aussitôt M. de Serdeuil fut dans la joie. Son fils lui avait dit qu'il ferait son possible pour vous oublier.

— Est-ce possible? fit Rosette.

— Alors, le duc dit à son fils qu'il fallait que le lendemain même, qui est aujourd'hui, il couchât rue Jacob où il habiterait désormais. M. Félix promit.

— Ainsi ce soir il couche chez son père?

— Oui.

— Tout est fini entre nous, alors?

— Non, au contraire, ne désespérez de rien et écoutez-moi plutôt.

— Parlez, madame.

— Voici, aussitôt que le duc nous eut laissés seuls, ce qui fut convenu entre nous : d'abord, MM. Félix et Balthazar furent d'avis qu'on ne vous dirait rien, jusqu'au moment où je serai forcée de vous donner une explication, pour vous enlever.

— Lui dire la vérité lui ferait un mal horrible inutilement, fit Balthazar; car, tôt ou tard, nous trouverons bien un moyen de fléchir et de faire céder la répugnance du duc.

— Puis, reprit M. Félix, je connais Rosette, par excès de délicatesse et pour ne pas me brouiller avec un père qui pourrait me retirer ses bonnes grâces, elle serait capable, au risque d'en mourir, de renoncer à son amour et de faire le malheur de notre vie à tous deux.

Puis, M. Amor ajouta en s'adressant plus particulièrement à moi :

— Et vous, madame, puisque vous vous chargez de Rosette, vous me répondez d'elle?

— Comment cela?

— Vous la prendrez chez vous?

— Puisque je vous l'ai offert.

— Vous l'empêcherez de commettre quelque acte de désespoir que ce soit ?

— Oui.

— Vous veillerez à ce qu'elle ne s'échappe pas?

— Comment, s'échapper?

— Oui, toujours poussée par l'excès de délicatesse que j'ai dit.

— Ah! je comprends.

—Mais pourquoi m'avoir enlevée de la rue de l'École-de-Médecine ? demanda Rosette dont les inquiétudes commençaient à se dissiper.

Tout ce que lui racontait la Piro lui paraissait assez naturel ; car, en l'an de grâce 1840, on voyait beaucoup moins de ducs épouser des piqueuses de bottines qu'on avait vu jadis de rois épouser des bergères. La résistance de M. de Serdeuil père à céder aux volontés de son fils ne l'étonnait nullement, cette résistance elle l'avait prévue; et, malgré toutes les paroles rassurantes que Félix lui avait dites à cet égard, elle avait toujours pensé que leur mariage ne se ferait pas sans qu'au premier abord le duc-général fît quelque opposition; l'opposition était plus vive qu'elle ne l'avait supposé devoir être, et c'était tout; aussi, Rosette n'était pas aussi désespérée qu'on aurait pu le penser. Amor l'aimait toujours, elle en était sûre; Félix avait défendu leur cause avec ardeur. Que pouvait-elle demander de plus !

Innocente comme elle l'était, pleine de confiance dans l'amour et le noble caractère d'Amor; raisonnant les choses d'après ce qu'elle eût fait elle-même, si elle eût été placée dans la position de Félix et Félix dans la sienne, Rosette trouvait tout naturel que le jeune médecin continuât à l'aimer, et tint à honneur de remplir ses engagements vis-à-vis d'elle.

— On vous a enlevée ou plutôt je vous ai enlevée de la rue de l'École-de-Médecine pour deux raisons, répondit la Piro. La première, M. Félix, craignant que son père ne le fît surveiller, comprit qu'il ne pouvait aller vous voir le lendemain du jour où il avait fait la promesse que je vous ai rapportée, sans irriter le duc contre lui, comme, d'un autre côté, il ne veut pas, pour obéir à un caprice du vieillard, renoncer au plaisir, que dis-je? au bonheur de vous voir ! il a accepté avec empressement l'expédient que nous lui proposions.

— Chez vous, M. Félix pourra venir?

— Comme s'il était chez lui.

— Ah ! tant mieux ! fit Rosette ; mais la seconde raison de mon enlèvement ?

— M. Félix craignait que, seule et désespérée, vous ne fissiez quelque coup de tête.

— Ah ! je comprends.

— C'est donc sans trop de chagrins que vous resterez ma prisonnière ?

— Oui, répondit Rosette.

— Eh bien, mon enfant, nous sommes arrivées, voici votre prison.

Hélène montrait du doigt un charmant petit pavillon à la jeune fille ; car, sans que celle-ci s'en fût aperçu, tant elle était absorbée par la narration d'Hélène, la voiture, qui avait toujours été très-grand train, était sortie de Paris ; en ce moment elle s'arrêtait devant un petit pavillon isolé, dépendant du territoire de Sablonville et presque sur l'avenue de Neuilly.

Ce pavillon servait de résidence d'été à la femme bandit.

XI

Le père et le fils tiennent conseil.

La scène qui s'était passée chez M. de Serdeuil, seulement entre le père et le fils, au sujet de la Rosière, avait été loin d'être aussi désavantageuse à la jeune fille que la Piro, avec la ressource de sa féconde imagination, avait bien voulu le dire à sa rivale.

Voici au reste la vérité à ce sujet :

La veille du jour de l'enlèvement, c'est-à dire quand, pour monter chez son père, Amor quitta Balthasar après que celui-ci, avant de se mettre à la poursuite de la Piro, l'eut prié d'être son intermédiaire auprès de Jenny pour une rupture, Félix trouva son père encore tout préoccupé de la conversation qu'il venait d'avoir avec Hélène et, tout surpris du départ si précipité de la jeune femme que lui, Félix, avait vue monter en voiture.

— Eh bien, mon père, qu'avez-vous donc ? demanda Félix au duc en l'embrassant.

— J'ai... j'ai...

— Mais enfin, quoi ?... vous semblez tout préoccupé.

— Et j'ai bien raison de l'être.

— Voyons, de quoi s'agit-il ?

— De choses bien graves.

— Je suis votre fils, mon père, et je sais être discret.

— Que dis-tu, mon enfant, mais j'attendais ton arrivée avec impatience pour te dire ce dont il s'agit ; car ma conscience me fait un devoir de te faire cette confidence.

— Parlez, mon père, je vous écoute avec une religieuse attention.

— Eh bien, tu sais, cette jeune femme...

— Qui a passé la nuit ici ?

— Oui.

— Eh bien, elle est partie.

— Qui te l'a dit ?

— Je l'ai vue monter en voiture.

— Ah ! bien. Mais son départ ne prouve qu'une chose, c'est qu'elle ne s'était pas aussi grièvement contusionnée que nous l'avons d'abord cru, et je ne vois pas en quoi ce départ qui, aujourd'hui ou demain devait avoir lieu, peut vous préoccuper aussi sérieusement.

— Ce n'est pas son départ qui me préoccupe.

— Qu'est-ce que c'est donc ?

— Hier, comme je devais le faire et comme tout bon père l'eût fait à ma place, je t'ai raconté ta propre histoire ou plutôt la partie que tu ignorais.

— C'est-à-dire que vous m'avez appris comment j'étais votre fils.

— Précisément.

— Et je vous remercie de m'avoir fait cette confidence, mon père, répondit Félix.

— Il fallait que je te la fasse, mais en te racontant mon mariage malheureux et mes relations avec mademoiselle d'Harleville, si je t'ai dit comment tu étais venu au monde pendant la campagne de Russie, si je t'ai expliqué comment le vieux Tape-à-Mort est devenu ton père adoptif, je t'ai expliqué comment avant ta naissance j'avais déjà eu un premier enfant, et quelles considérations nous avaient, en quelque sorte, obligés Angèle et moi à laisser cet enfant à Paris, confié aux soins de deux domestiques sûrs et dévoués.

— Je me rappelle parfaitement tous ces détails, mon père, répondit Félix ; ainsi que l'incendie de l'hôtel de la rue de la Victoire et la façon mystérieuse dont mon frère disparut sans que vous ayez jamais pu retrouver sa trace, depuis huit années que vous êtes de retour à Paris.

— Eh bien, mon enfant, cette trace je l'ai enfin découverte.

— Que dites-vous ?

— Ton frère aîné existe.

— Comment l'avez-vous appris ?

— Par la femme qui a passé la nuit sous mon toit et qui, au lieu de venir ici avec de mauvaises intentions, comme l'a supposé Tape-à-Mort un instant, ne venait que pour me faire des révélations importantes sur l'existence de mon fils aîné.

— C'est égal, une singulière manière de s'introduire chez les gens, qu'elle a employée ! fit Félix qui ne pardonnait pas à la Piro, quoique celle-ci n'eût rien fait pour cela, d'avoir enlevé à Jenny le cœur et l'amour de Balthazar.

— Comment voulais-tu qu'elle fît autrement, puisque Joseph avait la consigne la plus sévère de ne laisser personne pénétrer jusqu'à moi ?

— Oh ! alors, fit Félix avec une certaine ironie, cette femme peut se flatter d'avoir à cœur de rendre service aux gens et de bien vouloir ce qu'elle veut.

— Regretterais-tu qu'elle soit venue me donner des renseignements positifs sur ton frère ?

— Oh ! grand Dieu ! loin de moi cette affreuse pensée.

— Pourquoi es-tu si implacable pour elle ?

— Je vous le dirai plus tard ; mais avant, si vous le voulez bien, communiquez-moi ces révélations, que je juge du cas qu'on doit en faire.

— C'est ce que j'allais te prier d'écouter.

— J'écoute, fit Félix.

Le duc raconta aussitôt à Félix l'entretien qu'il avait eu avec la Piro dans tous ses détails.

Amor écouta cette longue narration en proie à une vive émotion ; quand le duc eut terminé il gardait le silence et paraissait plongé dans de graves réflexions ; le duc le laissa penser un instant, puis lui demanda :

— Eh bien, qu'en penses-tu ?

— Je n'ose vous le dire.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai peur que ma réponse ne vous fasse croire que je nourris des projets d'égoïsme opposés aux démarches que vous devez faire, que je dois faire moi-même, je m'empresse de le dire, pour retrouver mon frère.

— Pourquoi veux-tu que je conçoive de tels soupçons ?

— Ma position est fort embarrassante.

— Rassure-toi, de pareils soupçons ne peuvent se glisser dans l'esprit de personne, contre un homme dont la seule et sincère ambition était, encore hier, de devenir le médecin des pauvres.

— Tiens, vous savez cela ?

— Est-ce que Tape-à-Mort ne m'a pas tout dit ?

— L'indiscret !

— Il m'a aussi parlé de ta rosière.

— Et que vous en a-t-il dit ?

— Bien des choses dont je te parlerai avant peu, mais revenons au sujet qui nous occupe.

— Volontiers.

— Car, tu comprends, si c'est un devoir pour moi de m'oc-



Gertrude édifia la foule. (Page 20.)

uper du bonheur de l'enfant que j'ai déjà retrouvé, c'est un devoir bien autrement important encore de penser à retrouver le fils qui est perdu.

— C'est juste; mais avant, encore un mot au sujet de Rosette, un seul?

— Parle.

— Vous opposez-vous à ce que je l'aime?

— En ai-je le droit?

— A ce que je l'épouse?

— Pourquoi m'y opposerais-je; car je suppose que tout le bien qu'on m'a dit d'elle est vrai.

— C'est un ange.

— Tant mieux!

Félix était radieux, il prit son père dans ses bras et, dans sa joie, il l'eût étouffé si le général, vivement ému, ne lui eût dit

— Allons, Félix, pensons à ton frère.

— Oui, que bien vite vous ayez deux fils au lieu d'un.

— Eh bien, que penses-tu des révélations de cette femme?

— Quel était autrefois le caractère de ma nourrice?

— Mauvais et tyrannique.

— Était-elle ambitieuse?

— A l'excès.

— Avare?

— Non.

— Croyez-vous à la sincérité de sa conversion?

— Non, sans quelque doute.

— Eh bien, vous m'avez demandé ma façon de penser?

— Oui.

— Je vais vous la dire avec franchise.

— C'est bien ainsi que je l'entends.

— Eh bien, sous tout cela je vois une intrigue.

— Une intrigue! se récria le duc.

— Un crime peut-être.

— Un crime!...

— Oui, un crime! un crime ourdi par une ambitieuse, madame de Serdeuil, et une intrigante, la femme de cette nuit.

— Mais quel crime?

— Qui vous prouvera que l'enfant que vont vous proposer ces deux femmes est bien le vôtre, celui d'Angèle d'Harleville, ma mère?

— C'est vrai.

— Toujours est-il, comme il se peut que cet enfant soit bien mon frère, il faut faire immédiatement des démarches pour le retrouver; disposez de moi et de mes amis, si nous pouvons vous être utiles.

— J'attends les derniers renseignements de l'inconnue.

Quelques instants plus tard, un domestique remettait au duc la lettre dans laquelle Hélène donnait l'adresse de la marquise de Croix, comme étant la personne à qui il fallait s'adresser pour obtenir des renseignements sur l'enfant perdu.

Le duc tendit la lettre à son fils.

— Allez, mon père, fit Félix après avoir lu le billet; allez vite, cette démarche est un devoir sacré, mais point de faiblesse, souvenez-vous d'Angèle d'Harleville qui peut et doit vivre encore.

Sceaux. — Typ. et stér. M. et P.-E. Charaire.

LA FEMME BANDIT

Par JULES BOULABERT



Pour toute réponse, M. de Serdeuil s'assit anéanti. (Page 25.)

— Ne crains rien, mon fils, répondit M. de Serdeuil en s'éloignant.

Nous avons raconté l'entrevue de M. de Serdeuil et de sa femme.

Le lecteur a pu juger si le général avait tenu la promesse que nous venons de lui voir faire à son fils, de ne pas oublier Angèle d'Harleville.

Quand le duc revint de sa visite à l'hôtel de Croix, il était encore pâle et ému; il tremblait de colère. La pensée qu'il n'avait pu vaincre l'opiniâtreté de la duchesse, qu'il n'avait pu par aucun moyen, en employant tour à tour la douceur, la violence et la menace, faire céder le caractère altier de cette femme, qu'il avait depuis longtemps maudite, et qu'il n'avait consenti à revoir qu'avec une grande répugnance, mettait le duc hors de lui.

— Eh bien! mon père? fit Félix au général quand celui-ci entra dans le salon où son fils l'attendait.

Pour toute réponse, M. de Serdeuil s'assit anéanti sur un siége, demanda un verre d'eau à Tape-à-Mort, qui, pendant l'absence du général, avait tué le temps en causant de Rosette avec Amor.

— L'entretien a été orageux? demanda ce dernier au vieillard.

— Mieux qu'orageux, il a été terrible...

— Et?

— Et je ne sais vraiment que penser...

— Cette marquise de Croix?

— C'est la duchesse de Serdeuil.

— J'aurais cru à une intermédiaire.

— Moi aussi, mais c'est la duchesse elle-même.

— Mais ce nom, ce titre de marquise de Croix?

— Je vais t'expliquer cela.

Le duc but le verre d'eau que lui offrait Tape-à-Mort; puis, quand il fut un peu revenu de son émotion, il fit à son fils un compte-rendu exact et détaillé de sa visite à l'hôtel de Croix, sans rien omettre de son entretien avec la duchesse.

Félix écouta son père avec le plus grand calme, quoique, à plusieurs reprises, une violente émotion se peignît sur ses traits. Ses yeux, ce miroir de l'âme, reflétèrent à plusieurs reprises une violente indignation, que lui inspirait sans doute le récit des actions de madame de Serdeuil; il fut surtout vivement impressionné quand le duc lui raconta les amours du marquis de Lostanges et de Marie d'Harleville, sa grand'-mère.

Quand le général eut terminé, et qu'il demanda à son fils ce qu'il pensait des faits maintenant à sa connaissance, Félix se recueillit un instant; puis finit par répondre à son père :

— Mon père, avant de vous répondre plus explicitement, veuillez, je vous prie, me permettre de vous poser quelques questions, ou plutôt de vous faire quelques observations?

— Parle, mon fils.

— D'après ce que vous venez de me dire, je serais bien alors le petit-fils du marquis de Lostanges, père de madame la duchesse de Serdeuil?

— Oui.

— C'est-à-dire que ma mère serait bien la sœur de cette même duchesse?

— Sans doute.

— Et que mon frère et moi nous serions bien les neveux de cette femme?

— C'est clair comme le jour, fit Tape-à-Mort qui assistait à l'entretien.

Le duc, par un signe affirmatif, approuva la réponse de Tape-à-Mort.

— Eh bien! mon père, reprit Félix, voici la réponse que vous m'avez demandée, c'est-à-dire qu'en mon âme et conscience, ce que je pense de tout ce que vous venez de me dire et des faits que j'avais précédemment appris...

— Parle.

— Eh bien! une femme du caractère de la duchesse, une femme aussi ambitieuse de porter un vain titre, qui n'a jamais eu aucune affection pour vous, ne peut en rien vous aimer aujourd'hui.

— C'est aussi mon avis.

— Au contraire, vindicative comme elle l'est, la duchesse doit plutôt vous haïr et songer à se venger de vous de tout ce qu'elle a souffert dans le cruel isolement dans lequel le désordre et le scandale de sa conduite l'ont forcée de vivre.

— Sans doute.

— Sa conversion apparente n'est donc que le résultat de son hypocrisie.

— Probablement.

— En vous rapprochant d'elle, vous seriez à jamais malheureux. Elle se ferait une joie d'empoisonner vos derniers jours. Peut-être bien que, si elle voyait des chances d'impunité, elle n'hésiterait pas à commettre un crime pour se débarrasser de vous, et assouvir ainsi ses haines et sa vengeance.

— Elle est capable de tout; je l'ai bien jugée aujourd'hui. Mais ton jugement, quant à ton frère?

— J'y arrive : La femme qui, toute sa vie, a haï une autre femme, en raison d'une rivalité d'amour ou d'orgueil existant entre elles; la femme qui ne s'émeut pas en apprenant que cette rivale, qu'elle a passé sa vie à maudire, est sa sœur; la femme qui, dans ce dernier cas, ne pardonne et n'oublie pas, surtout quand elle est arrivée à un âge où les passions ont jeté toute l'ardeur de leur feu; cette femme est une misérable!

— Je le lui ai dit.

— Cette misérable est à jamais incapable de s'attacher et d'aimer l'enfant de sa rivale; aimer l'enfant serait pardonner à la mère, et, pour agir ainsi, il manque à la duchesse du cœur et de la grandeur d'âme.

— Tu conclus donc?

— Que la duchesse veut faire révoquer l'acte de divorce qui vous divise, afin d'être duchesse et avoir le droit de porter votre nom.

— Je le crois.

— Que, pour arriver à son but, elle a employé un moyen machiavélique, celui de se donner le mérite de vous rendre votre enfant. Mais quant à aimer sincèrement cet enfant, si ta duchesse est certaine que ce soit le fils de sa rivale, elle ne peut l'aimer, je le répète.

— Je suis de ton avis.

— Il reste à savoir si l'enfant est bien le vôtre, si son existence n'est pas une fable, comme l'affection que prétend éprouver pour lui la duchesse est bien une ignoble comédie.

— C'est là où est le difficile, fit le duc.

— Et c'est là où je n'ose me prononcer. Comme vous l'avez dit, mon père, les femmes trempées comme la duchesse sont capables de tout. Et il se peut aussi bien que la duchesse, dans la prévision de ce qui arrive, se soit réellement chargée de votre fils, alors l'enfant dont il s'agit est bien mon frère; comme il est possible que cette femme astucieuse ait pris un étranger pour jouer un rôle dont cet étranger et elle se partageraient les honteux bénéfices; mais, je l'affirme à nouveau, avec un pareil doute dans l'esprit, nous devons tous agir jusqu'à ce que l'enfant, devenu homme, soit découvert, comme si nous étions convaincus que cet homme fût mon frère. C'est assez dire le zèle infatigable que nous devons mettre dans nos recherches, et aussi le soin et la prudence que nous devons apporter dans nos démarches. Avec de tels ennemis que les nôtres, tous les moyens sont bons; n'hésitons donc pas à employer la ruse, s'il est nécessaire de l'employer.

— Voilà qui est parler! fit Tape-à-Mort avec admiration.

Le duc approuva tout ce que son fils venait de dire; puis l'on commença à débattre les moyens à employer pour mener à bonne fin l'entreprise assez difficile qu'on se proposait.

— D'abord, fit Félix, il importe de trouver et de revoir la femme qui a passé la nuit ici; elle est jeune, et n'est peut-être pas aussi misérable que la duchesse. D'ailleurs, elle n'a pas les mêmes motifs, justes ou injustes, de haine contre nous. Elle pourrait sans doute nous donner quelques renseignements.

— Mais j'ignore son adresse.

Tape-à-Mort raconta la tentative inutile qu'il avait faite de faire suivre la Piro, tentative qui n'avait échoué que grâce à la prévoyance de la jeune femme et au peu de sagacité du cocher.

— J'ai un moyen de la découvrir, s'écria Félix.

— Lequel?

— Pour cela, il me faut voir Balthazar.

Félix pensait qu'au moment même où il parlait, et entraîné par son amour pour la Piro, Balthazar était à la poursuite de la jeune femme.

— Est-ce que M. Balthazar la connaît? demanda le duc.

— Non, pas encore, mais...

— Mais quoi?

Félix livra le secret de son ami, et termina en disant :

— Vous voyez qu'on ne peut rien faire sans Balthazar.

— C'est vrai.

La nuit était venue, le père et le fils se mirent à table pour le dîner. Quant à Tape-à-Mort, qu'une grave préoccupation, dont on aura plus tard le secret, semblait tourmenter, il prétexta d'un léger malaise pour se retirer chez lui, où il donna un libre cours à ses pensées.

En dînant, Amor parla de Rosette à son père, et ayant trouvé le vieillard parfaitement disposé pour la jeune fille, il lui proposa d'aller la chercher afin de la lui présenter.

— Volontiers! fit le général; la vue de cette charmante enfant, dont on dit tant de bien, me distraira des idées noires que les événements de la journée ont fait surgir dans mon esprit. Puis, comme elle aussi doit un jour être mon enfant, nous allons faire en sorte de la bien recevoir.

Enchanté de la réponse de son père, Félix courut chez lui où il trouva Rosette et Yvard chez M. Perle-d'Or, la première à peine remise de l'accident dont elle eût été victime sans le dévouement du bandit.

On sait comment Amor prévint son père de ne pas compter sur la présentation de Rosette pour le soir même. Dans la même lettre, après avoir raconté l'accident, il s'excusait lui-même de ne point retourner rue Jacob, en raison des soins à donner à la jeune fille.

L'état de Rosette empêcha également Félix d'aller chez Balthazar.

Le lendemain, à peu près à la même heure que la veille, et sans que Balthazar, qui s'était remis à courir la Piro et qui commençait à oublier ses amis pour cette femme, eût paru à l'horizon, le père et le fils, après s'être longtemps entretenus de Rosette, — ils n'avaient rien de mieux à faire qui pût faire plus plaisir à Félix, et comme la joie du fils faisait celle du père, — celui-ci dit à celui-là :

— Tiens, il est huit heures, ta petite Rosière, qui sans doute mange comme un oiseau, doit avoir dîné. Je brûle du désir de la connaître, va la chercher, qu'elle ne s'ennuie pas seule; c'est aujourd'hui dimanche, elle a sans doute assez travaillé toute la semaine pour se reposer, vous passerez tous deux la soirée avec moi, à onze heures, vous vous sauverez.

Ravi que la proposition vînt de son père, Félix s'écria en se levant de table :

— J'y cours.

— Prends la voiture, tu iras encore plus vite.

— C'est à deux pas.

— Mais si Rosette souffre encore de sa chute.

— Ah ! c'est vrai.

Félix descendit, prit la voiture du duc comme ce dernier l'exigeait; un quart d'heure plus tard, l'irritable Gertrude avait, pour la seconde fois dans la soirée, l'honneur de tirer le cordon à un cocher galonné, qui avait crié d'une voix de stentor :

— La porte...

Gertrude avait entendu la voiture, elle dit à son mari :

— Tiens, cela n'a pas été long, mademoiselle Rosette revient déjà.

En effet, la femme bandit et la grisette étaient à peine parties depuis trois quarts d'heure.

Gertrude continuait :

— Je vais la faire entrer, elle doit en avoir de belles et de longues à nous raconter.

Le cordon était tiré, et au lieu de Rosette, ce fut Félix que madame Perle-d'Or vit passer dans la cour.

Le jeune étudiant était si pressé d'aller chercher Rosette, qu'il courait comme un fou.

— Monsieur Félix ! fit Gertrude, où allez-vous?

— Je n'ai pas le temps, répondit Amor qui savait à quoi s'en tenir sur la loquacité de madame Perle-d'Or.

Amor courait toujours, il mettait le pied sur la première marche de l'escalier, quand la voix glapissante de Gertrude l'arrêta court par ces paroles si énigmatiques pour lui :

— Et mademoiselle Rosette, vous ne la ramenez donc pas?

— Comment, si je ne la ramène pas? Est-ce que Rosette, que j'avais cependant prévenue de ce qui arrive et de se tenir prête, serait sortie. Ou madame Perle-d'Or a-t-elle la berlue?

En se faisant cette réflexion, Félix revint vers la loge.

— Rosette est donc sortie, madame Perle-d'Or? demanda l'étudiant à Gertrude.

— Comment, sortie?...

— Oui, sortie... fit Félix avec impatience.

— Ne le savez-vous pas, qu'elle est sortie, monsieur Félix? puisque c'est vous et monsieur le duc, votre père, qui l'avez envoyé chercher.

— Vous perdez la tête, madame Perle-d'Or.

— Comment, je perds la tête...

Fort heureusement pour Amor que M. Perle-d'Or prit la parole, sans quoi il n'eût peut-être pas appris de la nuit ce qu'il lui importait tant de savoir; car Gertrude était furieuse qu'il lui eut dit qu'elle perdait la tête.

Quand Amor apprit l'événement que nous avons appelé l'enlèvement de Rosette, il tomba comme anéanti dans un état de prostration complet. Puis, sans conserver grand espoir, il monta chez lui, Rosette n'avait laissé aucune lettre, aucun indice sur sa fuite.

Félix remonta en voiture, courut chez son père, chez tous ses amis, chez toutes les connaissances de Rosette. Le tout en vain. Au jour, il rentrait chez lui désespéré, et murmura en se laissant aller sur un siége :

— Est-ce qu'elle serait perdue pour moi. Oh ! mon Dieu !...

Les époux Perle-d'Or, qui n'avaient point vu de dame dans la voiture qui avait emporté Rosette, ne parlèrent pas d'Hélène à Félix. Ce fut encore un indice qui, si faible qu'il fût, manqua à notre amant désolé.

XII

Yvard dresse encore une fois ses batteries.

Huit jours se sont écoulés depuis les derniers faits que nous venons de raconter, bien des événements, qui doivent nous conduire au dénoûment de cette histoire, sinon rapidement au moins en peu de temps, se sont simultanément accomplis. Tous nos personnages se sont remués et agités.

La duchesse et Pierre pour trouver un scélérat assez éhonté pour jouer le rôle du fils de M. de Serdeuil.

Le duc pour retrouver son fils aîné.

Amor pour rejoindre Rosette.

Balthazar pour enchaîner la femme bandit dans les liens de l'amour.

Tape-à-Mort est toujours en proie à ses préoccupations, qui semblent le tourmenter de plus en plus.

Pas-de-Chance, chez madame Dusaut, la brave marchande de pommes de terre frites qui l'a recueilli, va un peu mieux. Le médecin a affirmé que dans quelques jours il pourrait parler.

La femme-bandit et le Bourreau-des-Crânes, eux non plus, n'ont pas perdu leur temps, comme on va le voir; car c'est à eux que nous allons revenir.

Balthazar, quoiqu'il fût gravement préoccupé par son intrigue avec la Piro, dans laquelle il intriguait seul, car cette intrigue consistait pour lui à se morfondre sous les fenêtres de sa belle, ou à suivre celle-ci de loin et des yeux, avait cependant trouvé le temps, pendant les huit jours qui viennent de s'écouler, de donner à son ami les renseignements suivants :

— La femme inconnue s'appelle Hélène Piro, elle demeure avenue de la Mothe-Piquet; je ne sais si elle est riche ou pauvre, mais elle a une voiture; je ne sais si elle est veuve ou jeune fille, si elle est artiste ou maître d'armes, mais elle ne reçoit jamais personne et sort aussi souvent habillée en homme qu'en femme. Depuis huit jours, elle a été deux fois à l'hôtel de Croix.

Félix, abîmé par la douleur qu'il éprouvait de la perte de Rosette, douleur qui menaçait de le rendre fou, Félix, sans rien comprendre à la fuite ou à l'enlèvement de sa fiancée, sans oser s'arrêter à la pensée d'un crime mystérieux, pensée atroce qui le désespérait, Félix pria Balthazar d'aller répéter ces renseignements au duc.

— Quant à moi, lui dit-il, je souffre trop pour m'occuper de quoique ce soit, je ne suis bon à rien, je n'ai pas la tête à moi. Je t'en prie, veuille bien aider mon père dans les démarches qu'il jugera convenables de faire pour retrouver mon frère.

— Mais crois-tu que, sauf la souffrance, j'ai plus ma tête à moi que toi? Cette femme me rend fou ou archifou, eut envie de répondre Balthazar, mais la douleur de son ami était si vive, si morne et si sérieuse, qu'il la respecta.

Il alla trouver le duc, et comme celui-ci devait tout de suite lui proposer une chose qui entrait parfaitement dans ses vues, il devait aussitôt s'associer aux démarches de M. de Serdeuil.

Voici, au reste, la proposition que lui fit le général :

— Nous allons aller chez Hélène.

— Volontiers! fit Balthazar avec feu, quand?

— De suite.

— Partons, je suis prêt.

Le duc et l'étudiant montèrent en voiture et se rendirent chez la Piro, qu'ils trouvèrent chez elle, quoiqu'elle n'y fût pas souvent depuis qu'elle avait charge de veiller sur Rosette.

La femme bandit parut assez étonnée de voir les deux visiteurs; mais elle ne s'informa pas, ni directement, ni par allusion, du moyen qu'ils avaient employé pour découvrir son adresse.

Quand le duc lui eut exposé le motif de sa visite, la Piro lui répondit avec beaucoup d'amabilité :

— J'avais prévu et je connaissais déjà, par madame de Croix, qui m'avait cependant caché quelques détails, le résultat infructueux de votre entrevue avec elle; mais, franchement, je ne croyais pas que les choses avaient été si loin. Comment vous en êtes à vous détester?

— C'est elle qui l'a voulu.

— Quant à l'enfant dont vous parlez, je le connais, je l'ai vu souvent; il était à Paris il y a trois ou quatre ans; mais en ce moment, je ne sais vraiment pas où il est, je ne sais

quelque chose, c'est qu'il voyage à l'étranger et je ne puis vous donner aucun autre renseignement. Pourtant pour vous être agréable, et au risque de me brouiller avec madame de Croix, je tâcherai de la circonvenir, de lui faire faire quelques aveux, ou de saisir quelque adresse de lettres. Voici tout ce que je puis faire, et je vous jure que je le ferai.

— Vous êtes charmante, fit le duc.

— Et aussitôt que j'aurai quelques renseignements j'irai vous les communiquer, rue Jacob.

— Où vous serez toujours bien reçue.

Hélène avait su se ménager adroitement ses entrées chez M. de Serdeuil, et elle avait préparé ce dernier à recevoir un héritier de sa main.

Le duc et Balthasar prirent aussitôt congé de la Piro, au grand regret du dernier; et cédèrent la place au Bourreau-des-Crânes, qui, d'un cabinet voisin du salon, avait entendu toute la conversation qui venait d'avoir lieu.

— Eh bien! qu'en dites-vous, Yvard? fit la femme bandit à son complice.

— Comment ces imbéciles ont-ils découvert votre adresse?

— Ils m'auront fait suivre.

— C'est probable, mais s'ils vous ont fait suivre jusqu'ici de la rue Jacob, il faut éviter qu'ils vous fassent suivre d'ici à Sablonville.

— C'est ce à quoi je pense.

— Il faut éloigner Rosette de Paris.

— Ce serait le plus sûr, car comme elle connaît l'adresse du duc, elle pourrait bien un jour où elle s'ennuierait, tromper notre surveillance ou celle de Francine, et à titre de distraction pousser une petite promenade jusqu'à la rue Jacob.

— J'y ai déjà pensé, il faut que Rosette fasse comme le prétendu fils de M. de Serdeuil.

— Quoi donc?

— Qu'elle aille voyager à l'étranger.

— Comment, vous consentiriez à la quitter?

— Non pas, car sans moi elle n'irait pas loin; puis, ne faut-il pas qu'une jeunesse de son âge ait un mentor en voyage.

— Un singulier mentor.

— Il faut que cela soit pourtant.

— Je ne m'y oppose pas!

— Et si rien de bien pressant ne vous retient à Paris, vous serez du voyage, votre présence rassurera la petite.

— Mais pour la décider à partir?

— J'ai un moyen; partez toujours pour le pavillon. Seulement soyez prudente, changez dix fois de voiture s'il le faut, prenez des omnibus et la route de Vincennes pour aller à Sablonville, j'agirai de même. Ce soir je vous aurai rejoint.

— Ne craignez-vous pas d'effrayer l'enfant?

— Non, elle me connaît déjà; ne lui ai-je pas sauvé la vie? A ce titre ne dois-je pas être l'ami de M. Félix?

— Ah! c'est vrai!

— Vous verrez comme je tirerai admirablement parti de cette circonstance; pourtant nous devons feindre de ne pas nous connaître.

— Très-bien, je pars.

— Allez!

Pendant les huit jours qui venaient de s'écouler, la Piro, ayant déployé tous ses rares talents de séduction, avait littéralement fait la conquête de Rosette. Par cette femme rouée dans le crime tout avait été mis en jeu, attentions délicates et petits soins. La Piro avait d'autant mieux réussi à mettre Rosette sous le charme, qu'elle ne la laissait jamais seule et l'esprit inoccupé de façon à ce qu'elle eût moins le temps de réfléchir, qu'elle lui parlait sans cesse de Félix, sujet de conversation inépuisable pour Rosette, qu'elle engageait toujours fortement à aimer le fils de M. de Serdeuil.

Il était résulté de cette conduite machiavélique, que l'innocente Rosette s'était complètement laissée prendre à ces démonstrations de fausse amitié, qu'elle s'était entièrement livrée en s'abandonnant à la sympathie et à l'affection qui la poussaient vers Hélène, qu'elle était arrivée à considérer comme une sœur aînée et dévouée, qui heureusement pour elle, Rosette, s'était trouvée sur son chemin dans cette pénible et douloureuse circonstance.

Aussi, quand la femme bandit revint de Paris, Rosette courut rapidement à sa rencontre, et lui demanda du plus loin qu'elle la vit :

— Eh bien?

— Je gage que je devine ce que vous allez me demander, fit Hélène avec un charmant sourire sur les lèvres.

— Voyons votre pénétration?

— Vous vouliez me demander si j'ai vu M. Félix?

— Oui.

— Eh bien! je l'ai vu.

— Ah! viendra-t-il bientôt?

— Pas encore, il ne peut en ce moment.

— Pourquoi? demanda Rosette avec découragement.

— Le malheureux! il s'ennuie bien de ne pas vous voir. Son père est très-souffrant de la goutte, et partant très-maussade; l'entêté vieillard ne veut même pas que son fils le quitte, parce que, dit-il, il irait vous voir.

— Si c'est toujours comme cela... fit Rosette avec une moue charmante.

— Oh! non.

— Oh! non, dites-vous, pourquoi?

— Parce que, quand M. de Serdeuil, que je connais depuis longtemps, n'a pas ses accès de goutte, il est beaucoup plus traitable.

— Et quand sa goutte le quitte-t-elle?

— Au printemps.

— C'est bien long encore!

— Que voulez-vous, il faut se résigner.

— Je vais prier le bon Dieu qu'il avance cette année le printemps d'un mois, fit Rosette, et qu'il lui donne les chaleurs de l'été.

— C'est cela, mais ce n'est pas tout!

— Qu'est-ce qu'il y a encore?

— Une bonne nouvelle.

— Oh! parlez vite alors?

— M. Félix, qui n'a pu me parler qu'à la dérobée, parce que le duc nous observait continuellement, a cependant eu le temps de me dire que ce soir, un ami viendrait nous voir de sa part.

— M. Balthasar, quel bonheur!

— Non, pas M. Balthasar.

— Mais qui donc?

— Un ami.

— Que vous ne connaissez pas?

— Non, mais vous vous le connaissez; M. Félix m'a dit son nom; mais je ne me le rappelle pas. Je me souviens seulement qu'il m'a dit que c'était l'inconnu qui vous avait sauvé la vie, rue de l'École-de-Médecine, quand vous alliez être écrasée par une voiture et que vous auriez du plaisir à le recevoir. Ne serait-ce que pour lui témoigner votre reconnaissance pour le service qu'il vous a rendu.

— Oh! oui.

— Et puis, a ajouté M. Félix, j'ai confié à ce monsieur, qui est homme sérieux sur lequel on peut compter, des choses très-importantes, qu'il vous dira à Rosette et à vous.

— Vous ne savez pas quoi?

— Non, M. Félix ne put m'en dire davantage. Sans doute pour nous interrompre, son père l'appela et le pria de lui lire le journal.

Les deux femmes rentrèrent au salon pour attendre la visite annoncée, l'impatience de Rosette était visible :

— Et M. Balthasar, dit-elle à la Piro, pourquoi ne vient-il pas. M. de Serdeuil ne le retient peut-être pas aussi près de lui?

— Non, mais je ne sais si je dois vous dire...

— Il lui est arrivé quelque malheur! s'écria Rosette en voyant qu'Hélène était devenue triste tout à coup.

— Oui, fit la Piro.

— Quoi?

— Il s'est battu en duel avec un officier et a été blessé.

— Pauvre M. Balthasar! fit Rosette.

— Mais quoi qu'elle le retienne au lit, fit la Piro, sa blessure est sans danger.

— Tant mieux!

A six heures, la nuit était noire quand Yvard arriva à Sablonville; il sonna à la porte du pavillon, Francine qui était prévenue alla ouvrir, et feignit de ne pas connaître le bandit à qui elle demanda :

— Que désire monsieur?

— Madame Piro.

— C'est ici, monsieur.

— Pourrais-je lui parler?

— Oui, monsieur; qui dois-je annoncer?

— M. Yvard; vous direz que je viens de la part de M. Félix.

Francine alla s'acquitter de sa mission, et Rosette fit un léger mouvement pour aller au-devant de l'inconnu.

Quelques instants plus tard, Yvard était installé auprès des deux dames; après quelques *cérémonies* de sa part et autant d'insistances de la part d'Hélène, il avait accepté de dîner chez elle. Pour la circonstance et prévoyant qu'il serait forcé d'ôter son chapeau, le bandit avait eu soin de cacher l'inscription qu'il avait au front avec une bande de taffetas d'Angoulême merveilleusement collée et qui était en parfaite harmonie avec son teint.

Quand le Bourreau-des-Crânes eut accepté l'invitation à dîner, Rosette ne put retenir ce cri de joie :

— De cette façon, monsieur, vous resterez plus longtemps avec nous.

— Et j'ai bien des choses à vous dire!

— Ah!

— Et aussi bien des choses à vous demander!

— Parlez vite alors, fit Rosette.

— Commençons par les choses qui vous seront le plus agréables à entendre.

— C'est cela!

— Eh bien! mademoiselle, je vous dirai que votre mariage n'est pas aussi désespéré que vous pourriez le croire.

— Ah! et l'opposition de monsieur le duc?

— Nous savons maintenant à quoi nous en tenir sur cette opposition.

— Que voulez-vous dire?

— Que le duc s'en est expliqué à Tape-à-Mort, son vieux compagnon d'armes, et que le sergent a répété la chose à M. Félix.

— Ah! eh bien?

— Eh bien! quoique le duc ne soit pas partisan de ce mariage, il y consentira si M. Amor persiste. « Je laisserai faire ce que je ne pourrai empêcher, » a-t-il dit. Et vous savez que M. Félix vous aime assez pour ne pas se rendre, surtout étant ainsi prévenu.

— Oh! oui.

— D'un antre côté, M. de Serdeuil aime beaucoup trop son fils pour s'acharner à faire son malheur.

— Vous croyez?

— J'en suis certain.

Au reste, voici ce que nous avons décidé à ce sujet : M. de Serdeuil dans cette affaire n'est sérieusement offusqué que d'une chose.

— Laquelle?

— C'est que vous soyez sans famille.

— Et ma profession?

— Il a dit à ce sujet à Tape-à-Mort, qu'on vous porterait la position de rentière sur le contrat, et qu'en vous créant une dot, on justifiera de vos moyens d'existence.

— Le digne homme!

— Mais il ne dit pas cela quand sa goutte le tourmente.

— Et que dit-il?

— Il revient avec âcreté sur le chapitre de la famille, et dit que ce n'est pas un nom que celui de Rosette tout court; aussi avons-nous pensé à faire des recherches sur votre famille.

— M. Félix en a déjà fait, et elles ont été infructueuses.

— Oui, mais M. Félix qui alors était comme vous, sans famille, n'avait pas les mêmes raisons qu'aujourd'hui, pour faire ces recherches avec opiniâtreté.

— C'est vrai!

— De plus, il se devait à ses études?

— Sans doute!

— Puis souvent l'argent lui manquait?

— Dame! nous n'étions riches ni l'un ni l'autre.

— Tandis qu'aujourd'hui rien ne s'oppose plus à ce que ces recherches soient reprises avec vigueur, et il pourrait se faire qu'elles fussent couronnées de succès.

— Est-il possible?

— Oui, mais pour cela il faut que vous me racontiez ce que vous savez de votre enfance.

— J'ai déjà tout dit à M. Félix.

— Il faut me le dire à moi, que je prenne en notes les dates, les noms et les adresses que vous vous rappellerez.

— J'y consens volontiers, quoique cette histoire me rappelle de cruels souvenirs.

XIII

Histoire de Rosette.

Rosette, avant de commencer son récit, se recueillit un instant, comme pour mieux rassembler ses souvenirs, pendant que le Bourreau-des-Crânes tirait quelques papiers de sa poche, sur lesquels il s'apprêtait sans doute à prendre des notes, comme il l'avait annoncé.

Quant à la Piro, sans bien se rendre compte encore où Yvard voulait en venir, elle le laissait faire, convaincue que, si le bandit agissait comme il le faisait, c'était dans leurs intérêts à tous deux.

Rosette commença bientôt son récit en ces termes :

— Je ne puis vous donner, il est vrai, aucun renseignement positif sur mes parents, attendu que je ne les ai jamais connus, et que ceux par qui j'ai été élevée ne sont pas, j'ai tout lieu de le croire, mes véritables parents. Cependant, autant que quelques souvenirs vagues me reviennent de ma première jeunesse, bien des choses me font supposer que mes parents, ou peut-être ceux qui s'étaient primitivement chargés de moi, étaient riches et vivaient d'une façon qui indique toujours une grande aisance.

Ces personnes, que ce fussent mes parents ou simplement des gens assez charitables pour s'être chargés de moi, ne devaient pas habiter Paris, au contraire, ils devaient plutôt demeurer dans une campagne, ou au moins dans une petite ville dont le bruit et les allées et venues n'avaient rien de commun avec le va-et-vient continuel d'une cité populeuse.

Puis je crois voir encore un vieux et grand château, au milieu d'un grand parc aussi grand qu'une forêt; il y avait aussi des pièces d'eau, sur lesquelles nageaient de grands et beaux cygnes, il y avait encore au château de belles voitures, dans lesquelles on nous faisait monter quelquefois, après qu'on les avait attelées de beaux chevaux qui, plus d'une fois, me firent peur.

— Mais quelles étaient les personnes qui, dans ce château, prenaient plus particulièrement soin de vous? demanda Yvard à la jeune fille.

— Il y avait au château un monsieur qui devait être vieux déjà; car il avait des cheveux blancs, et une femme qu'il appelait sa fille, et qui devait être toute jeune; car les domestiques ne l'appelaient jamais que mademoiselle. Ce vieillard et cette jeune femme étaient les deux seuls maîtres au château, où ils vivaient très-retirés et sans jamais recevoir personne; le vieillard paraissait très-sérieux et toujours préoccupé, il parlait peu, et je ne l'ai jamais vu rire. Comme lui, la jeune fille paraissait triste; peut-être était-elle seulement douée d'un caractère mélancolique. Son père lui demandait souvent si elle voulait faire un voyage pour se distraire. Elle ne répon-

dait jamais qu'en secouant la tête d'un air triste et résigné.

— Comment vous traitaient ces deux personnes? demanda Hélène à Fosetta.

— Assez bien, sans cependant me donner aucune des caresses qu'une mère et un grand-père sont si heureux de donner à leur enfant ou à leur petit-enfant. Comme les domestiques, j'appelais le vieillard monsieur et la jeune fille mademoiselle. Cependant, quand le vieillard était absent et que je me trouvais seule avec la jeune fille, elle me traitait avec plus d'amitié et de douceur. Je me souviens même qu'un jour elle me prit sur ses genoux, m'embrassa avec beaucoup de tendresse et me regarda longtemps en pleurant, ce qui me fit pleurer aussi.

— Quel âge aviez-vous à cette époque? demanda la Piro.

— Cinq ans environ.

— Et ce souvenir est bien présent à votre mémoire?

— Parfaitement.

— Comment quittâtes-vous ces personnes, qui, tout semble l'indiquer clairement, doivent être vos parents?

— Par suite d'un événement assez tragique. Il existait dans le pays une femme déjà âgée, et que tout le monde au château s'accordait à dire très-méchante. Elle habitait une petite masure isolée, une sorte de ruine, située non loin d'une extrémité du parc, et ne faisait rien que se promener et filer au fuseau, en gardant deux chèvres dont elle était propriétaire.

Tout le monde au château s'entendait pour m'effrayer de cette vieille femme, et il n'y avait pas de contes de Croque-Mitaine qu'on n'inventât pour me la faire prendre en éloignement.

Aussi, quand je sortais seule, ce qui arrivait rarement, du plus loin que je voyais la vieille fileuse, je m'enfuyais en poussant des cris d'effroi. Quant à elle, elle semblait, au contraire, chercher toutes les occasions de me rencontrer. Je ne la vis jamais parler à personne.

Un jour, que tout le monde me croyait à jouer dans une pièce du rez-de-chaussée, où on m'avait laissée, je sortis de cette pièce pour courir après un petit oiseau, qui semblait se faire un malin plaisir, en sautillant devant moi, de me faire courir après lui.

Comme je n'étais toujours qu'à quelques pas de lui, et qu'à chaque instant je pouvais espérer m'emparer de lui en étendant la main, je courus ainsi sur sa trace, sans m'apercevoir que je m'éloignais insensiblement du château, et m'enfonçai de plus en plus dans le bois, tout en cherchant à m'emparer du petit fugitif.

Après deux ou trois heures d'une pareille course, l'oiseau finit par disparaître complètement. Je m'aperçus avec terreur que la nuit approchait, et que les premières gouttes d'eau d'une pluie assez violente commençaient à tomber, pendant que des rafales de vent sifflaient à l'angle des allées et que la foudre grondait au loin.

J'étais épuisée de fatigue, la sueur inondait mon front, je sentais mes forces me manquer et mes pieds incapables de me porter. De plus, j'étais tellement effrayée que, perdant tout à fait la tête, je ne me reconnus plus au milieu du bois, et me mis à courir comme une folle, dans la première direction venue, en poussant des cris désespérés.

Je pensais aux animaux malfaisants dont on m'avait souvent parlé; puis l'idée de la vieille femme, qu'on disait si méchante, et qui ne m'avait cependant jamais rien fait, me revint à l'esprit.

Ce fut dans la peur que j'éprouvais que je trouvai quelque force pour continuer ma course.

La nuit était venue sombre et sinistre, l'orage continuait à se déchaîner partout avec une inconcevable violence, les arbres eux-mêmes, en pliant et gémissant sous les efforts du vent, faisaient entendre des bruits affreux qui me glaçaient d'une affreuse épouvante.

Plus d'une fois je trébuchai ou me heurtai contre des piles de bois ou de fagots, ou contre des pierres cachées dans l'herbe. Une fois, entre autres, je tombai, et je crus, n'ayant pas la force de me relever et sans bien savoir ce que c'était que la mort, que j'allais mourir!...

Tout à coup, Dieu eut pitié de moi sans doute; car je vis une lumière à travers le feuillage des arbres. Cette lumière, en ranimant mon espérance de sortir enfin de la position critique où j'étais, me rendit un peu des forces dont j'avais tant besoin. Je me relevai et me remis à marcher dans la direction que m'indiquait cette bienheureuse et faible lueur, que je tremblais de voir s'éteindre à chaque instant.

Après une heure de marche environ, j'arrivai enfin hors du bois. J'étais dans un endroit complètement désert, que je reconnus cependant. La seule habitation que j'avais devant moi était la masure qu'habitait la vieille fileuse qui m'inspirait tant d'effroi.

Malgré cet effroi, j'étais si lasse que je ne me sentis pas le courage d'aller plus loin; je me fis la réflexion que la vieille femme ne m'avait jamais fait de mal; qu'au contraire, elle m'avait plusieurs fois offert des gâteaux, comme pour m'attirer à elle. Enfin, quoi qu'il en fut, la fatigue, la faim et la peur surtout de passer la nuit dehors et d'être exposée à être dévorée par des loups, me firent surmonter l'antipathie que m'inspirait la fileuse. Je m'approchai de l'unique fenêtre de la masure qui était éclairée, afin de voir ce qui se passait à l'intérieur de cette modeste habitation.

La vieille femme, tout en se chauffant, était occupée à faire son dîner. Soit que je sentais instinctivement que j'avais besoin d'elle, soit pour tout autre motif, je la trouvais, ce soir-là, moins laide et l'air moins méchant que de coutume. Je fis un violent effort sur moi-même, et j'allai enfin frapper à la porte de la cabane.

— Qui est là? me demanda une voix qui n'avait rien d'effrayant.

— Une petite fille égarée, répondis-je en tremblant.

Aussitôt j'entendis la vieille se lever; puis ce fut le bruit de son pas traînant, et elle vint m'ouvrir sa porte.

Quand elle m'eut reconnue, elle poussa un cri de joie en s'écriant :

— Comment, c'est toi, mon enfant?

— Oui.

— Oh! mon Dieu, me dit-elle, par un temps aussi affreux...

En me parlant de la sorte et d'une voix très-affectueuse, la vieille femme me prit dans ses bras, m'apporta auprès du feu devant lequel elle fit sécher mes vêtements trempés par la pluie; puis elle me fit partager son souper et me mit coucher dans son lit, en m'affirmant qu'il faisait trop vilain temps pour que nous puissions nous mettre en route à une heure aussi avancée de la nuit; que nous pourrions encore nous égarer.

Elle promit de me reconduire au château le lendemain.

J'étais si fatiguée que je ne fis aucune objection pour me laisser mettre au lit. Seulement j'étais si étonnée des manières d'agir de la vieille fileuse, à mon égard, que je ne pus m'empêcher de lui faire cette question :

— Mais, madame, vous n'êtes donc point méchante?

— Méchante! qui t'a dit cela, mon enfant?

— Tout le monde!

— On t'a trompée.

— Alors, vous ne battez pas les petits enfants?

— Non, surtout toi!

— Pourquoi, surtout moi?

— Parce que je t'aime beaucoup.

— Bien vrai?

— Oui, je t'aime beaucoup plus que tous les gens du château; et si tu veux rester avec moi...

— Eh bien?

— Je te ferai retrouver ta mère?

— Ma mère? répondis-je avec étonnement.

— Oui, ta mère, car tu dois bien savoir que les gens du château ne sont pas tes parents?

— Oui.

— Serais-tu heureuse de retrouver ta mère?

— Je crois bien!

— T'en parlait-on quelquefois au château?

— Non.

— Alors, pour retrouver ta mère, tu veux bien rester avec moi?

— Oui, mais quand la verrai-je, ma mère?

— Pour cela, il faut que nous quittions le pays.

— Et faut-il aller bien loin?

— Oh! oui; mais ne crains rien, nous irions en voiture; si tu veux nous partirons demain.

Cette idée de retrouver ma mère me fit consentir à tout ce que voulut la vieille fileuse; car j'avais entendu dire que les enfants qui n'avaient ni père ni mère étaient toujours bien malheureux.

Aussitôt que tout fut ainsi convenu, la vieille fileuse me dit de bien dormir, que j'avais besoin de me reposer; le lendemain nous devions nous mettre en route de bien bonne heure.

En effet, le lendemain au petit jour, la vieille fileuse me réveilla et nous nous mîmes en route. Comme j'étais toute courbaturée de ma fatigue de la veille et que je ne pouvais pas marcher, la vieille femme me portait avec une vigueur dont on ne l'eût jamais cru capable à son âge; comme elle était pour moi remplie d'attentions et de bons soins, je revins bien vite de la mauvaise opinion que j'avais d'abord eue d'elle, et je m'abandonnai à elle sans aucune restriction.

Comment cette femme, qui, elle me l'apprit plus tard, était ma grand'mère, qui, dans le pays passait pour être malheureuse et vivre de charités, se procura-t-elle instantanément l'argent nécessaire à notre voyage, et celui que je lui vis dépenser plus tard? Je ne me le demandai pas alors; j'étais trop jeune pour prêter la moindre attention à une question aussi importante. Je ne me fis cette question que bien longtemps après et sans pouvoir la résoudre.

Quoi qu'il en soit, en quittant le pays où s'était écoulée mon enfance, et sur lequel je serais fort embarrassée de vous donner le moindre renseignement géographique; car tout ce que je sais, se résume en peu que je viens de vous dire, nous gagnâmes une petite ville, la première que j'eus encore vue.

— Vous ne vous rappelez pas le nom de cette ville?

— Non.

— C'est fâcheux! Continuez.

— Ce fut dans cette petite ville que nous montâmes dans une diligence, qui mit plusieurs jours à nous amener à Paris.

— Vous ne vous rappelez pas au juste combien de jours, de façon à nous fixer à peu près sur la distance qui sépare Paris de l'endroit où vous avez été enlevée?

— Non.

— Diable! c'est bien obscur, fit Yvard; mais enfin continuez. Ne nous avez-vous pas dit que cette vieille fileuse, comme vous l'appeliez, était votre grand'mère?

— Oui, mais je ne l'appris que bien longtemps après notre arrivée à Paris.

— Qui vous apprit cette nouvelle?

— Ma grand'mère elle-même!

— Sans autre témoignage venant appuyer la vérité de son dire?

— Sans autre témoignage!

— C'est fort douteux.

— Quel intérêt aurait-elle eu à me tromper?

— On ne sait pas, dans le but de vous garder auprès d'elle; elle était âgée?

— Oui, quand nous arrivâmes à Paris, elle avait soixante-cinq ans.

— Et peut-être infirme

— Non.

— Enfin, elle s'était attachée à vous.

— Oh! oui, beaucoup; elle m'a continuellement caressée, m'appelait toujours son enfant ou sa fille chérie; il n'y a pas d'attentions délicates, pas de soins assidus, pas d'admirables tendresses qu'elle n'ait eus pour moi.

Quand je fus assez âgée pour mieux comprendre ses bontés et les apprécier, je vis que c'était avec une sorte de joie enfantine qu'elle se faisait l'esclave de tous mes caprices, et qu'elle pliait à toutes mes volontés; j'avais, au reste, sous tous les rapports des goûts assez modestes, dont ma grand'mère me blâmait comme d'autant de défauts.

— Enfin, comment viviez-vous à Paris? Sans doute d'aumônes, comme faisait déjà votre grand'mère dans le village dont vous n'avez pu nous dire le nom?

— Non, sans que ma grand'mère se fût jamais ouvert à moi sur ce sujet, je vous l'ai déjà dit, elle avait en arrivant à Paris une assez forte somme d'argent qui lui permit de subvenir à tous nos besoins, pendant plusieurs années, jusqu'au moment où ayant appris mon état et devenue assez bonne ouvrière, je pus enfin l'aider à alimenter notre petit ménage.

En arrivant à Paris, ma grand'mère, qui m'avoua avoir déjà longtemps habité cette grande ville, nous installa dans un petit logement de modeste apparence, où nous vécûmes toutes deux jusqu'à sa mort.

— Et votre mère, que votre grand'mère devait vous faire découvrir, n'en parlâtes-vous jamais à cette dernière?

— Oh! si, monsieur, bien souvent.

— Alors que vous disait-elle, quand la conversation s'engageait sur ce sujet?

— Quand je lui parlais de ma mère, c'est-à-dire de sa fille, elle devenait tout à coup triste, et me répondait avec toute l'amertume d'un morne désespoir:

— Ce n'est pas encore pour à présent, mon enfant; toutes les personnes à qui je pouvais m'adresser pour avoir des renseignements sur celle dont tu me parles, ne savent plus ce qu'elle est devenue.

— Mais s'occupait-elle réellement de voir ces personnes qui pouvaient lui donner des renseignements?

— Oui, monsieur.

— Enfin qu'apprîtes-vous? demanda Yvard.

— Ce ne fut qu'à l'article de la mort, à un moment où fort malheureusement elle n'avait pas toute sa présence d'esprit, que ma grand'mère me fit quelques révélations.

— Et ces révélations?

— En voici à peu près le sens. Ma mère, que ma grand'mère aurait eue à un certain âge, aurait été séduite par le fils aîné de l'homme sous les yeux duquel j'ai primitivement été élevée. Ce jeune homme n'ayant pu fléchir son père, c'est-à-dire n'ayant pu l'amener à consentir à ce mariage qu'il voulait lui-même, aurait abandonné ma mère quelques mois avant qu'elle me donnât le jour. Mon grand-père, irrité du déshonneur de sa fille et du refus de la réparation qu'il demandait, alla trouver le père du jeune homme et le pria, le supplia de consentir à un mariage qui pouvait faire le bonheur de tout le monde.

Cet homme qui était riche, noble et très-fier, répondit à mon grand-père qu'il ne pouvait consentir à ce que son fils se mariât avec la fille d'un braconnier, qui jouissait d'une assez mauvaise réputation dans le pays.

— Cependant, reprit mon grand-père furieux, il faut que ce mariage se fasse.

— Comment, il faut...

—Oui, répondit brutalement mon grand-père, puisque votre fils a trouvé ma fille bonne pour la séduire, il doit la trouver également bonne pour en faire sa femme.

— Ce n'est pas tout à fait la même chose, répondit le marquis.

—Au moins, fit mon grand-père en s'emportant, puisque votre fils lui-même veut ce mariage, laissez-le faire.

— Non.

— Ce n'est cependant pas pour vous qu'il se marie?

— Non, mais je vous répète que ce mariage ne se fera pas.

— Comment, il ne se fera pas...

— Non, jamais tant que je vivrai!

— Eh bien! nous verrons s'il se fera après votre mort.

— Que voulez-vous dire?

Mon grand-père refusa de s'expliquer davantage, et se retira en murmurant quelques insolences, et des menaces que plusieurs domestiques purent entendre et répéter plus tard.

Mon grand-père était d'un caractère très-irascible. Au milieu des bois, à faire son dangereux métier, s'il avait acquis une certaine aisance qui explique comment ma grand'mère trouva de l'argent pour nous faire quitter le pays, il n'avait rien acquis de ces qualités que procure la fréquentation du monde, et qui adoucissent les natures les plus farouches.

Il était revenu furieux du château du marquis, les menaces



La voix glapissante de Gertrude l'arrêta court. (Page 27.)

qu'il avait en quelque sorte faites à ce dernier ne devaient pas être de vaines menaces. Au dire de ma grand'mère, quoi qu'elles firent, elle et sa fille, pour apaiser son mari, son père, celui-ci était toujours sombre et aussi furieux qu'au premier jour. Tout le monde prévoyait quelque malheur, mon grand-père ne semblait attendre qu'une occasion.

Cette occasion vint, le braconnier ne la laissa point échapper.

A cette époque le marquis chassait encore. Un jour donc qu'il était à la chasse, et qu'il s'était un peu écarté de ses compagnons, ses domestiques, après l'avoir longtemps cherché, le retrouvèrent baigné dans son sang. Il avait reçu un coup de fusil et la balle était restée dans les chairs, près de l'épaule.

Tout le monde dans le pays connaissait l'histoire de ma mère, et un grand nombre de témoins se rappelèrent parfaitement avoir entendu le braconnier prononcer des menaces de mort contre le marquis.

On vint à la maison pour arrêter mon grand'père; mais celui-ci avait eu soin de disparaître : toutes les recherches dirigées par la police et la gendarmerie furent infructueuses. Au reste, le marquis, comprenant un peu tard que dans cette affaire il avait eu quelques torts, empêcha qu'on fît ces recherches aussi minutieuses qu'on les eût sans doute faites dans toute autre circonstance. Les preuves matérielles n'existant pas contre mon grand-père, ce dernier fut cependant condamné par contumace.

Cette sentence effraya le marquis, qui la supposa bien propre à pousser un homme comme mon père à la dernière extrémité; pourtant, s'il craignit quelque danger, ce fut plutôt pour son fils que pour lui.

Il fit momentanément quitter le pays à son fils, et obtint pour lui du gouvernement de le faire attacher à une ambassade étrangère.

Ce départ fut fatal à ma mère, affolée de désespoir. Aussitôt qu'elle m'eut mise au monde, elle m'abandonna dans une maison d'enfants trouvés, d'où le marquis, cédant aux prières de sa fille, me retira à l'âge de deux ans.

— Que devint votre mère? demanda Yvard.

— Elle avait quitté le pays, en annonçant par une lettre son projet de se suicider.

— Elle mit ce projet à exécution?

— Non.

— Comment cela?

— Plus tard, elle écrivit à ma grand'mère, que le courage lui avait manqué au dernier moment pour mettre son affreux projet à exécution.

— Et depuis?

— Aucune nouvelle.

— C'est vraiment inconcevable.

— Je l'ai souvent pensé comme vous.

— Votre nom?

— Celui de mon grand-père?

— Oui.

— Ma grand'mère ne me l'a jamais dit.

— Pourquoi?

— Elle prétendait qu'il valait mieux, pour moi, m'appeler Rosette, que de porter un nom deux fois déshonoré.

Sceaux. — Typ. et stér. M. et P.-E. Charaire.

LA FEMME BANDIT

Par JULES BOULABERT



La vieille me portait. (Page 31.)

— Elle avait peut-être tort.

— Au moins, elle vous a dit le nom de ce marquis?

— Chez qui j'ai été élevée?

— Sans doute.

— Non.

— Quelle imprudence!

— Elle rendit le dernier soupir, comme elle allait sans doute me révéler ce secret.

— Alors, c'est tout ce que vous avez à nous dire?

— Oui.

— C'est bien peu.

— Aussi toutes les recherches de M. Félix ont-elles été infructueuses.

— Nous serons peut-être plus heureux.

— Comment ferez-vous?

— Je ne sais encore, il faut que je me consulte avec M. Amor.

— Très-bien.

XIV

Yvard se charge, sans un grand effort d'imagination, de commenter, d'expliquer et de compléter l'histoire de Rosette.

Huit jours après les scènes que nous venons de raconter Yvard, qui était censé s'épuiser en recherches pour retrouver les parents de Rosette, revint à la villa de la Piro.

Il n'avait rien trouvé pour l'excellente raison qu'il n'avait rien cherché; cependant il était radieux.

— Eh bien? lui dit la Piro en le voyant.

— Bonnes nouvelles!

— Pas possible!

— Oui! Et cette charmante enfant va probablement me devoir un père, une mère, un grand-père et une tante.

— Toute une famille d'un coup!

— Sans doute.

— Mais comment avez-vous fait?

— J'ai lu tous les procès criminels de 1822 à 1828. Et j'a trouvé qu'en 1823...

— Juste l'année où je suis née, fit Rosette.

— Précisément : un braconnier avait tenté d'assassiner un marquis, en tirant dessus, comme il eût fait sur un perdreau.

— Ensuite?

— Que le braconnier s'était soustrait aux poursuites dirigées contre lui.

— Et?

— Qu'il avait été condamné par contumace.

— Plus de doute alors.

— C'est lui!

— D'autant mieux que le crime a eu lieu dans les circonstances que nous connaissons.

— Pour une jeune fille séduite?

— Oui.

— Et le nom de cet homme?

— Reiber.

— Et celui du marquis?

— De Voinis.

— Ah ! »

— Mais le père est mort.

— Ce ne sera qu'un grand-père de moins, fit la Piro.

— Et tant mieux qu'il soit mort... reprit Yvard.

— Pourquoi ? demanda Rosette, étonnée qu'Yvard se réjouît en quelque sorte de la mort d'une personne qu'il ne connaissait pas, et qui était son grand-père à elle.

— Parce que, reprit Yvard, s'il eût vécu longtemps, après votre disparition, et s'il vivait encore, votre mère n'eût jamais joui du bonheur dont elle jouit aujourd'hui.

— Comment, ma mère est heureuse ? s'écria Rosette.

— Très-heureuse, mademoiselle.

— Oh ! tant mieux; mais pourriez-vous me dire, monsieur, comment ont fini les chagrins de ma mère? Vous devez comprendre que tout ce qui la touche d'un peu près m'intéresse beaucoup.

— Oui, mademoiselle, très-volontiers ! Vous vous rappelez sans doute de cette jeune fille qui était au château de M. de Voinis, qui semblait vous porter beaucoup d'intérêt et qui un jour, après vous avoir prise sur ses genoux, fondit en larmes, en vous contemplant avec une triste tendresse?

— Oui, monsieur, parfaitement. Je ne l'oublierai jamais. Il m'eût été si doux de l'appeler ma mère; mais le marquis me l'avait expressément défendu.

— Cette jeune femme n'était au reste pas votre mère, ce n'était que votre tante, la fille du marquis, la sœur de votre père. C'est en grande partie à cette douce et bonne créature que vous dûtes les quelques heureuses années de votre enfance, car ce fut elle qui se dévoua pour tout le monde. À la suite des scènes assez violentes qui avaient eu lieu entre le père et le fils, au sujet de la fille du braconnier, une mésintelligence, d'autant plus profonde qu'elle était plus froide et sans emportement, s'était glissée entre le marquis et son fils. Quand le premier fit partir le second pour une ambassade étrangère, dans le but bien évident de l'éloigner de la femme qu'il aimait, cette mésintelligence éclata sans doute en reproches amers de part et d'autre, et il est avéré, dans le pays, que le fils ne céda à son père que devant une menace formelle que lui fit ce dernier de lui couper les vivres, c'est-à-dire de lui refuser l'argent qui lui était nécessaire pour continuer l'existence dorée qu'il menait, et soutenir dignement l'honneur de son nom.

Quoi qu'il en fut, le fils partit. Sa sœur resta auprès du vieillard, elle forma le projet d'apaiser le ressentiment du vieux gentilhomme; et, pour arriver à pouvoir un jour, avec le temps, négocier un raccommodement entre deux êtres qui lui étaient si chers, elle se sacrifia. C'est-à-dire qu'elle renonça à se marier, quoi qu'elle trouvât des partis magnifiques. Elle consentit à rester auprès de son père, pour le soigner, et calmer les ennuis et les chagrins dont le vieillard, un peu maniaque, prétendait sa vieillesse tourmentée. Rôle sublime dont mademoiselle de Voinis eut plus d'une fois à souffrir.

Quoi qu'il en fut, quand Reiber passa pour avoir tiré sur le marquis, ce qui n'a jamais été bien prouvé, ce fut mademoiselle de Voinis qui défendit sa cause devant le marquis; et l'on croit que c'est grâce à elle que Reiber dut de ne pas être poursuivi.

— La généreuse jeune fille!

— En cela encore, comme en bien d'autres choses, reprit Yvard, l'opinion publique se trompe grossièrement.

— Comment cela?

— Jamais le marquis n'eut l'intention de faire arrêter et poursuivre Reiber.

— Comment cela?

— Parce que M. de Voinis savait mieux que personne que le braconnier n'avait pas même pensé à l'assassiner.

— Alors mon grand-père était innocent? fit Rosette.

— Oui.

— Mais pourquoi disparut-il?

— Par faiblesse et prudence.

— Je ne comprends pas bien.

— Il avait menacé le marquis devant témoins.

— Oui.

— L'accident arrivé, il craignit qu'on ne l'arrêtât, et comme il jouissait de mauvais antécédents...

— Et qu'il avait menacé le marquis, répéta la Piro.

— Il craignit de ne pouvoir prouver son innocence.

— Et disparut.

— Mais l'accident lui-même?... demanda Rosette.

— Fut le résultat d'une tentative de suicide.

— Oh! mon Dieu.

— Rien de plus simple pourtant, reprit Yvard, le marquis était, je vous l'ai déjà dit, un homme très-maniaque. De plus, il avait juré d'empêcher à tout prix le mariage de son fils et de mademoiselle Reiber. Voici le raisonnement qu'il se fit en formant le projet de se détruire.

Le marquis était depuis longtemps dégoûté de la vie, dont il ne parlait jamais qu'avec un certain mépris, depuis que la révolution l'avait dépouillé d'une partie de ses biens et lui avait démontré que le peuple qu'il avait toujours considéré comme un vile troupeau, était une puissance avec laquelle les grands et les rois devaient parfois compter.

De plus, il avait été abreuvé de nombreux chagrins domestiques, dont le souvenir le minait d'autant plus que ces chagrins étaient de nature telle à ce qu'il fût forcé de les garder pour lui, et de ne pas même en confier le secret à ses enfants.

Enfin, depuis que son fils s'était abaissé, à ses yeux, à aimer une fille *populaire* qu'il haïssait lui-même depuis si longtemps, il ne se sentait aucun attachement pour cet enfant, et lui accordait un peu moins que du mépris, du dédain; s'il s'en occupait encore, c'était bien plus parce que celui-ci portait son nom, et pour l'éloigner et l'empêcher d'épouser la fille du braconnier, que par un sentiment d'intérêt.

Empêcher le mariage que nous venons de dire, était surtout devenu son idée fixe; il fit l'inverse de ce que tout autre eût fait en consacrant sa vie à la réussite de son projet; lui résolut de mourir pour arriver au même but, et à la rigueur, son raisonnement n'était pas aussi défectueux qu'on pourrait le croire à premier examen.

— Reiber, se dit-il, quand il est venu me supplier de consentir au mariage de mon fils et de sa fille déshonorée, s'est emporté outre mesure contre mes refus et s'est laissé aller à prononcer contre moi des menaces de mort, qui ont été entendues par plus de vingt personnes.

Tout le monde dans le pays connaît la position de sa fille, et sait le rôle que mon fils a joué dans cette affaire. De plus, notre braconnier qu'on sait vindicatif, emporté et ivrogne, jouit dans la contrée, et généralement, d'une assez mauvaise réputation pour que, à un moment donné, on le soupçonne étant gris d'avoir commis tel ou tel crime, voire même un assassinat. Eh bien! certainement qu'en raison de tous ces motifs, si je venais à mourir de façon à ce qu'on pût me croire victime d'un accident ou d'un crime, Reiber serait aussitôt soupçonné et accusé. Sans doute même, qu'en raison de ses menaces antérieures, il serait condamné.

De cette façon, j'aurai enfin mis un obstacle aussi sûr qu'insurmontable au mariage de mon fils, qui ne pourrait jamais, sans violer les lois divines et humaines, épouser la fille du meurtrier de son père.

» Avec cette conviction en tête, le marquis commença à tout préparer pour l'exécution de son sinistre projet. Un jour qu'il était à la chasse, il se tira un coup de pistolet au cœur. Dieu sans doute, qui ne voulait pas que ce crime si froidement et si machiavéliquement combiné, qui devait plus tard peser sur la tête d'un innocent, s'accomplît, fit que le marquis se manqua et ne parvint qu'à se loger une balle dans l'épaule gauche. Le malheureux n'eut pas le courage de s'achever avec son fusil dont les deux coups étaient chargés; c'eût été au reste, compromettre la réussite de ses projets; cependant, il eut assez de sang-froid pour jeter loin de lui, afin qu'on ne la retrouvât pas entre ses mains, l'arme meurtrière qu'il avait dirigée contre sa personne.

Quand on releva le marquis baigné dans son sang, et qu'on retrouva auprès de lui son fusil chargé, on ne soupçonna

même pas un suicide; la vindicte publique cria de suite à l'assassinat, tous les regards et tous les cris accusateurs se portèrent naturellement, comme l'avait prévu le marquis, sur un innocent, le braconnier Reiber.

— Mais, monsieur! fit Rosette; comment avez-vous connaissance d'une grande partie de ces détails, qui, il me semble, ne devraient être connus que de M. le marquis de Volnis?

— Je vous le dirai dans un instant, mademoiselle, mais je vous en prie, laissez-moi continuer, répondit Yvard.

— Continuez, monsieur, c'est avec le plus grand intérêt que je vous écoute, répondit Rosette.

— Reiber fut un des premiers à apprendre l'événement : ce jour-là même, par une étrange fatalité, il braconnait dans la partie du bois où M. de Volnis s'était tiré le coup de pistolet. Quoique innocent, Reiber comprit de suite combien les apparences étaient contre lui; sous le coup d'une première impression, pendant laquelle il n'eut peut-être pas tout son sang-froid, prévoyant qu'un mandat d'amener allait être immédiatement lancé contre lui, et qu'il aurait peut-être beaucoup de peine à se débarrasser des juges, une fois qu'il serait entre leurs mains, il prit le parti de s'enfuir; ce fut ce qu'il fit avec un plein succès.

Reiber n'alla pas aussi loin qu'on l'a longtemps pensé; pendant que le télégraphe jouait dans toutes les directions pour donner son signalement, pendant qu'on prenait des mesures pour le faire arrêter à la frontière, car on lui supposait l'intention de vouloir passer à l'étranger, notre braconnier, qui depuis longtemps connaissait parfaitement le pays, se réfugiait dans les souterrains d'un vieux château en ruines, où la gendarmerie ne pensa même pas à le poursuivre, parce qu'on prétendait que ces souterrains n'étaient pas sûrs, qu'il s'y était formé des abîmes, que souvent on entendait de ce côté des bruits sourds qui ne pouvaient provenir que d'écroulements partiels des voûtes.

Reiber avait plus d'une raison d'agir comme il faisait. D'abord, selon lui, c'était le seul moyen d'échapper aux recherches dirigées contre lui; ensuite, il voulait être à proximité de veiller sur sa famille et surtout sur sa fille, au moins jusqu'au moment où celle-ci serait débarrassée de l'enfant qu'elle portait dans son sein. Enfin et dernière raison, il voulait rester à même de découvrir le mystérieux secret de la catastrophe du marquis. Lui, Reiber, l'innocent, il voulait trouver le vrai coupable de la tentative de meurtre.

Il se réfugia donc dans les ruines; comment il y vécut? je ne saurais vous le dire... Sans doute de maraude et de provisions que pendant la nuit lui apportait sa femme à des endroits convenus et différents, afin que les allées et venues de votre grand'mère aux ruines n'attirassent l'attention de personne et n'éveillassent pas les soupçons de la police.

Aussitôt qu'il fut guéri, obéissant sans doute à un remords tardif de sa conscience, le marquis fit en secret des démarches auprès du procureur du roi pour que celui-ci arrêtât les recherches dirigées contre le braconnier, en affirmant qu'il n'y avait dans les faits accomplis aucune preuve matérielle contre cet homme.

Plus tard, quand votre mère vous eut abandonnée dans un moment d'affreux désespoir; car, comme elle aimait réellement le fils de M. de Volnis, et qu'elle voyait son amour sans issue, surtout depuis l'attentat dont tout le monde accusait son père, elle voulut mourir. Si elle n'avait pas plus tôt attenté à sa vie, c'était parce qu'elle se fût considérée comme une criminelle infâme de faire mourir avec elle l'enfant qu'elle sentait déjà tressaillir dans son sein.

Quand elle vous eut abandonnée, dis-je, *ce fut grâce* aux prières et aux ardentes supplications de sa fille, que M. de Volnis consentit à vous recevoir au château.

— C'est l'enfant de votre fils, répétait à toute occasion la généreuse enfant au vieillard; c'est votre sang qui coule dans ses veines, et vous ne pouvez pas sans inhumanité, et sans souiller l'honneur de votre nom, la laisser élever dans un hospice, à deux pas de vous, et en quelque sorte sous vos yeux comme une misérable enfant trouvée.

Quoique la chose lui déplût souverainement, M. de Volnis finit par céder aux instances et aux sollicitations de sa fille; vous fûtes admise au château, où on ne vous traita pas cependant comme la petite-fille du marquis, mais comme un enfant adopté par lui, par charité et à qui l'on devait tous les égards, sauf à déplaire à *mademoiselle*, qui commandait un peu *en maître* au château.

— Mais, ma mère, que devint-elle? demanda Rosette, et que pensèrent mon grand-père et ma grand'mère de l'adoption de M. de Volnis?

— Nous y sommes : madame votre mère, à peine aviez-vous quatre jours alors, et personne que Reiber, informé par sa femme, n'était encore certain de ce qui était arrivé, sortit une nuit de la hutte de sa mère; elle vous tenait dans ses bras soigneusement enveloppée dans une couverture.

Son père qui, depuis quelques jours, voulait la voir, rôdait autour de la masure; il aperçut sa fille; sans l'aborder, il préféra la suivre et l'épier, convaincu sans doute que c'était la meilleure manière de pénétrer ses intentions.

Ce fut en la surveillant ainsi qu'il la vit vous déposer dans le tour. Il ne dit rien, ne fit aucune opposition à l'action de sa fille, sans doute en se réservant de vous tirer de l'asile, dans des temps meilleurs et des circonstances plus favorables.

Quand votre mère vous eut embrassée une dernière fois en pleurant, elle s'éloigna rapidement de l'asile de la misère, comme si un remords de vous y laisser l'eût déjà obsédée et qu'elle eût craint que ce remords ne la ramenât près du tour et ne la fît découvrir. En fuyant donc à grands pas, elle prit le chemin de la rivière. Elle pleurait et sanglotait plutôt de vous avoir abandonnée que de l'effroi que lui causait son sinistre dessein.

La rivière coulant noire, profonde et tumultueuse aux pieds de la malheureuse, au lieu de l'effrayer et de la faire renoncer à son triste projet, ne fit que lui donner de l'énergie et la rendre plus calme. Elle ne pleurait plus; ce fut sans pousser ni gémissements ni sanglots, qu'elle s'agenouilla sur la berge humide et qu'en élevant les yeux vers le ciel, elle adressa une prière fervente à Dieu, pour vous, ses parents et votre bonheur à tous.

— Pauvre mère! fit Rosette avec émotion.

— Malheureuse femme! ajouta la Piro avec un attendrissement feint.

— Quand elle eut cessé de prier, reprit Yvard, elle se releva; elle allait se précipiter dans l'endroit le plus dangereux du fleuve, un tourbillon mugissait à ses pieds et bon nombre de catastrophes avaient fait une réputation sinistre à cet endroit dangereux et trop justement redouté.

Votre grand-père, qui n'avait pas cessé de suivre sa fille désespérée, était-là. Il retint la malheureuse par ses vêtements, en lui disant :

— Malheureuse! que vas-tu faire?...

La jeune femme se retourna et poussa un cri de surprise et d'effroi en reconnaissant l'auteur de ses jours.

— Vous, mon père, ici?...

— Oui.

— Mais, comment...

Le résultat de cette rencontre si inattendue pour la jeune femme ne fut pas aussi tendre qu'on pourrait le penser, et voici pourquoi :

Depuis la catastrophe arrivée à M. de Volnis, comme tout le monde, Marie avait cru que son père était coupable; et elle avait jugé très-défavorablement l'acte ou le crime imputé à Reiber. A tort ou à raison, elle s'était convaincue que cette tentative de meurtre n'avait fait que rendre désespérée sa position à elle, que l'antipathie de M. de Volnis pour tout ce qui sentait la roture faisait déjà si difficile. Elle s'était imaginée que ce crime la rendrait odieuse au fils du marquis, et que celui-ci ne voudrait même jamais entendre parler de la fille d'un assassin.

Marie, attribuant donc en partie son malheur et le désespoir de son avenir à Reiber, n'avait échangé avec sa mère, au sujet de l'assassin supposé, que des paroles pleines d'aigreur et de reproches, qui, plus d'une fois, avaient dégénéré en discussions fort orageuses. Informé de la manière assez naturelle de voir de sa fille à son égard, le braconnier avait

ordonné à sa femme de ne pas informer Marie de ce qu'il était réellement devenu, et de lui laisser croire qu'il avait quitté le pays, jusqu'au moment où il pourrait lui-même, et par des preuves irrécusables qu'il espérait découvrir, lui prouver qu'il était innocent du crime dont on le soupçonnait.

Madame Reiber avait fidèlement obéi à son mari, de sorte que dans la nuit où elle était si bien décidée à mourir, Marie supposait son père passé à l'étranger et à l'abri de toute poursuite. Avec la mort devant elle, elle pouvait pardonner au braconnier tout le mal qu'elle l'accusait de lui avoir fait; mais, la présence de l'assassin devait la ramener bien vite aux préventions qu'elle avait contre lui.

Aussi, fut-ce plutôt avec un sentiment instinctif de répulsion qu'avec le moindre mouvement de tendresse qu'elle reconnut son père, dont elle ne s'expliquait pas plus la présence que l'imprudence : comment osait-il séjourner dans une localité où son crime était encore trop récent pour que personne l'eût oublié.

Interdite, stupéfaite, elle ne put achever sa phrase.

— Tu voulais me demander quelque chose? dit Reiber à sa fille.

— Oui, mais...

— Mais, quoi?

— Je suis si troublée que je ne sais plus ce que je voulais dire.

— Remets-toi un peu, fit Reiber à sa fille.

— Je voulais vous demander comment vous vous trouviez ici?

— Je te suivais pour voir ce qui t'attirait toi-même au bord de la rivière.

— Mais votre retour dans le pays?

— Je ne l'ai jamais quitté.

— Comment vous ne l'avez jamais quitté?

— Non, pourquoi me serais-je expatrié; puisque je suis innocent du crime que tout le monde m'impute?

— Innocent! se récria Marie avec incrédulité

— Oui, faut-il que je te le jure.

— Pourquoi avez-vous disparu si mal à propos?

— J'ai perdu la tête.

— Cependant, vous deviez bien penser que votre brusque départ ne ferait que confirmer les préventions si graves qu'on avait contre vous, et que vous avez semblé prendre à tâche de faire naître.

— C'est vrai, mais...

— Pouvez-vous prouver votre innocence?

— Non, pas encore

— Eh bien, il faut fuir.

— Oh! non.

— Et pourquoi?

Reiber expliqua à sa fille les raisons que je vous ai dites, et qui l'engageaient à rester dans le pays.

— Oh! quant à moi, reprit Marie d'un ton sinistre.

— Eh bien?

— C'est inutile que vous songiez à veiller sur moi, il n'est plus temps.

— Pourquoi?

— Parce que je suis bien décidée à mourir, et ce que vous avez empêché cette nuit vous ne pourrez l'empêcher demain ou un autre jour.

— Mourir, malheureuse! qu'as-tu dit? s'écria Reiber avec un profond désespoir, tu veux donc faire mourir ta mère de chagrin?

— A ma place ma mère agirait comme moi.

— Et ton enfant?

— Il est entre les mains de Dieu qui en aura soin.

— Tu veux me faire monter sur l'échafaud.

— Sur l'échafaud!

— Tu ne comprends donc pas que, si tu ne renonces à ton fatal et cruel dessein, je veillerai sur toi jour et nuit, à toute heure, à chaque instant; et que, pour exercer sur toi une pareille surveillance, il faudra que je sorte du repaire qui me sert d'asile; je serai bientôt découvert, arrêté, et le jour du jugement, comme je te le répète, je ne puis encore aujourd'hui fournir aucune preuve de mon innocence; je serai inévitablement condamné... comprends-tu le reste maintenant?

— Oh! mon Dieu... s'écria Marie avec le plus violent accent de désespoir, souffrir comme je souffre et ne pas même avoir en quelque sorte le droit de mourir.

Marie pleurait, Reiber la laissa un instant abîmée dans sa douleur, croyant que les larmes la soulageaient; puis il reprit :

— Enfant, il ne faut plus penser à mourir.

— Non, dites-vous? comment c'est vous qui voulez m'empêcher d'écouter mon désespoir et de mourir. Vous avez ce courage?

— Oui, j'ai et j'aurai ce courage, puisqu'il le faut, répondit Reiber avec fermeté; j'aurai même, si cela est nécessaire, le courage de *monter où je t'ai dit* pour te sauver. Malheureuse enfant! tu ne sais donc pas combien je t'aime... Seulement, aujourd'hui, je comprends, en voyant ton désespoir, en pensant à ton enfant abandonnée, en t'arrachant à la mort, une mort affreuse, combien j'ai agi imprudemment en me laissant emporter jusqu'à prononcer des menaces de mort contre le marquis, le jour où il refusa de consentir à un mariage que son fils désirait aussi ardemment que nous. Cependant, Dieu m'est témoin que ce n'était pas la fortune du marquis, et le désir de te voir porter un grand nom, que j'ambitionnais en allant demander cette union à M. de Voinis; je ne fis ces démarches que dans un seul but, celui de ton bonheur. Si mon désespoir a été grand, si ma colère a été scandaleuse, si j'ai insulté et menacé le marquis, c'est parce qu'il m'était pénible et cruel de renoncer à l'idée que je m'étais faite de te voir un jour heureuse.

C'est aujourd'hui que je comprends combien j'ai été maladroit en allant chasser et en me faisant voir, le jour même, dans l'endroit où M. de Voinis a été frappé; combien j'ai eu tort d'écouter ma précipitation et de fuir devant la justice; car cette fuite équivalait à un aveu de culpabilité, et fut jugée comme tel.

Oui, je le sens bien, je suis en partie la cause de tout ce qui arrive, de ton malheur, de ton désespoir, de l'abandon de ton enfant; je n'aurais pas été là, qu'à l'heure qu'il est je serais sans doute aussi cause de ta mort; mais, je te le jure, je suis innocent du crime dont on m'accuse; je te le jure devant Dieu, je n'ai jamais tiré sur le marquis.

— Quelle fatalité! murmura Marie enfin convaincue.

— Maintenant, reprit Reiber, ces imprudences, ces maladresses, ces légèretés, ces fautes, toutes commises dans de bonnes intentions, dont je m'accusais tout à l'heure, sont-elles autant de crimes que tu ne puisses me pardonner? Voyons, parle, mon enfant?

En disant ces derniers mots, Reiber, le rude braconnier, était tombé à genoux aux pieds de son enfant, dont il implorait l'indulgence.

Marie, au fond, aimait son père; elle était émue depuis un instant; c'est assez dire qu'elle était vaincue, que son désespoir commençait à céder la place à sa tendresse filiale.

— Oh! je vous pardonne, mon père, et de grand cœur, répondit-elle au braconnier en le forçant à se relever.

— Tu ne veux plus mourir, alors?

— Vous avez dit qu'il ne le fallait pas, il n'y a qu'un instant.

— C'est ne plus souffrir que j'aurais dû dire.

— Comment, ne plus souffrir, mon père, que voulez-vous dire? Pouvez-vous me défendre d'aimer M. de Voinis? Puis-je arracher de mon cœur cette passion qui fera le désespoir de ma vie entière?

— Ne désespère pas encore.

— Mais expliquez-vous.

— Viens, suis-moi. Ici, à cause des raisons que j'ai de redouter la police, nous ne sommes pas en sûreté, malgré l'heure avancée de la nuit.

Marie suivit son père dans les ruines, où ce dernier s'était réfugié. Là, ils tinrent conseil; je ne sais au juste ce qu'ils décidèrent de prime-abord; mais voici ce qu'ils firent peu de temps après cette nuit terrible :

Quand ils surent que M. de Voinis, cédant aux instances de sa fille, s'était chargé de l'enfant abandonnée, de *vous*, en un

mot, mademoiselle Rosette; quand ils furent convaincus que vous seriez très-bien chez le marquis, espérant que votre présence déterminerait l'irascible vieillard à faire un retour sur le passé, ils prirent le parti de vous laisser au château, au moins jusqu'au moment où ils eussent mis uno partie de leurs projets à exécution; puis ils communiquèrent à votre grand'mère le dessein qu'ils avaient formé d'aller à Paris, pour tâcher de savoir dans quelle ambassade appartenait M. de Voinis fils, ce que tout le monde ignorait dans le pays.

Il fut également arrêté que votre grand'mère resterait sur les lieux, afin de veiller sur vous.

Le père et la fille partirent.

Vous devez vous expliquer maintenant comment votre grand'mère, la vieille femme qu'on vous avait fait prendre en horreur dès l'enfance, et passant aux yeux de tous pour la femme d'un assassin, jouissait d'une assez mauvaise réputation; vous devez comprendre aussi l'ardeur et le soin qu'elle mettait à vous chercher et à vous rencontrer?

— Oui, monsieur; mais ma mère et mon grand-père? fit Rosette.

— Je vais vous dire ce qu'il en advint, répondit Yvard.

XV

Dans lequel le Bourreau-des-Crânes expose les conclusions de son récit.

Après avoir pris une tasse de thé, le complice de la Piro reprit la parole en ces termes :

— Quand votre grand'mère vous enleva du château, quoique tous les soupçons accusassent la vraie coupable, quoique sa fille poussât les hauts cris, le marquis s'opposa à ce qu'on fît la moindre recherche sur l'enlèvement, et à ce qu'on tentât d'arrêter les fugitifs sur la route de Paris, où votre grand'mère voulait se rendre afin de retrouver son mari et sa fille, dont elle n'avait aucune nouvelle depuis quelques mois.

— Laissez-les aller, fit le marquis à ce sujet. A défaut de sa mère, l'enfant est avec sa grand'mère, et ne peut être mieux. Au reste, madame Reiber n'a usé que de son droit en reprenant sa petite-fille. Nous n'avons rien à dire, seulement, je suis maintenant convaincu que l'ingratitude est dans tous les cœurs et de tous les âges.

L'heure du repentir et de s'amender n'était pas encore venue pour ce vieillard qui avait déjà un pied dans la tombe. Ce moment de solennelle réminiscence ne devait sonner qu'avec la dernière heure. Revenons à Paris, pour y suivre Reiber et Marie; car nous n'avons désormais plus rien à faire au château de Voinis.

En arrivant à Paris, Marie seulement, sous un nom d'emprunt, car son père jugeait toujours très-utile de se cacher, courut tous les ministères pour avoir des renseignements sur celui qu'elle aimait. Partout les employés étaient prévenus qu'ils n'avaient et ne devaient rien répondre à toutes les demandes faites sur la position du jeune secrétaire. De sorte que, malgré le zèle et l'activité qu'elle apportait dans ses démarches, votre mère fut très-longtemps avant d'apprendre rien de positif sur M. de Voinis fils.

Quand elle apprit la vérité sur ce sujet qui l'intéressait à un si haut point, ce ne fut que par un pur effet du hasard?

Après cinq ans de recherches vaines, ce fut donc à peu près au moment où sa mère vous enlevait du château et se mettait avec vous en route pour Paris, qu'elle apprit, d'une source positive, que celui qu'elle cherchait était en Russie, à Saint-Pétersbourg.

Reiber et sa fille n'hésitèrent pas un instant et se mirent en route pour Saint-Pétersbourg, après avoir écrit à votre grand'mère pour l'informer de leur changement de résidence.

Votre grand'mère ne reçut jamais cette lettre, qui n'arriva qu'après qu'elle fut partie de Voinis; en quittant ce village, madame Reiber n'avait fait part à personne ni de ses projets ni de sa nouvelle adresse.

A Saint-Pétersbourg, M. de Voinis reçut parfaitement votre mère, l'absence n'avait rien changé à ses sentiments, il aimait assez Marie pour croire à l'innocence du braconnier ou pour lui pardonner s'il était réellement coupable.

Quoi qu'il en fut et quoi qu'ils firent, M. de Voinis et ses amis de Saint-Pétersbourg ne purent jamais retrouver votre trace, et les deux amants, à leur grand désespoir, se virent forcés de pleurer un enfant qu'ils n'avaient jamais connu et qu'ils eussent cependant tant aimé.

En 1830, M. de Voinis fut changé d'ambassade, il fut envoyé en Italie.

Ce fut peu de temps après ce changement survenu dans la position de son fils, que M. le marquis fut cruellement atteint de la maladie qui devait, en peu de temps, le conduire au tombeau.

Autant avec l'espérance que le doux climat de l'Italie apporterait quelque soulagement à ses maux, que pour revoir son fils et faire sa paix avec lui, le marquis se mit, avec sa fille, en route pour Rome.

La nouvelle de son arrivée jeta un peu de consternation dans l'intérieur de M. de Voinis; mais, comme Marie et lui, dans la prévision de ce qui arrivait, n'avaient jamais vécu publiquement ensemble, ils espérèrent cacher leurs relations à la perspicacité du vieillard.

Sans qu'ils désirassent sans doute un pareil dénoûment, les choses se passèrent mieux et beaucoup plus vite qu'ils ne l'avaient d'abord pensé.

Le voyage, la traversée surtout, qui, après s'être annoncée sous d'excellents auspices, devint horriblement mauvaise, fatiguèrent le vieillard; en arrivant à Rome le marquis était à la dernière extrémité.

Ce ne fut qu'à son lit de mort, quelques instants avant de rendre le dernier soupir, et seulement devant ses deux enfants, que M. de Voinis confessa d'une voix éteinte les secrets de sa vie, confession qui devait disculper Reiber de l'accusation qui avait si longtemps et si injustement pesé sur lui.

Quand le marquis cessa de parler, ses deux héritiers s'écrièrent:

— Alors, Reiber était innocent?

— Sans doute.

— Il vous faut le déclarer devant témoins.

— Jamais!

— Pourquoi?

— Je ne veux pas convenir que, pendant qu'nze ans, j'ai laissé planer, par ma faute, des soupçons d'assassinat sur un innocent.

— C'est injuste, votre déclaration verbale et faite à nous est illusoire.

— Dans tous les cas, mon fils, qu'elle vous soit suffisante pour épouser Marie Reiber, si vous voulez.

— Mais...

— Tant pis! laissez-moi au moins mourir en paix.

Ce fut en prononçant ces derniers mots que M. de Voinis rendit le dernier soupir.

. . . .

— Que vous dirai-je encore: six mois plus tard, M. de Voinis épousait Marie Reiber; le vieux braconnier, toujours épouvanté de la peine prononcée contre lui par contumace, n'osait pas faire avec eux un voyage en France. Il craignait qu'on accusât les deux enfants du M. de Voinis de vouloir le disculper, l'un par amour pour une femme toujours tendrement aimée, l'autre pour plaire à son frère.

— Ainsi, s'écria Rosette, mes parents sont maintenant en France, peut-être même à Paris.

— Non, mon enfant, répondit Yvard; M. de Voinis, sa femme et votre grand-père sont maintenant en Angleterre;

la carrière diplomatique surtout a ses exigences, vous comprenez...

— Alors que faut-il faire?

— Voici toujours une quantité de papiers importants que je vous prie de lire; ils constateront à vos yeux la véracité de toutes mes assertions.

— Oh! monsieur, je ne doute en rien...

— Il y a surtout une lettre de votre père, écrite il y a huit jours, qui vous prouvera quelle sera la joie de vos parents en vous retrouvant.

Disons au lecteur comment Yvard s'était procuré les papiers qu'il remit à la jeune fille.

Aussitôt que notre bandit eut connaissance de l'histoire de Rosette, afin d'arriver à ses vues, il chercha dans les causes célèbres de l'époque, et se donna un véritable tracas à découvrir une famille dont l'histoire eût quelque analogie avec celle de Rosette.

Il trouva cette famille de Volnis dont, avec un peu d'imagination, il fit, quant aux détails, parfaitement cadrer les faits et gestes avec ce que Rosette appelait ingénuement ses souvenirs d'enfance.

Yvard prit aussitôt la peine et le soin de faire venir quelques certificats du pays, autrefois habité par le marquis et Reiber; puis il écrivit avec une audace inouïe à M. de Volnis que sa fille était enfin retrouvée. La réponse ne se fit pas attendre. On en devine au moins le sens.

C'était ces papiers qu'Yvard remettait à Rosette.

Le lendemain, après lecture faite, Rosette dit aux deux complices:

— Plus du doute, mais que faut-il faire?

— Répondre à votre père.

— Comment?

— En partant pour Londres.

— Sans consulter M. Félix?

— Sans doute, il faut lui ménager la surprise.

— Tiens, c'est vrai; mais qui m'accompagnera?

— Moi, fit la Piro.

— Et moi aussi, ajouta Yvard.

— Oh! merci, mes amis.

Le lendemain, la rosière du quartier Latin se mettait en route pour Londres où l'attendaient de nouveaux et tragiques événements.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE

LA ROSIÈRE DU QUARTIER LATIN

I

Pierre se détache en éclaireur.

Avant de faire quitter Paris à cette innocente *Rosière du quartier latin* et à ce *monstre-démon*, que nous avons surnommé la *Femme Bandit*, cette dernière, accompagnée de son inséparable satellite le *Bourreau des Crânes*, peut-être eût-il été bon de dire comment Hélène avait pris congé de son estimable mère, madame la marquise de Croix, ex-duchesse de Serdeuil, aspirant sourdement à l'honneur de le redevenir encore.

Comme bien on pense, la Piro ne pouvait quitter la France et partir pour un voyage, dont elle ne pouvait prévoir l'issue, sans voir sa mère, son banquier naturel.

Quant à Félix, la Piro n'en était nullement inquiète. Elle aimait, certes, le jeune étudiant d'un amour aussi passionné qu'Yvard pouvait aimer la Rosière; mais Hélène savait attendre, et elle se disait:

— Je retrouverai Amor comme je le quitte, un peu plus fatigué peut-être, en raison du chagrin qu'il éprouvera de la perte de sa dulcinée, du mal qu'il se sera donné à la chercher, et des nuits d'insomnies qu'il aura passées en rêvant à elle; mais, s'il ne meurt pas de consomption, je le retrouverai libre, l'absence ne me le changera pas; et, comme l'essentiel est d'éloigner Rosette de lui, notre intérêt est de partir; partons donc, pour être plus tôt de retour; car tout me porte à croire qu'avec Yvard et Rosette, je ne vais pas faire un voyage d'agrément.

Quant à Yvard, la pensée de partir, et celle aussi de bientôt posséder Rosette sans doute, le transportait au septième ciel, tout bandit qu'il était et tout indigne qu'il était de mettre jamais le pied dans le premier.

Quoi qu'il en fut, et la veille de son départ, la Piro se rendit chez madame de Serdeuil.

Elle pénétra chez sa mère, après avoir échangé comme toujours un regard de haine avec Pierre, à qui elle ne dissimulait pas son mépris; car, tout en supposant que Pierre était ou avait été l'amant de la duchesse, Hélène ne supposait pas que l'obséquieux *factotum* était un bandit de la pure et de la plus dangereuse espèce, connaissant tous les secrets de la duchesse, y compris celui de son sexe à elle. Si Hélène eût eu un soupçon de l'importance du valet de chambre, il est probable qu'elle eût employé plus de ménagements avec lui et l'eût traité avec plus de déférence; ou, mieux encore, qu'elle eût depuis longtemps donné suite à son projet de se débarrasser de lui, projet dont elle avait un jour fait la confidence à la duchesse elle-même.

A l'égard de Pierre, la Piro ignorait bien des choses, et se croyait en droit de le traiter comme le dernier des derniers.

Pierre regardait souvent la Piro, comme un chat ayant bien dîné regarde une souris, tout en se faisant cette peu charitable réflexion:

— Attends, ma mignonne, que l'appétit me revienne, et viens *t'y faire mordre, tu m'en diras des nouvelles*...

Quoi qu'il en fut, madame de Serdeuil reçut en quelque sorte sa fille à bras ouverts, et le sourire sur les lèvres.

Quand elle vit Hélène, un éclair de joie illumina tout à coup son front beau et sans ride; mais livide et sans reflet.

— Ah! ma toute belle, il y a trois jours que je vous attends avec impatience, dit-elle à sa fille.

— Je suis désolée, ma mère, de vous avoir tant fait attendre, mais quel motif?...

— Comment tu as oublié?

— Quoi donc?

— Le poison que tu devais venir chercher.

— Pour Félix?

— Sans doute.

— En vérité, j'ai eu bien d'autres *chiens à tondre*, répondit la Piro, qui même dans le salon de sa mère laissait parfois échapper de ces pittoresques expressions.

— Que dites-vous? demanda la duchesse étonnée d'une pareille grossièreté de langage.

— Je dis, reprit la Piro, que des affaires bien autrement sérieuses ont absorbé tout mon temps.

— Expliquez-vous, au moins?

— D'abord le moment n'est pas encore venu de frapper M. Félix.

— Pourquoi? Reculeriez-vous?

— Je ne recule jamais, je dis seulement qu'il est trop tôt.

— La raison?

— Il y a trop peu de temps que vous avez eu votre scène avec M. de Serdeuil; et ce dernier pourrait concevoir des soupçons; une fois ses soupçons éveillés, comment voulez-

vous que le duc accepte, sans y regarder à deux fois, un second fils qui viendrait de vous, quand bien même il serait présenté par moi, et si habile que soit votre homme à dissimuler qu'il n'est qu'un *sacripant!*

— Vous avez raison.

— Vous voyez que le temps porte conseil; il faut donc trouver, présenter et faire admettre le *fils de votre œuvre*, avant de songer à empoisonner Félix. Une fois le premier admis, le second peut mourir, sans qu'on mette son aîné à la porte pour ce motif, me comprenez-vous?

— Parfaitement, mais vous chargez-vous toujours de présenter notre homme?

— Sans doute, l'avez-vous trouvé?

— Non pas encore.

— Rien ne presse, au reste.

— N'est-ce plus par lui que nous commençons?

— Non.

— Mais par qui alors, demanda la duchesse avec inquiétude.

— Par Angèle d'Harleville, répondit Hélène.

— Où la prendrez-vous? Elle est si introuvable que je crois que le duc se trompe, quand il prétend qu'elle existe encore.

— Le duc ne se trompe pas, Angèle existe. — J'ai eu de ses nouvelles de source positive, elle est à Londres.

— Par qui l'avez-vous appris?

— Par un bandit de mes amis.

— Il l'a vue à Londres, sous son nom?

— Comment l'eût-il connue sans cela?

— C'est vrai, et vous disiez?...

— Que je vais partir dans quelques heures pour Londres.

— Afin de voir Angèle?

— Et de vous débarrasser d'elle, si faire se peut.

— Soyez prudente, au moins.

— Oh! soyez tranquille! — Mais il me faut de l'argent, mon homme n'agit pas sans espèces.

— Cela se comprend, combien vous faut-il?

— Cinquante mille francs, est-ce trop?

— Pour me débarrasser d'Angèle. Oh! Dieu non!...

— Eh bien, donnez-moi cinquante mille francs.

La duchesse alla à une console qu'elle ouvrit, et compta sans hésiter la somme convenue à sa fille; puis les deux femmes se quittèrent, après que madame de Serdeuil eut souhaité à Hélène un bon voyage, un prompt retour et une heureuse réussite.

Rien ne s'opposait plus au départ de la Piro, malgré la rigueur de la saison, elle fut bientôt, ainsi que ses deux compagnons, sur la route de Normandie.

La Piro ne devait pas être abandonnée à elle-même, à ses instincts bons ou mauvais pendant ce voyage.

A peine était-elle remontée en voiture, en quittant sa mère, que Pierre entrait dans la chambre de la duchesse.

— Eh bien? fit le valet à la grande dame.

— De grandes nouvelles!

— Bonnes ou mauvaises? demanda Pierre, comme s'il n'eût rien su; quoique, de son poste habituel d'observation, il n'eût pas perdu un mot de l'entretien que nous venons de rapporter.

— Bonnes, très-bonnes, fit madame de Serdeuil avec joie.

La duchesse raconta à Pierre ce qui venait de se passer et de se dire entre elle et Hélène.

— Ah! diable... fit Pierre, quand la duchesse eut terminé.

— Eh bien, qu'en dites-vous?

— C'est incroyable.

— Hélène ne ment jamais.

— Je le sais bien, en disant incroyable j'ai voulu dire: *quelle chance!* ou *quelle tête* a cette femme!

— Laquelle?

— Hélène, pardieu! — Mais son audace me fait venir à son sujet une pensée d'inquiétude.

— Vous craignez qu'Hélène vise à nous gouverner tous un jour?

— Précisément.

— Ce que vous supposez est impossible.

— Pourquoi?

— Hélène tient sa position, sa fortune de moi? fit la duchesse, qui, comme toutes les femmes en général, usait d'ingratitude à l'occasion, sans croire pourtant que l'ingratitude existât.

— Vous allez me forcer, madame, à vous dire quelque chose de brutal, afin de vous forcer à ouvrir les yeux.

— Dites toujours, puisque c'est dans une bonne intention.

— Moi aussi, madame, fit le valet avec une rare audace; à un moment de ma vie, je vous devais tout, passé, présent et espérances pour l'avenir, je vous devais l'existence, la fortune et l'instruction, et pourtant...

La duchesse comprit et s'écria :

— Et pourtant le jour où vous devîntes mon complice, vous devîntes aussi mon maître, à moi, votre bienfaitrice!

— Eh bien, quelles que soient les intentions d'Hélène, reprit Pierre, il est de notre intérêt de savoir ce qu'elle fera à Londres. C'est une femme, surtout quand elle se croit loin de nous, à toujours surveiller avec beaucoup d'attention.

— Qui enverrez-vous à Londres, pour surveiller Hélène?

— Je ne me rapporterai de ce soin qu'à moi-même, répondit Pierre.

— Vous partiriez?

— Oui, mon absence vous serait-elle pénible?

— Oh! non... répondit la duchesse avec l'accent du plus profond dédain; mais si vous vous absentez, qui trouvera l'homme que nous devons présenter à M. de Serdeuil, comme étant son fils aîné?

— Tout en surveillant Hélène, madame, je trouverai aussi bien notre sujet à Londres qu'à Paris; c'est assez vous dire que je compte ramener notre homme d'Angleterre.

— Eh bien, je vous *donne carte blanche*, fit la duchesse, faites comme vous l'entendrez, mais faites pour le mieux.

— Oh! rapportez-vous-en à moi, madame, répondit Pierre, je partirai ce soir même et sans vous demander un centime pour mon voyage, pendant lequel je travaillerai cependant pour nos intérêts communs.

Il vint à la pensée de la duchesse de répondre à Pierre :

— Vous me volez assez pour ne pas être exigeant en matière d'argent, elle se contenta de hausser les épaules avec dégoût.

Le soir même, comme il l'avait dit, Pierre prenait la même route que la Piro; et de Paris au Havre, avec une prudence calculée, il suivait la jeune femme à un relai de distance.

Voyageant, elle et lui, en chaise de poste, Pierre savait toujours exactement, par les postillons qui revenaient de conduire la Piro, le chemin que suivait celle-ci, de sorte qu'il put en même temps qu'elle arriver au même lieu d'embarquement, monter sur le même bateau à vapeur, faire la traversée, et tomber à Londres aussitôt qu'elle. Là, dans cette nouvelle Babylone, Pierre, tout surpris de la présence de Rosette qu'il n'avait jamais vue, et dont il n'avait jamais entendu parler, suivit le *trio* à une faible distance et arriva dans Regent-Street, de façon à se loger dans un hôtel faisant face à celui que la Piro avait elle-même choisi pour passer son séjour à Londres.

En montant à son appartement, Pierre se faisait cette réflexion :

— Qu'est-ce que c'est que cette jeune fille dont je n'ai même pas pu voir le minois; elle semblait fort jolie?... Oh! oh! je gagerais qu'Hélène n'est pas à Londres pour s'occuper seulement de madame d'Harleville, mais encore pour autre chose... que Diable! je saurai bien deviner ses projets et surtout les déjouer s'ils doivent nous être nuisibles; avant tout il nous importe de savoir quelle est cette jeune fille... Et je le saurai... Tonnerre! Elle doit être ravissante... Qui sait?... si pendant ce voyage, en homme adroit, nous pouvions faire marcher de pair l'amour, le plaisir et les affaires!

Sur cette réflexion d'un haut sybaritisme, Pierre se mit à table et dîna copieusement.



On releva le marquis baigné dans son sang. (Page 34.)

II

Entre une cantinière française et un général russe.

Nous croyons que le moment est enfin venu de faire pénétrer le lecteur dans une famille qu'il ne connait encore que d'après des renseignements recrutés par Yvard, Dieu sait où et comment; et de mettre en scène des personnages qu'on serait plus tard autorisé à nous accuser d'avoir tenus inutilement en armée de réserve.

Nous voulons parler d'Angèle d'Harleville, de M. de Volnis, de sa femme et du vieux Reiber le braconnier, une sorte de bas de cuir tourangeau.

En parlant d'Angèle, nous ne pouvons éviter de nous reporter en 1812, au terrible passage de la Bérézina, afin de dire comment elle avait échappé à cet affreux désastre, dans lequel tant d'autres plus forts et plus ingambes avaient trouvé la mort.

En présentant le marquis de Volnis au lecteur, nous ne pouvons manquer de compléter les renseignements d'Yvard.

C'est notre devoir, nous allons le remplir.

Commençons par mademoiselle ou madame d'Harleville.

Si le lecteur évoque un instant les souvenirs que lui ont déjà laissé ce récit, il se rappellera sans peine que Tape-à-Mort a raconté à M. de Serdeuil comment, et dans quelle affreuse mêlée il avait été lui, la Ramée et la Garnison, séparé de madame de Serdeuil, de madame Durrieu et de quelques braves, servant de troupe de soutien et d'escorte aux deux malheureuses femmes.

« — Après le bris de la voiture de la duchesse, a dit Tape-à-Mort, après que mes camarades et moi nous eûmes, les uns, coupé les traits des chevaux, qui seuls roulèrent dans le fleuve, les autres enlevé la duchesse de la voiture renversée, en la tirant par la portière qui regardait le ciel, afin de l'arracher à l'imminence du danger, à une mort certaine, nous reprîmes notre marche.

La Garnison, la Ramée et moi en avant, la Garnison portant mon fils à ma droite, la Ramée à ma gauche, et moi portant votre fils, que j'avais juré de sauver, au milieu. Les deux dames et les camarades venaient ensuite. Les deux premières épuisées de faim et de fatigue, la duchesse surtout; les autres faisant face en arrière, le fusil et la baïonnette au poing, pour nous protéger du choc des cosaques qui chargeaient sur une des têtes du pont, afin d'y refouler les derniers traînards ou les plus blessés qui s'y entassaient comme sur leur seule planche de salut.

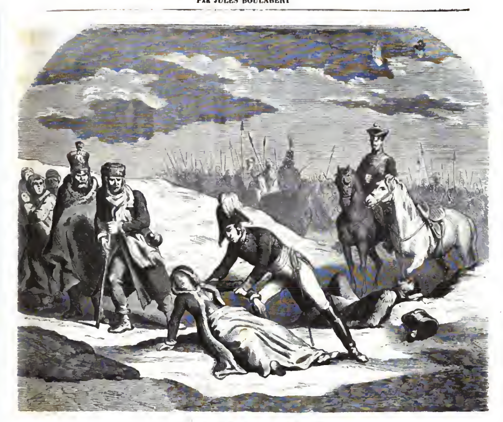
C'était un spectacle épouvantable, une mêlée atroce, une scène inouïe, dans laquelle un grand nombre périt, foulés par les pieds des frères d'armes, qui eussent donné leur vie pour les sauver.

Tout à coup, j'entendis pousser des cris affreux qui ne pou-

Sceaux. — Typ. et stér. M. et P.-E. Charaire.

LA FEMME BANDIT

Par JULES BOULABERT



Le jeune général mit pied à terre. (Page 42.)

vaient être que des cris de suprême désespoir. La foule était si compacte que je ne pus d'abord pas me retourner, afin de voir ce qui se passait derrière nous.

Aussitôt que je pus le faire, je m'aperçus que nos compagnons avaient disparu ou, du moins, qu'un flot humain s'était glissé entre nous, de sorte que nous ignorions ce qu'ils étaient devenus. »

Après une courte pause, employée à essuyer une larme furtive que ce pénible souvenir avait fait monter du cœur à sa paupière, l'invalide reprit :

« — Nous devions toujours ignorer le sort de nos malheureux compagnons. Pourtant, je crois que madame la duchesse a échappé à la mort, car il y a quelques années, quelques-uns de mes vieux amis, qui ignoraient alors ce que j'étais devenu, ont rencontré madame Durrieu vendant des pommes de terre frites dans un faubourg, celle-ci leur a affirmé que madame la duchesse avait, comme elle, échappé au désastre. »

C'était, certes, une grande espérance que Tape-à-Mort donnait au général, mais ce n'était juste qu'une espérance.

Nous allons dire au lecteur ce que l'invalide ignorait de l'histoire d'Angèle, à partir de l'heure de leur affreuse et subite séparation.

Un gros de cosaques chargeaient et sabraient sans pitié sur la tête du pont où s'entassaient, sans pouvoir avancer, une foule de malheureux, parmi lesquels se trouvait Angèle.

Les sabres et les piques tombant ou pénétrant dans cette foule compacte faisaient une atroce boucherie, un carnage sans nom.

Le sang coulait à flots jusque sous les pieds des chevaux des cannibales égorgeurs ; la Bérézina semblait rouler des lames de pourpre ; qu'importait à ces soldats sauvages convertis en massacreurs ?

Leur haine sanguinaire tenait du délire.

Ils en étaient ivres, leur ivresse les empêchait de sentir la fatigue de leurs bras, ils frappaient toujours, les mourants et les blessés tombaient sans que la foule parût s'éclaircir, le sang continuait à couler, et la Bérézina, avec un bruit rauque et lugubre, comme si les flots eussent eu honte de leur sanglante mission, charriait plus de cadavres que de glaçons.

Quand et comment devait cesser cette atroce tuerie ? Quand devaient s'arrêter, à force de lassitude, les bras des bourreaux, ou bien quand ne devaient-ils plus trouver de victimes sur lesquelles décharger leur fureur et leurs coups ?

Un ange, une femme faible, presque mourante, devait seule faire cesser ce carnage inutile.

Des milliers de Français devaient lui devoir la vie, des milliers de cosaques devaient lui devoir de n'avoir pas plus longtemps égorgé une armée sans pain, sans armes, minée par le froid et d'affreuses maladies.

Cette femme, ce fut Angèle d'Harleville.

Cependant ce ne fut pas elle qui eut l'intention de son dévouement ; elle était, comme tant d'autres, trop affolée de

terreur pour avoir sa présence d'esprit. Le hasard fut, dans le principe, le seul auteur de cette bonne action.

Il fit que l'officier général qui commandait le gros de cosaques, un tout jeune homme qui laissait froidement continuer la tuerie pour obéir sans doute à une consigne sévère qu'il avait reçue, aperçut Angèle d'Harleville au moment où elle allait sans doute tomber sous les sabres impitoyables des farouches sicaires.

A la vue de cette femme d'une beauté admirable, d'une jeunesse sans égale, éplorée devant les coups qui la menaçaient et presqu'à genoux dans le sang aux pieds des chevaux des soldats, le jeune général ressentit une vive et profonde émotion.

Il frissonna sur son cheval qui, excité par l'éperon de son cavalier, transporta d'un bond ce dernier à la tête de ses soldats.

— Halte là! cessez le carnage... fit le général russe en retenant avec son épée les sabres et les lances de ses soldats qui s'apprêtaient à faire une nouvelle trouée dans la masse des fuyards.

— Mais, mon général! fit un vieil officier à mine rébarbative.

— Que dis-tu? fit le général en se retournant avec fureur sur l'officier.

— Je dis que les ordres sont exprès, répondit ce dernier.

— Après? demanda le général en prenant tranquillement dans les fontes de sa selle un pistolet qu'il arma.

— Et que nous avons l'ordre de tuer jusqu'à *ce qu'il n'y en ait plus.*

— Tu sauras qu'ici il n'y a que moi qui commande, reprit le général, et voici pour t'éviter la peine de t'en souvenir.

En disant cela, le général fit d'un coup de pistolet sauter la cervelle à son subalterne.

Cet acte de prompte autorité était bien fait pour en imposer à des cosaques, ce fut ce qui arriva, ils cessèrent immédiatement de massacrer.

Alors le jeune général mit pied à terre et prit dans ses bras Angèle que la frayeur avait fait évanouir; puis il sortit un pont après avoir donné l'ordre à ses hommes de se contenter de faire des prisonniers.

De cet épisode insignifiant en apparence, il arriva ce qui arrive presque toujours en pareil cas:

Que Kloplock, c'était le nom du jeune général, trouva sa prisonnière admirablement belle; il ne lui avait pas encore complètement fait reprendre l'usage de ses sens qu'il l'aimait déjà.

Aussi, quand Angèle ouvrit les yeux entre Kloplock et madame Durrieu, n'était-ce plus un bourreau qu'elle avait à ses pieds, mais bien un esclave; pourtant, elle ne put pas de suite faire usage de l'empire qu'elle devait plus tard exercer sur Kloplock.

Ebranlée par toutes les secousses qu'elle avait reçues, par toutes les émotions qui lui avaient déchiré le cœur, par toutes les fatigues qu'elle avait endurées, par toutes les privations qu'elle avait souffertes, la duchesse, en reprenant ses sens, fut en proie à une fièvre dévorante.

Quand elle revint à la raison, après trois jours de souffrance, elle s'aperçut qu'on l'avait transportée dans la ferme d'un paysan russe.

Kloplock et madame Durrieu veillaient auprès d'elle. La cantinière française à la tête du lit, le général russe aux pieds.

Le premier mot d'Angèle fut celui-ci, un cri d'angoisse:

— Et monsieur le duc?

— Parlez bas, répondit la cantinière en désignant du regard le général, qui s'était assoupi de fatigue.

— Pourquoi? demanda Angèle.

— *Il* parle français, et la cantinière recommença sa pantomime au sujet du général.

— Eh bien, tant mieux! fit Angèle; il pourra mieux nous renseigner. Je vais le réveiller.

— Oh! non, ne faites pas cela! Vous ne savez donc pas?... cet homme vous aime.

— Comment, fit la duchesse au comble de la stupéfaction, il m'aime.

— D'un amour insensé.

— Que dites-vous?

— Pour vous il ferait les plus grandes folies, et détruirait la moitié de son armée.

— Oh! mon Dieu, quel malheur!... fit Angèle anéantie.

— Sans doute.

— Mais le duc? reprit Angèle à voix basse.

— On ne sait rien sur son compte; mais on croit généralement qu'il n'a pas pu passer la Bérésina.

— Et l'armée?

— Est passée, sans être sauvée pour cela.

— Nos enfants?

— Oh! ne m'en parlez pas.

— Nos compagnons?

— On les a emmenés.

— Où?

— Je ne sais; on dit ici que c'est pour les envoyer en Sibérie. Est-ce loin?

— Oh! mon Dieu, fit Angèle, si le duc...

— De grâce, encore une fois ne parlez pas si haut.

— Pourquoi?

— *Il* est jaloux.

— Comment jaloux! fit Angèle, comme si elle n'eût pas compris.

— Oui, *il* m'a déjà fait la confidence de son amour, et m'a demandé des renseignements sur vous.

— Eh bien?

— Eh bien, quand il m'a demandé à quel titre vous suiviez l'armée...

— Que lui avez-vous répondu?

— Voulant vous laisser libre de répondre ce que vous voudriez, je lui ai répondu que je ne vous connaissais pas, et qu'un hasard seul nous avait rapprochées.

— Vous avez bien fait.

— Mais, à présent que vous n'avez plus le délire, il va falloir que vous lui répondiez autre chose.

— Sans doute, que me conseillez-vous de lui dire?

— Vous ne doutez pas de l'intérêt que je vous porte, et de mon dévouement à votre personne? demanda la cantinière.

— Non, répondit Angèle.

— Eh bien, je vais vous conseiller ce que je ferais moi-même si j'étais à votre place, et si je savais ce que je sais. Cet homme vous aime.

— Un caprice, peut-être.

— Non, profondément; moi qui aime Tape-à-Mort, je m'y connais.

— Bien, après?

— S'il savait que vous êtes une grande dame, il voudrait vous épouser.

— Mais je suis mariée, fit Angèle en rougissant malgré elle de son mensonge.

— Je le sais bien, fit naïvement la Durrieu, qui, à cette époque, croyait Angèle réellement duchesse de Serdeuil.

— Et je le lui dirai, reprit la duchesse.

— Gardez-vous-en bien! s'il savait que vous êtes mariée, ou seulement que vous aimez quelqu'un, il nous emmènerait bien vite d'ici.

— Pourquoi?

— Parce qu'il nous croirait trop près de la France, et craindrait que vous ne lui échappiez pour aller rejoindre son rival.

— C'est à ce point?

— Oui.

— Mais que faire?

— Lui dire que vous êtes une pauvre fille, une vivandière. De cette façon, il regardera son amour comme indigne de lui.

— Et après?

— Nous serons d'abord plus libres, et d'ici au printemps nous trouverons bien une occasion de nous enfuir.

— Sans doute.

— Vous consentez alors?

— Oui.

Ce fut en ce moment que Kloplock se réveilla.

III

Le général russe se prononce.

Kloplock, ou plutôt le prince Kloplock, général d'une fraction de l'armée russe, était, malgré ses vingt-six ans, un être assez singulier.

Riche, jeune, instruit, bel homme, doué de manières très-élégantes, il était beaucoup plus Russe à la surface qu'au fond; c'est-à-dire par forme que par opinion. Il acceptait les idées russes parce qu'il ne pouvait faire autrement, et marchait avec son pays, soit de gaieté de cœur, soit avec une arrière-pensée, parce qu'il était prince et Russe, qu'il aimait sa patrie et lui sacrifiait des velléités de convictions qu'il avouait en public ne pas avoir.

Au demeurant, homme d'honneur et du monde, sans méchanceté dans le cœur, sans grandes vertus, mais aussi sans défauts importants, tel était l'homme qui, après quatre jours de veilles, épuisé de fatigue, s'était un instant assoupi au chevet de mademoiselle d'Harleville, assez longtemps pourtant pour que les deux dames eussent le loisir de se consulter, et d'arrêter le plan dont nous avons exposé le tracé, aussi simple qu'ingénieux.

Était-ce par pure galanterie que le prince s'était ainsi constitué garde-malade de sa belle et jeune prisonnière? Non, c'était par amour qu'il s'était imposé cette tâche aussi pénible que désintéressée; car la mère Durrieu avait dit vrai, en prétendant que le général aimait Angèle d'un amour insensé.

Mademoiselle d'Harleville était, au reste, assez jolie pour qu'un prince russe lui-même, envers et contre les frimas de son pays, vint faire hommage de son cœur et du reste à ses pieds.

Hercule fila bien autrefois aux pieds d'Omphale.

Quoi qu'il en fût, quand Kloplock se réveilla, il se frotta les yeux, quoique les ayant bien ouverts, comme un homme qui n'est pas bien certain de ne pas dormir encore, et surtout de ne pas rêver.

Quand il s'était assoupi, — et il était bien convaincu qu'il n'y avait qu'un instant, — Kloplock avait laissé Angèle endormie. Quelques minutes avant de s'endormir, elle avait eu un accès de délire effrayant; et notre amoureux retrouvait mademoiselle d'Harleville sur son séant, causant avec madame Durrieu d'un air et d'un ton qui paraissaient très-raisonnables.

Angèle était donc guérie, ou au moins allait beaucoup mieux.

Telle était la question que se faisait l'officier, quand il se leva tout à coup et s'approcha de la jeune malade, à qui il dit en excellent français :

— Comment, madame, vous me laissez dormir?

Il y avait un léger accent de reproche dans la voix du prince.

— Mais, monsieur, pourquoi vous aurais-je réveillé? pour dormir ainsi, habillé et sur une chaise, vous n'avez fait que succomber à la fatigue, et, dans ce dernier cas, le sommeil n'est pas un repos, mais un besoin.

— Qu'importait, madame; j'aurais été si heureux, à votre réveil, de recevoir votre premier regard, de contempler votre premier sourire, d'entendre le premier mot tombé de vos lèvres après votre délire passé.

Après une pareille phrase dite sur un ton très-passionné, la duchesse ne pouvait plus douter; le prince l'aimait bel et bien très-sérieusement. Et cet amour, si honorable qu'il fût pour elle, n'était pas sans lui causer de vives alarmes. Comment, avec quelles armes résister à l'amour de ce grand seigneur, dans les manières duquel il y avait au moins autant du sultan musulman que du chevalier français?

Ce fut chez Kloplock, le sultan même qui le premier se révéla; le général parla en homme qui sait très-bien que tout ce qui l'entoure doit plier et pliera sous sa volonté.

Il dit à madame Durrieu, avec une politesse affectueuse qui avait sans doute pour but de faire prendre ce qui était un ordre pour une simple invitation :

— Madame, veuillez, je vous prie, nous laisser un instant; j'ai à parler à madame.

Quoique ce fut avec regret, madame Durrieu était nécessairement forcée d'obéir. Elle se leva, en jetant sur Angèle un regard éloquent et interrogateur, comme pour la prier de lui ordonner de rester; Angèle comprit que, pour une première fois, elle ne pouvait pas, pour une futilité, se mettre en opposition formelle avec le prince; car, dans l'état de santé où elle était, celui-ci ne pouvait que se conduire comme un galant homme à son égard.

Madame Durrieu se retira donc.

Aussitôt qu'elle fut seule avec le général, ce fut ce dernier qui le premier prit la parole :

— Pardonnez-moi, je vous prie, madame, fit-il avec beaucoup de courtoisie, si je vous ai en quelque sorte *forcée* à m'accorder cet entretien.

— Oh! monsieur, répondit Angèle, la faute est bien légère.

— Au reste, je vais vous dire la raison qui m'a fait agir ainsi. Autant pour obéir au mandat qui m'est confié que par curiosité personnelle, pendant les quatre jours qui viennent de s'écouler, j'ai interrogé la femme qui vient de sortir, afin qu'elle me donnât quelques renseignements sur votre compte. Cette femme me répondit qu'elle ne vous connaissait pas, et qu'un hasard seul vous avait réunies. Comme aujourd'hui je compte vous interroger vous-même, à présent que vous allez beaucoup mieux et que vous pouvez parfaitement me répondre, je n'ai pas voulu être indiscret devant cette inconnue, dans le cas où vous tiendriez vis-à-vis d'elle à garder votre secret.

— Très-bien, monsieur; mais cet interrogatoire?... demanda mademoiselle d'Harleville avec un certain effroi qui n'échappa pas à Kloplock.

— Oh! quel vilain mot vous venez de dire, fit le prince avec un sourire d'affabilité. Vous prendriez-vous pour une accusée et moi pour un juge? Alors, les rôles seraient intervertis.

— Comment cela?

— Car c'est moi qui suis le coupable et vous qui devez être le juge.

— Je ne comprends pas bien.

— Je vais m'expliquer alors; mais avant que je le fasse, laissez-moi vous poser deux questions bien simples, qui résument tout le solennel interrogatoire dont vous avez parlé.

— Parlez, monsieur.

— Eh bien, je dois, madame, vous demander qui vous êtes? et à quel titre vous suivez l'armée française.

— Monsieur, répondit Angèle avec assurance, je suis une pauvre vivandière.

— Une vivandière! se récria Kloplock, c'est impossible!

— Pourquoi?

— Tout en vous, votre beauté, votre âge, vos manières, votre distinction, votre délicatesse de formes, oserais-je dire, me disent assez que vous me trompez, que vous n'êtes pas une de ces femmes héroïques et que j'admire, mais qui, nées dans la basse classe de la société, en ont conservé les habitudes et les manières.

— Cela est pourtant, monsieur.

— Je ne puis croire que vous êtes une de ces femmes indomptables, qui, souvent, mieux que bien des hommes, ont supporté des fatigues sans nom et bravé des dangers terribles.

Oh ! non, vous n'êtes pas de celles qui, en portant l'eau-de-vie aux soldats, ont traversé le mont Saint-Bernard, admiré les Pyramides et vu brûler Moscou.

— Vous croyez ?

— J'ose dire que j'en suis sûr.

— Alors, je mens, fit Angèle en riant, afin de tourner en plaisanterie une conversation dans laquelle sa position commençait à devenir embarrassante.

— Je ne dis pas que vous mentez, mais regardez-vous et regardez madame Durrieu ; comparez-vous, et dites-moi ensuite si vous êtes de la même trempe qu'elle. Cette femme est cantinière, cela se voit du premier coup. Vive, bonne, dévouée, brusque, alerte, infatigable, douée d'une organisation de fer; voyez si, en arrivant ici, prisonnière comme vous, elle a été seulement indisposée. Pourtant les motifs d'émotions et de chagrins ne lui manquent pas. Elle ignore ce que sont devenus son mari et son enfant, qui se trouvaient comme elle engagés dans la foule battant en retraite. Non, je le répète, vous n'êtes pas une cantinière comme madame Durrieu.

Angèle fut un instant en proie à un vif embarras, assez visible, au reste, pour qu'il n'échappât pas à la pénétration de Kloplock.

— Mais, monsieur, fit-elle enfin, c'est ma première campagne.

— Enfin, madame, reprit le général russe, vous avez un secret, vous êtes libre de le garder, gardez-le, la galanterie et l'honneur me font un devoir de ne pas insister davantage sur ce sujet; mais permettez-moi de vous demander si, cantinière ou non, vous êtes mariée ?

Cette question, cependant prévue, fit monter une vive rougeur au front de mademoiselle d'Harleville.

Elle lui rappelait la façon intime dont elle vivait avec M. de Serdeuil sans pourtant être sa femme.

— Mariée! répondit-elle à Kloplock comme si elle l'eût mal compris.

— Oui, la question est bien simple et partant peu embarrassante. C'est la dernière, fit le prince, qui commençait à croire que sa belle captive ne lui répondait pas avec une entière sincérité.

— Non, monsieur, je ne suis pas mariée, répondit Angèle, guidée par la seule raison de bien suivre à la lettre le plan arrêté par madame Durrieu et elle.

— Bien vrai! s'écria le général avec une joie évidente.

— Je vous jure!

— Oh ! mon Dieu, merci, fit encore Kloplock, qui, dans son transport amoureux, était comme fou.

Angèle le regardait avec étonnement, et comprenait vaguement qu'elle avait mal compris ses intérêts et fait une sottise, que Kloplock, en amour, n'était pas homme à s'arrêter à ce qu'elle avait bien voulu lui dire de son obscure origine.

Cette fois elle pensait juste.

En effet le général reprit :

— Ah ! vous n'êtes pas mariée.

— Non.

— Eh bien, tant mieux !

— Pourquoi ?

— J'ai un secret, mademoiselle

Angèle comprit et n'osa demander : *lequel?*

L'instant difficile, le dangereux et cruel quart d'heure était venu pour le général russe et la maîtresse du général français.

— Ce secret, reprit Kloplock, j'aurais voulu l'ensevelir au fond de mon cœur, vous le cacher toujours; être seul à le connaître, cela m'est impossible aujourd'hui, je le sens bien, il faut que je vous dise tout et tout est facile à dire; car cela se résume en un mot; mais pour le prononcer ce mot il faut un certain courage, ce courage je l'aurai.

Oui, il faut que je l'aie. Eh bien, ce mot, mademoiselle, le voici : il ne vous étonnera pas; car vous avez déjà dû lire mes sentiments dans mes yeux :

Mademoiselle, qui et quoi que vous soyez, quels que soient vos secrets, je vous aime...

En disant ces derniers mots, le général se rapprocha encore du lit d'Angèle, lui prit une de ses mains qu'il serra avec une sorte d'effusion.

Toute déclaration d'amour en soi, regardée avec sang-froid est ridicule; car les gens qui s'aiment n'ont réellement pas besoin de se le dire pour se l'apprendre. Depuis longtemps ils le savent, avant que le mot *amour* tombe de leurs lèvres. Cependant certains aveux prennent, des circonstances qui les amènent, des lieux et des temps où et quand ils sont faits, une telle importance, que leur gravité peut avoir parfois quelque chose de terrible. La déclaration du prince, en raison de sa position vis-à-vis d'Angèle et, parce que celle-ci n'était pas libre à cause de ses enfants, devait être classée au nombre de ces dernières, c'est-à-dire qu'elle pouvait avoir d'affreuses conséquences.

Angèle, préparée à cette scène par madame Durrieu, s'attendait depuis que l'entretien était commencé à les entendre, ces trois mots : *je vous aime;* mais, quand le prince les articula, elle ne put s'empêcher de remarquer que ce fut avec une conviction profonde et pleine de sincérité, ce qui la fit frémir, en la convainquant qu'elle avait suivi une fausse route, sur laquelle il lui serait difficile de revenir sur ses pas.

Quoiqu'il en fût sa réponse était depuis longtemps préparée, elle était bien décidée à ne pas changer de plan de conduite avant de s'être assurée où la conduirait celui qu'elle avait adopté.

— Il sera toujours temps de dire la vérité, se disait Angèle, toujours sous l'influence des conseils de madame Durrieu.

Mauvaise tactique, car mentir une fois à un homme comme Kloplock, c'était peut-être perdre sa confiance et son estime, deux sauvegardes puissantes contre un homme qui désire et qui aime à la fois.

Mademoiselle d'Harleville répondit au général :

— Vous m'aimez ?...

— Oui, et sérieusement, je vous le jure. Je sais ce que vous allez me dire; que je suis Russe, prince, noble, riche, général et le reste... et que vous, vous êtes Française, pauvre, d'origine obscure et sans position aucune.

Ces deux parallèles établis par le prince en quelques mots, avançaient singulièrement la question, et l'amenaient à un point où les deux partis pouvaient en quelque sorte la trancher d'un mot.

— Précisément, répondit Angèle.

—Eh bien, quelles que soient nos positions respectives, mademoiselle, je vous aime, reprit Kloplock, et, si vous me demandez où cet amour peut nous conduire, je vais vous le dire en deux mots :

Je veux vous épouser.

— M'épouser?

— Sans doute, et pour bien des raisons.

— Lesquelles ?

— Lesquelles! répéta Kloplock; d'abord l'honneur me défend d'agir autrement; puis je ne veux pas que vous doutiez de l'honorabilité de mes intentions; enfin je ne veux pas qu'on m'accuse d'avoir abusé de ma position, pour faire de vous une malheureuse. Au contraire, en vous élevant jusqu'à moi, on sera convaincu de la sincérité de mon amour et on comprendra ma conduite.

Cette réponse, qui dénotait de la part du général une grande noblesse de sentiment, un profond respect de soi-même, une certaine élévation d'idées, rassura un peu Angèle; avec un tel homme il devait y avoir de la ressource. Cependant la position ne laissait pas que d'être très-embarrassante.

— Je vous ai dit mes raisons, reprit Kloplock; maintenant que me répondez-vous ?

— Je ne sais.

Voyant l'embarras de mademoiselle d'Harleville, le général vint à son aide.

— Vous ne m'aimez pas ? lui dit-il.

— Dame!

— Dites non, allez franchement, sans crainte de me contrarier. Je comprends trop bien votre position, pour me formaliser d'une résistance primitive. Vous ne me connaissez pas en relevant de maladie, c'est à peine si depuis une heure vous avez recouvré l'usage de votre raison, c'est donc absolument comme si vous ne m'aviez jamais vu. De plus, ma déclaration et ma demande inattendues ont le droit de vous surprendre, je comprends parfaitement cela. C'est donc du temps que vous demandez, pour réfléchir et peut-être pour m'aimer.

— Oui, murmura Angèle que cette conversation fatiguait horriblement; car, en parlant à Kioplock, elle pensait à M. de Serdeuil, et se demandait avec terreur ce qu'il était devenu.

— Puis cette conversation vous fatigue?

— Un peu.

— Que ne le disiez-vous? Quoi qu'il en soit, prenez tout le temps que vous voudrez pour réfléchir.

Après avoir déposé un baiser sur la main de la jeune fille, et très-satisfait de lui, Kioplock se retira, bien persuadé que la magnifique proposition qu'il venait de faire déciderait sa prisonnière avant peu.

Cinq minutes plus tard madame Durrieu était auprès d'Angèle qu'elle trouva désolée et fondant en larmes.

IV

Kioplock le *mangeur de bottes* et Groskock le *knouteur*.

Madame Durrieu consola Angèle de son mieux, et quand celle-ci fut un peu remise de son émotion, elle s'écria, en cachant sa tête dans le sein de celle que les circonstances avaient faite son amie :

— Oh! madame Durrieu, qu'avons-nous fait?

— Comment, qu'avons-nous fait?... fit madame Durrieu avec le plus candide étonnement.

La digne cantinière était intimement convaincue d'avoir donné un excellent conseil à madame de Serdeuil. Elle ne connaissait pas assez le général pour voir en lui un de ces hommes de cet ancien régime sous lequel les rois épousaient des bergères, et qui comprennent qu'un prince épouse une simple vivandière, sans même lui demander son nom.

Cependant Kioplock était de cette force, et comprenait parfaitement ce régime un peu suranné.

Angèle raconta à madame Durrieu l'entretien qu'elle venait d'avoir avec le prince. Ce lui fut facile de le faire sans en omettre un mot, le prince avait été assez clair et précis.

— Tonnerre! s'écria la cantinière, absolument du même ton qu'eût fait Tape-à-Mort, nous avons cru prendre l'ennemi dans son faible, et c'est nous qui sommes prises par le flanc. Quelle gaucherie!... mais aussi, quel homme! fallait venir en Russie pour en trouver un comme celui-là.

— Comment faire?

— Vous avez du temps pour réfléchir, c'est déjà beaucoup.

— Pourtant...

— Eh bien, mon enfant, il faut réfléchir le plus longtemps possible.

— Le prince s'impatientera.

— Il reviendra à la charge?

— Sans doute, et peut-être plus tôt que nous ne pensons; car il a l'air d'être impatient.

— Je vous le disais bien, qu'il vous aimait comme un fou.

— Moi, je ne l'aime pas.

— Je le crois bien que vous ne l'aimez pas. Aimer un Russe, fi donc!

— Cela ne nous tire pas d'embarras.

— Non, mais pouvions-nous faire autrement?

— Oui.

— Comment cela?

— Dire la vérité.

— Y pensez-vous?

— Je crois même que c'était le moyen le plus simple et le plus sûr.

— Ecoutez-moi un instant.

— Parlez.

— Vous eussiez dit au prince que vous étiez la femme du duc de Serdeuil, qui est très-connu comme général, que c'était à ce titre que vous suiviez l'armée, que vous étiez mère, que vous aviez deux enfants, que vous n'aspiriez qu'au bonheur de revoir la France, pour embrasser vos enfants et avoir des nouvelles de votre mari, dont vous ignoriez complètement la destinée, depuis que l'armée française avait commencé à battre en retraite; savez-vous ce qu'il en serait résulté?

— Le prince qui semble bon eût pris ma position en pitié

— Peut-être.

— Comment, peut-être?

—Ecoutez, madame, *si ventre affamé n'a pas d'oreilles; homme épris n'a guère d'entrailles*, pour tout ce qui peut nuire à son amour et entraver la marche de ses désirs. Certainement que votre histoire eût profondément touché le prince, qu'elle l'eût vivement intéressé, mais il ne vous en eût pas moins aimée pour cela. Il n'eût pas dévoré vos enfants parce que ce n'est pas un ogre, mais il eût probablement fait prendre des renseignements sur le général de Serdeuil.

— Sans aucun doute.

— Eh bien, de trois choses l'une, ou le général est mort ou il est en France, ou il est prisonnier.

— Evidemment.

— Si le duc est mort, le prince fût venu vous proposer de vous épouser, ni plus ni moins qu'il le fait, sans rien savoir. Seulement il eût pris soin de se munir d'un document officiel, qui attestât la mort du duc de Serdeuil.

— Oh! ne supposons pas que le duc soit mort... fit Angèle avec une affreuse anxiété.

— Je ne le suppose pas non plus, je crois même qu'il existe; mais j'agite la question sous tous ses points de vue.

— Supposons plutôt que le duc soit en France, reprit Angèle.

— J'allais y arriver. Eh bien, si le prince apprenait d'une façon positive que le duc est en France, le premier soin qu'il aurait, serait sans doute de vous retirer tout moyen de l'aller rejoindre, et vous pourriez dire un adieu éternel à votre patrie.

— Comment, vous croyez le prince capable de commettre une action aussi noire?

— Je ne le crois capable de rien; mais je sais que les amoureux sont capables de tout, que généralement le premier soin qu'ils ont, quand ils ont à leur disposition la femme qu'ils aiment, quand bien même cette femme ne les aimerait pas, c'est de la garder en leur pouvoir, ne serait-ce que pour l'empêcher d'appartenir à un rival dont ils sont jaloux.

— Oh! mon Dieu!... fit Angèle.

— Il ne faut vous désoler en rien pour ce que je vous dis. Puisque le prince ne sait pas qui vous êtes, il n'y a rien de perdu. Je tiens seulement à vous convaincre que nous avons bien fait d'agir comme nous l'avons fait.

— Et si le duc était son prisonnier?

— Ce serait la pire des choses.

— Vous m'effrayez!

— Cependant, cela est.

— Comment?

— Sans qu'il soit méchant, car je ne le crois pas capable de faire massacrer un prisonnier pour quelque motif que ce soit; le prince, dans ce dernier cas, s'il savait que vous êtes la duchesse de Serdeuil, pourrait fort bien envoyer le duc en

Sibérie, un pays d'où l'on ne revient jamais, à ce qu'on vient de me dire, pendant que vous causiez avec le général.

— Est-ce possible ?

— Sans doute.

— Maintenant, êtes-vous de mon avis?

— En quoi?

— Que nous avons bien fait de conter une petite fable au prince ?

— Oui, mais cela ne nous dit pas ce qu'il faut faire.

— Je vais vous indiquer la seule marche à suivre.

— Parlez vite, je ferai tout ce que vous voudrez; car je sens que je n'ai plus ma pauvre tête à moi.

— Eh bien, le temps n'est pas à la politique de l'empereur, celle des coups grands, prompts et décisifs, il est à la politique de temporisation. Pour être plus claire: *faites aller* le prince le plus longtemps possible.

— Je ne vous comprends pas, fit Angèle.

— Que serait-ce si je vous avais dit: *faites-lui manger la botte?*

La cantinière eut à expliquer à Angèle ce que c'était que *faire aller* un amoureux, puis elle termina en disant :

— Pendant que le prince *mangera sa botte, paille ou foin*, le printemps viendra; je trouverai bien un moyen de commencer la retraite, ou bien messieurs nos époux viendront, en prenant leur revanche, nous tirer des griffes de ces *sapajous* de cosaques.

Cette conclusion ramena un peu de tranquillité et d'espérance dans le cœur de la duchesse, qui pria instamment madame Durrieu de ne pas attendre le printemps pour chercher ce moyen de s'enfuir.

— Car, disait-elle, je ne crois pas que le prince, dans son impatience, attende bien longtemps.

— Avant de revenir à l'assaut de votre cœur?

— Oui.

Angèle ne se trompait pas dans cette dernière supposition. Le prince l'aimait réellement trop pour s'arranger du système d'atermoiements qu'elle avait adopté comme moyen de défense.

Huit jours s'étaient à peine écoulés, que Kloplock revint à l'assaut du cœur d'Angèle, selon l'expression de la vivandière.

La jeune femme était encore au lit, elle prétexta sa maladie, pour se dispenser de donner aucune réponse au général.

— Au moins, puis-je espérer ? lui demanda le prince.

Angèle ne répondit à Kloplock que par ces mots, qui durent paraître à ce dernier d'un profond égoïsme:

— Ah! mon Dieu, que je souffre...

Le prince se retira, et fut ce jour-là d'une humeur massacrante pour ses troupiers. Il en fit *knouter* une dizaine.

Rage de lion amoureux.

Huit jours se passèrent encore. Kloplock revint, il fut reçu comme huit jours auparavant avec la même *botte paille et fourrages*.

Quelques heures plus tard, vingt *listes* étaient impitoyablement *knoutés*.

Sans le savoir, Angèle, par ses dédains, vengeait ces pauvres soldats français de ces cosaques qui les avaient traités, et qui devaient encore les traiter avec tant de barbarie.

Un mois s'écoula, sans que Kloplock eût rien obtenu de toutes ses tentatives; il était venu tous les huit jours, sans pouvoir obtenir un seul mot d'encouragement.

Ses mécomptes amoureux avaient singulièrement changé le général. Autrefois il était aimé de ses soldats, qui le disaient la douceur même. Aujourd'hui il était exécré, ce n'était plus un homme, c'était un tigre; s'il eût pu, il eût fait *knouter* des régiments entiers pour un mot.

Cependant il traitait toujours Angèle avec les plus grands égards, tout en se répétant avec désespoir:

— Elle ne m'aimera jamais! je suis un malheureux.

Un jour, pourtant, après six semaines d'assaut et de démarches inutiles, Kloplock s'impatienta sérieusement, et se demanda plus sérieusement encore d'où pouvaient venir l'indifférence et la froideur d'Angèle.

A ce sujet Kloplock consulta un vieux cosaque, son domestique, dans lequel il avait une entière confiance.

Cet homme, que le prince avait spécialement chargé de veiller sur les deux femmes, et qui, sans le dire à qui que ce fut, connaissait parfaitement la raison pour laquelle ses camarades étaient *knoutés* à tous propos, s'appelait Groskock.

Il répondit au prince, en tenant son bonnet à poil d'une main et son knout de l'autre :

— Je sais pourquoi la Française ne vous aime pas.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle aime son pays.

— La France?

— Sans doute.

Kloplock trouva la chose assez naturelle, et ne répondit rien. Autorisé par le silence de son maître à continuer, Groskock reprit, avec son laconisme habituel :

— Et elle n'aime pas la Russie.

— Ah! ah!

— Parce que les Russes ont *knouté* — signifiant vaincu — les Français.

— Diable !

— Aussi, veut-elle épouser un Français.

— Que dis-tu?

— Je dis qu'elle veut épouser un Français et non pas un Russe.

— Je vais te faire *knouter*, Groskock, fit le général avec colère.

— Ecoutez toujours, mon général, vous ferez knouter après, répondit Groskock avec autant d'assurance que Thémistocle avait dit autrefois : *Frappe, mais écoute*, quoique la réponse ne fût pas tout à fait la même.

— Eh bien, parle, animal, fit le prince.

— Je suppose bien qu'un fait de Français, reprit le cosaque, ce ne sera ni vous ni moi qui iront en chercher un à la dame, pour le lui faire épouser.

— Cela va sans dire.

— Mais tant qu'elle aura l'amour du pays et du Français au cœur...

— Eh bien?

— Elle ne vous aimera pas.

— Alors, j'ai le temps d'attendre, fit le général en accompagnant sa phrase d'un juron, qui indiquait assez le peu de philosophie de sa résignation.

— Et savez-vous qui est-ce qui entretient ces deux amours dans le cœur de la dame?

— Ce n'est pas toi au moins! fit Kloplock en jetant des regards menaçants à son cosaque.

— Non, Dieu m'en garde!

— Qui est-ce alors ?

— La vieille.

— La cantinière?

— Oui.

— Tu en es sûr?

— Très-sûr.

— Eh bien, tu vas voir, viens avec moi...

Le général furieux se dirigea aussitôt vers l'appartement qu'occupaient les deux malheureuses femmes.

— Il est bien capable de les faire knouter toutes les deux, se disait Groskock en suivant son maître. Oh! quant à la vieille elle est sûre de son affaire, et ce sera bien fait.

Comment, elle ose traiter un cosaque comme moi, du même ton que la petite traite le général...

Nous allons rire. Que la dame fasse aller le général, passe encore; lui il fait knouter ses hommes pour passer sa colère. Mais moi... il est vrai que quand je suis de mauvaise humeur je knoute mes amis un peu plus fort, et cela me soulage. Mais, c'est égal, la compensation n'est pas relativement la même.

Silence dans les rangs, nous y sommes...

Fort heureusement pour les deux prisonnières, surtout pour la cantinière, que, de son cabinet à leur appartement, le général Kloplock avait eu aussi bien le temps de réfléchir que son cosaque, et de prendre une détermination plus en harmonie avec sa dignité et ses intérêts, que celle que lui prêtait un peu légèrement Groskock le *knouteur*.

Les espérances de ce dernier, hâtons-nous de le dire, furent, à son grand regret, complètement déçues.

En entrant dans le salon où se tenaient d'habitude les deux dames, salon qu'il avait fait meubler aussi luxueusement que le permettait le pays, le général salua en souriant, s'assit un instant auprès d'Angèle, à qui il débita quelques galanteries banales; puis il se leva, en disant à madame Durrieu, de sa voix la plus calme :

— Venez, madame, j'ai à vous parler.

— Quel honneur, monsieur le prince, fit la vivandière.

— J'ai des nouvelles de France à vous communiquer.

— Et à moi, général? fit Angèle avec élan.

— Quel enthousiasme! pensa le général; décidément, cette brute de Groskock a raison.

Puis Kloplock ajouta à haute voix :

— Plus tard, mon enfant.

Le général sortit, suivi de madame Durrieu; quand ils passèrent devant Groskock, ce dernier leur présenta les armes *avec son kout*; puis se mit en marche en formant l'arrière-garde à distance.

Le général, sans prononcer un mot, conduisit la cantinière dans son cabinet, quand ils y furent :

— Asseyez-vous, lui dit-il.

En s'asseyant, la cantinière, qui connaissait déjà un peu le général russe, remarqua que, pendant le court trajet qu'ils venaient de parcourir ensemble, le visage du général avait eu le temps de prendre une expression sèche, dure, en quelque sorte menaçante.

Absolument comme les jours où Kloplock faisait knouter des compagnies entières de ses soldats.

Inutile de dire que Groskock était enchanté, ravi de la physionomie de son chef, et de la tournure que prenaient les choses. Son knout lui brûlait les doigts.

Kloplock était toujours bref, clair et précis dans ses paroles, il parlait toujours *pour dire quelque chose*, contrairement aux grands orateurs de nos chambres parlementaires.

— Vous aimez la France? demanda-t-il à madame Durrieu.

— Je ne vous cacherai pas que...

— Que vous l'aimez beaucoup, fit le prince.

— Sans doute, mon général.

— Eh bien, vous allez y retourner.

— Quel bonheur!

— Groskock! héla le général, comme si le *chaous* eût été à une portée de canon de lui.

A la voix retentissante de son chef, Groskock fit un bond et vint s'implanter droit comme un *i* près du fauteuil du prince, présentant le knout de la main gauche, et la main droite à son bonnet fourré.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon général? demanda l'*ilote*.

Kloplock, pendant quelques instants, parla à voix basse à l'oreille du *knouteur*.

A mesure que le général parlait, la figure de Groskock prenait une expression marquée de désappointement, de contrariété et de colère.

— Ah! ah!... fit-il quand le prince eut terminé.

— Qu'as-tu à dire? demanda le général.

— Une singulière façon de punir les gens qui vous servent mal.

La conversation du prince et du *chaous* avait lieu en russe. La cantinière ne pouvait la comprendre, aussi n'était-elle pas sans éprouver de graves inquiétudes.

Les deux cosaques, général et soldat n'avaient rien de rassurant.

— Que dis-tu? reprit Kloplock.

Groskock parla pendant quelques instants au général.

Son teint était empourpré par la colère, son geste animé, sa voix brève. De temps à autre, comme pour attirer sur elle l'attention du général, Groskock jetait sur la cantinière des regards menaçants.

Pourtant le visage du général se déridait à mesure que Groskock parlait; de l'expression menaçante qu'il avait d'abord, il prit une expression *joviale*.

On eût pu penser que Kloplock savourait intérieurement quelques gouttes d'hilarité, en se complaisant dans une idée burlesque de son cru.

Le fait est qu'au fond il était très-satisfait de se débarrasser de madame Durrieu, qu'il supposait indisposer Hélène contre lui.

Groskock, augurant bien du changement opéré dans son maître, s'était aussi transformé.

Il n'était pas seulement jovial, il était grotesque.

— Ça prend! ça prend! se disait-il; le prince sourit sans doute à l'idée de voir *knouter* la dame de mes pensées.

Tout en fronçant le sourcil, la mère Durrieu se disait :

— Coquin de sort! je crois qu'ils se f..... de moi.

Enfin Groskock se tut.

Le prince prit aussitôt la parole :

— Ainsi, Groskock, tu prétends que je punis mal les gens qui me déservent?

— Assurément, mon général, répondit fièrement le *knouteur*.

— Eh bien, tu vas voir comment je récompense bien les bons services qu'on me rend.

— En me permettant de *knouter* madame, fit le *chaous* à Kloplock.

— Pas tout à fait.

— Hein? demanda Groskock interdit.

— Pas tout à fait, ai-je dit.

Et, en s'adressant plus particulièrement à madame Durrieu, le général continua en souriant :

— Madame, pour quelques petits torts que vous avez eus à mon égard, et sur lesquels il est inutile que nous nous expliquions, cet homme voudrait, qu'avant de vous faire reconduire en France, je vous fisse infliger le supplice que j'inflige à mes soldats insubordonnés : celui du *knout* ou du fouet; comme vous voudrez.

La cantinière tressaillit de colère à son compte, et de honte pour le général.

— Le fouet! s'écria-t-elle.

— Oui! fit Kloplock, qui souriait toujours.

— Une correction humiliante!

— Sans doute.

— Faites-moi plutôt fusiller.

— Non pas.

— Mais le fouet est tout au plus bon pour morigéner les enfants.

— Vous allez voir qu'il peut servir aussi à corriger les hommes.

— Que voulez-vous dire, mon général? demanda la Durrieu.

Quant à Groskock, il était bien certain que son chef, par les *hommes*, avait entendu dire les *femmes*.

Il attendait en tartuffe le dénoûment.

En tartuffe il fut puni. Tous mériteraient l'être de la sorte.

Le général reprit, mais d'un ton de commandement :

— Vous allez, madame, me donner vingt coups de knout à cette bête brute.

Et le général désignait Groskock.

Ce fut le tour de la cantinière à rire.

— Oh! général!... fit-elle sans pouvoir de suite modérer sa gaîté.

— Vingt coups! reprit Kloplock; et comme vous me faites l'effet d'avoir le poignet solide, vous me ferez le plaisir de bien appliquer les coups, de façon à ce que le misérable s'en souvienne, c'est un service à me rendre.

Allez, je compterai les coups.

Le général se leva et se croisa les bras, de l'air d'un juge qui assiste à l'exécution d'une sentence.

Quoique le général eût parlé en français à la cantinière, Groskock avait parfaitement compris.

Il était devenu livide et tremblant.

— Oh! mon général! mon général! s'écria-t-il d'un ton suppliant, à toucher le cœur d'un roc.

— Comment, misérable, s'écria le prince avec colère, tu oses proposer à ton général de faire fouetter une femme, c'est-à-dire de commettre une lâcheté, et tu oses demander ta grâce!

Donne vite ton knout à madame, ou je te passe mon sabre au travers du corps.

Groskock s'empressa d'obéir.

— Baisse l'échine, maintenant.

Le chaous prit la position que beaucoup de ses camarades avaient souvent prise devant lui.

— Allez, madame, fit le prince, je compte les coups.

— Oh! mon général, dispensez-moi... fit madame Durrieu.

Groskock eut une lueur d'espoir.

— Non, point de grâce, fit le prince.

— Cependant...

— Vous ne voulez pas le knouter?

— Non.

— Je comprends cela; une cantinière, pourtant, vous ne devriez pas avoir le cœur si sensible; mais laissez il n'y perdra rien, ni au changement, ni peur attendre. Je vais le knouter moi-même.

— Oh! grâce, mon général, fit Groskock en se traînant aux genoux du prince, pendant que celui-ci défaisait son sabre et retroussait les manches de son habit.

— Non, point de grâce, animal.

Le prince prit le knout des mains de madame Durrieu.

— Allons, à genoux, Groskock, fit-il d'une voix terrible.

Si ridicule que fût la scène, la Durrieu comprenait que le prince serait inexorable, qu'il était furieux que son chaous lui eût proposé de commettre une lâcheté.

Le malheureux chaous, dans sa confidence à voix basse, avait aussi parlé de knouter Angèle, pour la faire revenir de son amour pour sa patrie.

De là surtout la colère de Kloplock.

Des genoux du prince, Groskock se jeta à ceux de la cantinière, en lui disant d'un ton larmoyant :

— Oh! madame, knoutez-moi vous-même?

— Pourquoi?

— Parce que je connais le général; il est fort comme un taureau. Si c'est lui qui knoute, je suis perdu, il me tuera...

Il n'était plus temps, le premier coup de knout appliqué par le prince tombait sur les épaules du chaous.

Groskock reçut les vingt coups, que le prince donna sans faire grâce d'un seul, en frappant le dernier aussi vigoureusement que le premier; puis il s'enfuit cacher sa honte et panser ses blessures.

Cependant il n'oublia pas de remplir une mission que le prince lui avait confiée; car dix minutes après son départ, un chef de cosaques entrait dans le cabinet du prince.

— Tekerlock, lui dit le général, tes vingt hommes sont-ils prêts?

— Oui, mon général.

— Le traîneau est-il abondamment pourvu contre le froid et la faim?

— Oui, mon prince.

— Tu vois madame?

— Sans doute.

— Elle est française.

— Je le sais.

— Tout en ayant pour elle les plus grands égards, tu vas la conduire le plus rapidement possible jusqu'aux limites de l'empire, de façon à ce qu'elle puisse facilement rentrer en France.

— Mais... fit la Durrieu étonnée.

— Vous avez entendu, madame.

— Oui.

— Eh bien, c'est tout.

— Et Angèle?

— Elle reste ici. Tekerlok, obéis.

En disant cela le général se remit à étudier sur une carte de géographie.

Tekerlok entraîna madame Durrieu, qui le soir même était déjà loin.

Angèle restait seule au pouvoir du mangeur de bottes.

FIN DE LA QUATRIÈME SÉRIE.

Sceaux. — Typ. et stér. M. et P.-E. Charaire.